This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

DC
130
.M2
L1[illegible]
17[illegible]

MÉMOIRES

ET LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON.

TOME XI.

Contenant le Tome Ve. des LETTRES.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME CINQUIEME,

CONTENANT

Les Lettres à M. le Duc de Noailles, & quelques-unes à diverses Personnes

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXVIII.

TABLE
DES LETTRES

Contenues dans ce Tome cinquieme.

LETTRES de Me. de MAINTENON à M. le Duc de NOAILLES.

LETTRE I -- LXXXIX. *De Madame de Maintenon.* page 1
De M. Bâville. 180
XC -- CI. *De Madame de Maintenon.* 181
De M. l'Abbé de Polignac. 214
CII -- CXXIV. *De Madame de Maintenon.* 216
CXXV. *Réponse du Duc de Noailles.* 263
CXXVI. *De Mad. de Maintenon.* 264
CXXVII. *De la même.* 265
CXXVIII. *De la même.* 266
CXXIX. *De la même.* 267
CXXX. *Du Duc de Noailles.* 268
CXXXI. *De la Duchesse de Noailles.* 269
CXXXII. *De Mad. de Maintenon au Duc de Noailles.* 271

320015

LETTRES de Me. de MAI
à diverses Personnes

LETTRE I. A M. le Maréchal

II. A M. le Maréchal de Cha
naud.

III. A Mad. de Montgon.

IV. A la même.

V. Au Roi d'Angleterre.

VI. A M. le Duc de Beauvilliers

VII. A M. le Marquis de St. Mexan

VIII. A M. l'Abbé de Glapion.

Fin de la Table.

LETTR

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A M. LE DUC DE NOAILLES. (1)

LETTRE I.

Samedi au soir.

VOILA donc Athalie encore tombée ! le malheur poursuit tout ce que je protege & que j'aime. Me. la D. de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réussiroit pas, que c'étoit une

(1) Adrien-Maurice, Comte d'Ayen, Duc de Noailles, Pair & Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi & de la Toison d'Or, Ministre d'État, né à Paris le 29 Septembre 1678, Mousquetaire en 1692, marié à Mlle. d'Aubigné le Mars 1696.

piece fort froide, que Racine s'en étoit repenti, que j'étois la seule qui l'estimoit, & mille autres choses qui m'ont fait pénétrer, par la connoissance que j'ai de cette Cour-là, que son personnage lui déplaît. Elle veut jouer Josabeth, qu'elle ne jouera pas comme la Comtesse d'Ayen: elle fera pourtant tout ce que je voudrai. Je lui ai répondu que ce n'étoit pas à elle à se contraindre dans un divertissement que je n'avois imaginé que pour elle. Elle est ravie, & trouve Athalie merveilleuse. Jouons-la, puisque nous nous y sommes engagés: mais, en vérité, il n'est point agréable de se mêler des plaisirs des Grands: vous faites aussi ces choses-là trop parfaites, trop magnifiques, trop dépendantes d'eux. L'année prochaine, nous prendrons un autre tour: en attendant, il faudra que la C. d'Ayen fasse Salomith: car sans compter ce qu'on doit à Me. de Mailly qu'on fait venir pour jouer Athalie, je ne puis me résoudre à voir la Comtesse d'Ayen jouer la furieuse. Bon soir, mon cher neveu; nous nous étions promis des plaisirs, & voilà des dégoûts. Je ne sais comment étoit le monde avant moi; mais depuis que je le connois, il est bien comme cela.

LETTRE II.

A St. Cyr, 11 Décembre 1700.

SI l'on veut vous écrire, Monsieur, il faut venir ici : à Marly, ma chambre est remplie de quinze ou vingt Dames qui ne gardent pas le silence. Me. la D. de Bourgogne est mal depuis quelques jours : elle a vomi, & sans indigestion : car on pourroit quelquefois l'en soupçonner, sans avoir même mauvaise opinion de son estomac. La C. d'Estrées meurt de peur que ce ne soit une grossesse : & elle en a les yeux plus égarés que jamais : à cela près, c'est la Fée de notre Cour : elle engagea hier Monsieur, qui languissoit dans ma chambre après le dîné retardé par le Conseil, à jouer au *trou Madame* : elle fut admirable : & les louanges se partagerent entr'elle & la Duchesse de Guiche. Je ne vous fais point le détail de nos occupations. Je crois que vous recevez autant de relations de ce qui se passe à notre Cour, que nous en recevons des aventures de la vôtre. Il faut qu'à Orléans il y ait de mauvaises harangues de pere en fils : Il y a quinze ans que j'en entendis de pa-

reilles à celle qui a déconcerté la gravité du Roi d'Eſpagne. Deſſiner eſt un très-joli plaiſir : mais écrire eſt un plaiſir utile : je voudrois que nos Princes ne regardaſſent l'un que comme le délaſſement de l'autre : il n'eſt point indifférent aux Rois d'écrire bien & facilement : Mr. le Duc de Bourgogne écrit avec goût, le Roi d'Eſpagne de fort bon ſens, M. le Duc de Berry fort mal : il devroit agacer les Dames du Palais, avec leſquelles il auroit bien à faire *d'avoir le dernier.* Je vous prie, mon cher Comte, de faire mes très-humbles compliments au Roi d'Eſpagne. Je me ſuis toujours intéreſſée à lui : mais ſes viſites dans mon cabinet m'ont donné une tendreſſe, dont je me ſerois bien paſſée. A propos de tendreſſe, je ne puis oublier la ſcene de Sceaux, où nos Princes en firent éclater une ſi touchante les uns pour les autres : quoiqu'il leur en ait coûté, j'en ai été ravie : je n'aurois jamais cru qu'on pût être Prince & ſenſible. Adieu, je n'écris point à M. le Maréchal : mon projet eſt de n'écrire qu'une lettre à la fois à votre Cour ambulante : j'en excepte les Princes, à qui il faut bien des exceptions. Je vous prie de faire mille amitiés pour moi à Moreau (1). Je ne vous dis rien

(1) [illegible] ſicien de St. Cyr.

pour vous : vous ſavez ſi je vous eſtime, ſi je vous aime, ſi je vous goûte.

Je ne vois point de ſablon d'Etampes : vos projets ſont-ils déja renverſés ? Nous ſommes bien contents du maître Eſpagnol que vous nous avez donné : le Roi prétend qu'il parle fort bien, & moi, qu'il montre encore mieux : voilà ſa fortune faite, ſi ceci va jusqu'à Paris. Le retour de M. le C. de Noailles me conſolera de votre abſence : mais aujourd'hui, je ſens très-fort que tout me manque, le pere, l'oncle & le neveu.

LETTRE III.

19 *Décembre* 1700.

VOs bouts-rimés ſont venus fort à propos : nous commencions à nous laſſer de l'uniformité de nos ſoirées, paſſées à deſſiner ou à jouer au brelan. Le Roi d'Eſpagne a quelque goût pour les eux d'eſprit : nos autres Princes l'auroient ıuſſi ſans ces malheureuſes cartes, qui, ans donner de grands plaiſirs, dégoûtent e tous les autres. Peu s'en fallut que ous ne trouvaſſions un bon Poëte en M. Hudicourt. M. de Noailles rend de très-

bons offices à la jeunesse : car il ne perd pas une occasion de dire à ces Princes la vérité. Je crains, mon cher Comte, que ce voyage ne vous donne pas les agréments sur lesquels vous aviez compté : mais si vous vous y ennuyez, un autre y mourroit d'ennui. Je vous supplie de faire mes très-humbles remerciments à M. le D. de Berry : il ne m'écrit point ; & il m'envoye du Cotignac : je vois bien que c'est un homme solide, & il en verra bien à qui cette solidité plaira, & qui aimeront mieux, tout Prince qu'il est, des cadeaux que des compliments. Il est ici grand bruit des belles, bonnes & tendres lettres de M. le D. de Bourgogne : j'en ai reçu une de notre Cardinal, qui de Rome a le courage de me gronder sur le Carnaval que Me. de Bourgogne passa il y a un an : il n'oublie pas nos péchés. Il doit partir le lendemain des fêtes. Qui auroit cru que nous l'aurions cet hyver, & que nous ne vous aurions pas ? Après cette belle réflexion, il faut vous donner le bon soir. J'ai un assez grand rhume, dont j'ai un assez grand soin, de peur qu'il ne m'empêche d'aller à St. Cyr. Du reste, je vois que c'est vous, qu'on a à sept heures du matin : car je n'ai presque plus personne, depuis que mon Ecuyer

me manque. Me. la Maréchale est excessivement sérieuse.

LETTRE IV.

A St. Cyr, 21 Décembre.

Vous vous éloignez, Monsieur le Comte : & la rareté de vos lettres nous le dit assez. Un esprit & un cœur délicat trouveroient bien à discourir là-dessus : mais ces belles choses arriveroient peut-être trop tard : mon expérience à la Cour m'a appris que rien n'y étoit plus rare que l'à-propos : & croyez-vous qu'à la vôtre, l'égalité de l'humeur suive l'uniformité des occupations ? Que vos soirées doivent être longues ! on demande ici pourquoi votre musique ne se mêle pas de les égayer & de les accourcir. Les bouts-rimés sont jolis, & d'un joli différent, l'un malgré le sublime, & l'autre en dépit du burlesque : vous savez que je me connois en ce dernier genre : tous deux ont fort bien réussi. Me. d'Hudicourt ne m'a pas paru moins sensible à la poésie de son fils, qu'elle le fut aux promesses du Cardinal d'Estrées que son fils l'Abbé seroit un Pere

de l'Eglise. Notre commerce eſt moins agréable que je ne l'avois eſpéré : l'abſence eſt plus difficile à ſupporter que je ne l'avois cru : & voilà de ces mécomptes que le cœur fait toujours. De qui me demandez-vous des nouvelles ? C'eſt ſans doute des Dames du Palais : c'eſt votre foible ; il faut y compatir. Me. de Dangeau deviendra auſſi merveilleuſe au Trictrac qu'elle l'eſt dans tout le reſte. Me. de Roucy nous menace d'un enfant : Me. de Nogaret eſt enfin groſſe : Me. d'O garde le lit depuis l'abſence de ſon mari, pour regarder la place où il étoit, & pour s'écrier : Hélas ! il n'y eſt plus. A ce ſoupir, on étouffe, on brûle des aîles de perdrix, on appelle Gervais, on eſt tantôt une colombe, tantôt une Bacchante. Que vous dirai-je de la groſſeſſe de Me. du Châtelet, de la maigreur de l'indolente Lévy, du teint incarnat de Me. de Montgon, des rires éclatants de la Comteſſe d'Eſtrées, & du fauſſet de Me. d'Ayen, de la goutte de la Dame d'honneur, & de l'adreſſe de la Dame d'atour à tourner le fuſeau ? Voilà, mon cher Comte, notre petite Cour, qui s'aſſemble le jour dans mon cabinet autour d'une jeune Princeſſe qui croît en taille à vue d'œil, & imperceptiblement en mérite. Vos boîtes de

Cotignac auroient admirablement figuré aux noces de Mlle de Normanville (1), si je n'avois le bon sens de jetter le festin sur M. de Chamillart. Mes compliments à M. le Maréchal. Il aura une lettre à son tour : mais je crois qu'aujourd'hui c'étoit le vôtre, & que ma tendresse m'a trompée.

LETTRE V.

7 Janvier 1701.

QUe de réflexions à faire, mon cher Comte ! M. de Barbezieux meurt à la fleur de son âge, dans une très-grande fortune, & à la veille d'une fortune encore plus grande (2). Il n'a qu'un moment pour se préparer à paroître devant Dieu : concevez bien ce que c'est que ce moment pour un Ministre : & ce moment, l'habitude de penser plutôt au frivole qu'à

(1) Née en 1680, élevée à St. Cyr, attachée à Me. de Maintenon, mariée en 1700 à M. le Président Brunet, morte en 17..

(2) Ce mot détruit tout ce que les Historiens de Louis XIV ont dit de la disgrace qui menaçoit M. de Barbezieux.

l'essentiel, le fait partager avec une scandaleuse inégalité entre le Testament & la Confession.

On ne sait encore qui aura sa place : vous l'apprendrez avec cette lettre : ces places-là ne restent pas long-temps vuides.

Me. la C. d'Ayen a eu quelques accès de fievre, & un léger soupçon de grossesse. Me. la Maréchale, contre mon avis, n'a pas voulu la quitter.

Si vous pensez à moi, d'où vous êtes, vous voyez à-peu-près ce que je fais. Je vous écris dans des moments de repos qu'il faut prendre à la volée : Me. de Dangeau va dîner avec moi, & peut-être Me. d'Hudicourt, qui nous demandera raison de tout ce que nous ne mangerons pas : je m'en impatienterai : & Me. d'Hudicourt rougira de mon impatience : & j'en rougirai par imitation & par orgueil. Les Princesses qui ne sont point à la chasse, arriveront, suivies de leur cabale, & attendront chez moi le retour du Roi pour dîner : je ne prendrai pas plus de part à ces visites que j'y en ai : les chasseurs reviendront en foule, & feront tout à la fois l'histoire de leur chasse, sans nous faire grace d'une circonstance : on ira dîner : Me. de Dangeau demandera, en

bâillant, un trictrac, &c. voilà comme on vit à la Cour : mais nous n'avons point à tout cela ce charmant Comte d'Ayen, qui fait avec tant d'esprit tant d'efforts inutiles pour nous en donner.

La C. d'Estrées devient une très-jolie femme : tout ce qu'elle fait, elle le fait avec grace : elle avoit promis peu d'esprit, & de temps en temps elle en fait voler jusqu'à nous des étincelles qui nous préparent à tout : elle est naturelle, gaye, sage, polie : plût à Dieu que ma niece lui ressemblât ! il seroit si aisé à cette paresseuse d'être quelque chose de plus !...

La D. de Guiche se contente d'être belle : elle ne met pas assez dans le commerce : est-ce paresse ? est-ce prudence ? est-ce modestie ? est-ce dédain ?

Adieu, Monsieur : mes très-respectueux compliments à nos Princes sur la nouvelle année : il faut bien suivre la coutume, quoique je ne me sente point cette tendresse, qui transporte tout le monde, le premier jour de l'an.

LETTRE VI.

11 *Janvier* 1701.

VOus ferez bientôt en Eſpagne, & nous aurons rarement de vos nouvelles : il n'y a que des volumes qui puiſſent nous en conſoler. Commencez depuis le moment que vous monterez dans ce carroſſe gravement traîné par ſix mules, & que vous vous mettrez dans ce ſtrapontin, s'il y en a dans les carroſſes d'Eſpagne. Dites-nous les moindres détails : tout ce que fait le Roi d'Eſpagne intéreſſe fort celui de France, & tout ce que vous faites ne m'eſt point indifférent. M. le D. d'Harcourt fait une ſi grande figure, & a par conſéquent tant d'affaires, que je n'oſe preſque plus lui écrire, & encore moins eſpérer qu'il me réponde. Pour le Marquis de Sezannes, je le prie de continuer comme il a commencé : ſes lettres feront ſa cour auſſi-bien que ſa perſonne. Ne nous oubliez aſſez, pour vous borner aux choſes importantes : nous voulons des détails : comment le Roi eſt-il vêtu ? à quelle heure mange-t-il, ſe couche-t-il, ſe leve-t-il ? A qui parle-t-il

le plus souvent ? à qui le plus volontiers ? Quel temps donne-t-il aux affaires ? quel à ses plaisirs ? Est-il gai ? s'ennuye-t-il autant qu'il convient à un Espagnol & à un Roi ? en un mot, tout ce que vous verrez : rien ne sera au-dessous de notre attention : car certainement on s'intéresse bien à son bonheur. Pour acquitter ce que j'emprunte de vous, je voudrois vous instruire de tout ce qui se passe ici; mais il y a si peu de choses où vous preniez part : le Roi, que vous aimez tant, se porte à merveille : je le trouve au comble de la gloire par la confiance que les Espagnols ont pour lui : rien n'est plus flatteur que de se faire aimer après s'être fait craindre. Adieu, mon cher Comte : je me porte bien aussi : je ne suis point au comble de la joie : je n'ai pourtant rien qui doive vous inquiéter : vous voyez que je compte sur votre amitié.

LETTRE VII.

14 *Janvier* 1701.

VOici bien dès *pourquoi*, parce que le Roi d'Espagne les aime. Donnez-les à propos. Nous n'entendons plus parler que de morts ou de mourants. Le pauvre Bontems est tombé dans une maniere d'apoplexie : sans pourtant avoir perdu connoissance : nous en sommes tous bien attristés.

Je ne me souviens guere de ce que je vous ai écrit sur l'amitié que vous avez pour moi : je vous assure que j'en ai pour vous beaucoup plus que je ne vous le dis. J'en ai dit davantage à Me. la P. de Conti : & vous auriez été content des louanges sérieuses que nous chantâmes en *duo*. Je vous adresse le remerciment que je fais à M. le Duc d'Harcourt sur la distinction qu'il vous a procurée : quand il n'auroit pas pensé à moi, je me tiens en droit de prendre part, & de remercier de tout ce qui vous arrive d'heureux : cette phrase m'a la mine d'être irréguliere : mais nous n'y regardons pas de si près. J'écris sur le dos de M. de Pontchar-

train, qui parle fort haut & fort vîte, & qui, quoiqu'il ne dise pas grand'chose, me cause bien des distractions. J'attends vos relations avec impatience : elles amuseront celui que vous voudriez divertir par toutes sortes de personnages. Adieu. On m'assure que notre Cardinal revient chargé de la confiance du Pape, qui lui a marqué une estime particuliere.

LETTRE VIII.

A Versailles, ce 26 Janvier 1701.

SI l'on nous a dit vrai, vous êtes présentement sur des mules, peut-être assez fantasques pour broncher sous un Roi d'Espagne, encore plus volontiers sous un Comte d'Ayen. Cette voiture me paroît assez ridicule, & je le dirois, si elle n'étoit Espagnole : rien ne l'est davantage que ces marches-là quand elles sont sérieuses; & cependant on ne peut pas toujours rire : on est mouillé, crotté, pénétré de froid, & souvent environné de ceux qu'on aime le moins. Votre Poëte est bien aussi embarrassé-là, qu'à suivre des cochers; mais vous joindrez les carrosses, & alors votre place si

honorable se fera sentir. Notre Roi d'Espagne soutiendra tous ces événements avec son sang froid, & ne perdra pas cette gravité dont il a été affublé dès le ventre de Me. sa mere. Vous faites très-bien d'épargner à la vôtre le louage de ces mules : effectivement cet argent-là n'est pas trop bien employé. Me. la Duchesse de Guiche est allée à Fontainebleau au-devant de M. le Cardinal. J'espere le voir demain au matin, & dîner ensuite avec lui chez M. de Chamillart, qui ne paroît pas enflé de sa grandeur. Je crains qu'elle ne lui coûte cher. Vous avez raison de regarder la liberté comme le plus grand bien dont les hommes puissent jouir : ils n'en sont pas toujours les maîtres : & ce qu'on peut faire de mieux quand le corps est enchaîné, est de mettre son cœur & son esprit en liberté : j'en use ainsi présentement. Je garde Me. la Duchesse de Bourgogne ; & pendant qu'elle écrit à M. son mari, j'écris à mon cher neveu, ou plutôt à mon cher ami : ce qui va chez moi bien loin devant les parents. Montrez cet endroit de ma lettre au Duc d'Harcourt, & qu'il voye la sérieuse estime que j'ai pour vous.

LETTRE IX.

Ce 29 Janvier 1701.

VOs relations & vos lettres m'ont fait pleurer, en me remettant devant les yeux la séparation que je comprends avoir été bien triste; mais il ne tiendra qu'au Roi d'Espagne de donner la joie de le revoir. Il est vrai que je sens une grande tendresse pour lui : vous savez qu'elle est désintéressée, & que je ne suis pas flatteuse. Je fis une grande imprudence de le convier à passer les soirées dans mon cabinet : car s'il étoit parti de son aîle, je n'aurois point connu tout ce que je vis en lui de vertu, de bonté, d'esprit, de douceur, & tout ce que vous admirez. Les Espagnols sont fort heureux de l'avoir : & il paroît qu'ils le sentent bien. Remerciez-le de l'honneur qu'il me fait de se souvenir de moi. Je voudrois qu'il pût voir l'état de cet appartement qu'il connoît. Les Dames lisent votre relation; l'une pleure de tendresse, & l'autre se réjouit de tout ce qui revient de lui : la D. de Bourgogne rappelle toutes ses complaisances, & Monsieur, le plaisir qu'il pre-

noit avec elle. Le Roi n'a pas cessé de lui écrire depuis que sa lettre lui a été rendue. Je vous écris pour vous parler de lui : & je ne pense pas qu'on puisse en être plus occupé. Je suis ravie de tout ce que vous & le Duc d'Harcourt m'en dites, & je crois avec vous que ce sera un grand Roi. Dieu le bénira, car il l'aime, & le servira toute sa vie. Le Roi trouve très-bon que vous vous habilliez à l'Espagnole, & que vous fassiez tout ce qui peut plaire au Roi d'Espagne. Votre relation n'est point trop longue, & nous ne pouvons entendre trop parler des moindres détails de tout ce qui le regarde. M. le C. de Noailles arriva hier au soir : j'ai dîné avec lui chez M. Chamillart. S. E. m'a dit que la Princesse de Savoye est fort jolie : il la trouve petite ; mais par la mesure que Me. la D. Royale envoye, elle est plus grande que Me. la D. de B. ne l'étoit à son âge. Je voudrois savoir des nouvelles qui pussent réjouir le Roi ; car il sera ravi encore long-temps d'entendre parler de ce pays-ci. On va passer les jours gras à Marly : il y aura trois Bals. Me. la D. de B. danse beaucoup mieux que l'année passée : la Dame de Carreau danse très-bien : mais elle n'a plus celui qui la menoit, & il n'est pas aisé

à remplacer. Mlle. de Bournonville est très-jolie : le Roi a condamné la C. d'Estrées à danser au Bal par la disette où l'on se trouve. La Princesse de Conti a déclaré qu'elle ne danseroit plus, & les Dames de sa cabale suivent son exemple. Est-ce de Monseigneur que vous me demandez des nouvelles? car le nom étoit un peu difficile à lire : il est en parfaite santé, & j'en suis plus contente que jamais : j'ai de grandes raisons pour cela. Nous irons peu à Marly ce Carême, parce que le Roi a de la peine à donner de la viande à tant de gens. Nous irons à Meudon, où les séjours sont plus courts, & pour faire plaisir au Seigneur du Château, qui, en vérité, mériteroit de plus grandes complaisances. M. le Cardinal nous apporte deux Jubilés, qu'on donnera en différents temps : il faut aller à Paris pour gagner celui de l'année sainte. Votre oncle, Courtisan alerte, qui connoît la peine que le Roi auroit à y aller, a demandé une dispense au Pape : il l'a accordée : mais nous ne savons encore si elle ne seroit que personnelle, & si la Cour n'y a point de part. Il faudroit que nous allassions tous passer quinze jours à Paris : ce qui ne laisseroit pas d'être assez incommode. Le Roi a Trianon en tête : la façon de parler

n'eſt pas aſſez reſpectueuſe : mais elle n'eſt que pour vous. Il compte donc d'y aller cet été, & je n'en crois rien. Mes compliments à M. le Duc d'Harcourt. Je vous ai donné tout mon temps, dans l'eſpérance que ma lettre amuſera peut-être un moment le Roi d'Eſpagne. Je répondrai au premier jour à Mr. l'Ambaſſadeur. Dites, s'il vous plaît, à M. le Marquis de Sezannes que ſa lettre m'a fait plaiſir, & que je le prie de continuer. Adieu : il eſt dix heures, & je ſuis encore debout : & tout cela, pour ce Roi, à qui je deſire tout ſorte de bonheur ſans mêlange de peine : ce qui n'eſt guere poſſible.

LETTRE X.

A Marly, ce 6 Février 1701.

TOut le monde eſt au Bal, & je profite avec plaiſir du temps qu'on me laiſſe pour vous entretenir un peu. J'ai eu l'honneur d'écrire au Roi d'Eſpagne ; mais Me. la D. de B. qui lui écrivoit auſſi, ne m'a pas laiſſé le temps de vous adreſſer nos lettres. Vous voilà tout Eſpagnol : vous ne quittez pas le Roi, & vous avez pris l'habit. Je vous aſſure que vous faites fort

bien votre cour au Roi de France, & qu'il est bien sensible à ce qu'on fait pour aider ce Prince à s'accoutumer à des manieres toutes nouvelles pour lui. M. le D. de B. écrit aujourd'hui pour demander au Roi d'aller à la guerre : ne montez pas sur votre mule, à cette nouvelle : il y en aura assez pour vous, si nous l'avons : car pour moi, j'en veux douter jusques à ce que M. le Duc d'Harcourt, mon oracle, me l'annonce. Le Roi n'a point encore dit si M. le Duc de Bourgogne ira : en attendant, il est assiégé par les eaux à Dax. Mandez-moi si nos Princes s'écrivent. Que vous dirai-je de la Cour ? j'aurois grand besoin de vous dans toutes les nouvelles tracasseries que j'ai sur les bras. Je suis fâchée contre Me. la D. de Noailles ; je n'admire plus la C. d'Estrées ; j'ai querellé Me. d'O ; Me. d'Hudicourt est brouillée avec moi : tout cela en un jour. Voilà le fait, Monsieur le Comte, & je n'ai pas le courage de vous en raconter les raisons : je me flatte que vous seriez assez dénaturé pour être pour moi. Adieu, je vous donne le bon soir : & je vous prie de faire mes compliments à M. le Duc d'Harcourt. Il ne faut pas que M. le Marquis de Sezannes se rebute de m'écrire. Me. d'Arpajon n'est pas bien :

mais il en recevra des nouvelles plus précises par sa famille.

LETTRE XI.

11 *Février*.

MR. de Torcy vient de me dire qu'il a retenu les lettres que je lui avois envoyées pour le Roi d'Espagne pour vous, parce que vous les aurez plutôt par ce courier, que vous ne les auriez eues par la poste. Que je trouve qu'on est long-temps sans en avoir des vôtres, & que je suis éloignée d'oublier les absents que j'aime! Je vous regrette plus que jamais: car j'ai plus de temps pour vous entretenir. Je crois vous avoir dit que j'ai disgracié la plupart des Dames du Palais: les sérieuses ne sont point ici: les autres ignorent ma solitude: de maniere que je suis assez seule: je n'aurois pas avec vous la vanité de cacher mon état: nous aurions quelques conversations aussi agréables que celles que je perds. Je crains que tout ne soit raccommodé avant votre retour. Je m'ennuye aussi de ne pas savoir tout ce que fait le Roi d'Espagne, & je m'attends à une longue relation. Il

doit être content du soin qu'on prend ici de ses affaires : elles doublent les Conseils, & le Roi n'en est point fâché. Si après tout cela, nous n'avions point la guerre, nous pourrions peut-être nous promener le matin. Nous allons à Meudon; & s'il faut faire le Jubilé à Paris, nous passerons quinze jours à Meudon, d'où l'on ira faire ses stations. Votre musique est en faveur. Le Duc de B. veut aller à la guerre, & le Roi y consent. Le Prince d'Orange ne se porte pas bien; & je prétends qu'on peut en conscience désirer sa mort; j'y ajoute sa conversion : ainsi il ne doit pas s'en plaindre. Je vous embrasse, mon cher neveu. Mille amitiés à M. le D. d'Harcourt : c'est par discrétion que je ne lui écris pas.

LETTRE XII.

5 Mars.

C'Est miracle que ce que nous voyons entre les Espagnols & les François. Dieu tourne les cœurs comme il lui plaît, & selon ses desseins. Je suis ravie de tout ce que vous me mandez du Roi d'Espagne, & je n'en suis point surprise: mais

je voudrois bien qu'au milieu de ses grandeurs, il ne mourût pas de faim. On mande qu'il n'a ni pain ni vin, & qu'il ne s'accoutumera jamais à la nourritute qu'on lui présente. Je voudrois bien lui en envoyer: car nous comptons pour beaucoup la bonne chere. Quand reviendrez-vous? L'entrée se fera-t-elle bientôt? Songez-vous bien que s'il y a de la guerre, vous ne ferez que passer à la Cour? Vos lettres deviennent si rares, qu'il n'y a plus de plaisir à vous écrire. Notre pauvre D. de Guiche se consume dans la crainte de la guerre, & ne veut point attendre à s'affliger. L'idée que j'ai du Duc d'Harcourt est très-convenable à tout ce que vous me mandez: c'est un honnête & habile homme: adieu: je vous quitte pour lui écrire.

P. S. Mettez-moi aux pieds du Roi, & assurez-le qu'il n'a point de sujette plus attachée à lui. Je n'ose lui écrire souvent, quoiqu'il me l'ait permis. Il a écrit une belle & bonne lettre à notre Roi, qui me paroît y répondre avec empressement.

LETTRE

LETTRE XIII.

11 *Mars.*

IL est temps de fixer votre absence : je n'aime plus votre commerce, parce qu'il devient trop rare. Vous recevez trois lettres de moi à la fois : vous m'y répondez : & je ne me souviens point du tout de ce que je vous ai mandé. Nous sommes ravis de ce qui nous revient de votre Roi : il est aimé tendrement ici. Je travaille à lui envoyer le portrait qu'il m'a ordonné : voici deux après-dînées que je reviens de St. Cyr pour obliger le Roi à se faire peindre. La goutte est venue à notre secours ; & sans elle, nous ne l'aurions pas tenu trois ou quatre heures. Faites-moi bien valoir auprès du Roi d'Espagne de l'aimer mieux que St. Cyr, que j'aime pourtant plus que jamais. La tendresse, qui est entre les Espagnols & les François, est un vrai miracle. Dieu tourne les cœurs comme il lui plaît. Il faut bien les aimer pour leur pardonner la guerre qu'ils nous attirent : car on n'en doute presque plus ici. Vous n'aviez pas besoin de la faveur pour en connoître les

ſuites. Vous avez été gelé de froid ſur un ſtrapontin, pendant que votre Poëte étoit dans le fond d'un bon carroſſe : je voudrois le ſervir, mais il faut trouver quelque-conjoncture : je n'ai pas entendu parler de la famille. Adieu : ne reviendrez-vous pas bientôt ? la joie que j'aurai de vous voir ſera bien diminuée, en enviſageant un ſecond adieu. Nous avons penſé perdre M. Fagon, & j'en ai été bien allarmée. Le Roi d'Angleterre s'en ira, je crois, bientôt en l'autre monde, où il ſera mieux qu'en celui-ci : & la pauvre Reine pleurera ſeule. Adieu, mon cher Comte : je n'oſe écrire à M. le Duc d'Harcourt par diſcrétion. Que les grandes places ſont éloignées du bonheur & de la paix !

LETTRE XIV.

20 *Mars*.

QUel ſpectacle nous venons d'avoir, mon cher Comte ! Monſeigneur aux portes de la mort, le Roi ſaiſi de douleur, toute la Cour dans les larmes. Il eſt très-bien revenu, parce qu'il a été ſecouru très-promptement, & M. Fagon

eſt perſuadé que cet accident ſera ſans retour. J'en ſuis préſentement plus malade que lui.

LETTRE XV.

A St. Cyr, ce 14 Mai.

ME. la Comteſſe d'Ayen m'a dit qu'on ne pouvoit vous écrire que très-rarement ; & je crains que par la même raiſon vous ne puiſſiez auſſi nous donner de vos nouvelles auſſi ſouvent que je voudrois en recevoir. J'en ai d'autant plus d'impatience, que M. le Maréchal me dit hier au ſoir que vous vous étiez arrêté dès votre ſeconde journée. Il faut vous guérir de préférence à tout. Selon ce qu'on nous mande d'Allemagne, M. de Villars eſt avec M. de Baviere. M. le Maréchal de Villeroi a pris Tongres. Le départ de M. le Duc de Bourgogne n'eſt pas encore fixé : Me. ſa femme s'eſt véritablement bleſſée : on dit que la Maréchale de Cœuvres eſt groſſe. Je paſſe mes journées à St. Cyr, & je ſuis peu inſtruite des nouvelles de la Cour. Duché m'a fait des reproches de ce que je ne l'employe pas pour les hiſtoires que je deſire : je lui ai mandé de

s'en prendre à vous. Athénaïs est fort agréable : je l'ai fait lire pendant mon dîner, plutôt pour mon amusement que pour en faire un examen. Nous irons à Marly le jour de l'Ascension : il n'y viendra aucune Noailles, & le Patriarche sera seul : ce qui est bien triste, avant le malheur d'une si nombreuse famille : mais elle va à Paris pour faire une belle entrée au Palais pour le procès de Me. la D. de Guiche. La fievre a changé de conduite : je ne l'ai plus quarte : elle vient à sept heures tous les soirs, mais legere & courte. On tue beaucoup de fanatiques, & on espere en purger le Languedoc. Adieu, mon cher Comte ; servez Dieu & le Roi, & aimez-moi toujours, puisque vous vous y êtes engagé contre toutes sortes d'apparences.

LETTRE XVI.

A St. Cyr, ce 25 Janvier 1702.

IL y aura demain quinze jours que je suis enrhumée & en spectacle aux Courtisans, aux Médecins, aux Princes, caressée, ménagée, blâmée, chicanée, tourmentée, considérée, accablée, dorlotée,

contrariée, tiraillée. Vous appliquerez, à votre loisir, chacun de ces termes, & vous avez assez de connoissance de mon état pour trouver leur place. J'aimerois encore mieux, mon cher Duc, que votre convoi fût arrivé à bon port. Vous voilà donc déja en mouvement, & apparemment pour long-temps : encore est ce le mieux qui nous puisse arriver : car il y a en Espagne des révolutions qui font tout craindre. D'un autre côté, on doit beaucoup espérer de la situation où sont les esprits de Barcelone, si l'on nous dit vrai. Je crains toujours l'envie qu'on a de dire des choses agréables : je compterai sur ce qui m'en reviendra par vous. Je ne trouve rien à vous mander de la Cour. M. le Maréchal de Noailles ne vous laissera rien ignorer. Il quitta hier le Roi pour aller voir représenter *Joseph* : Me. votre mere n'en auroit pas autant fait ; & dès qu'on quitte ce pays-ci, on ne peut plus répondre de ce qui s'y passe. Nous allons demain à Marly. Madame la Duchesse de Bourgogne y dansera, & j'y prendrai médecine : cependant je ne l'envierai point. Le Roi est un peu enrhumé. J'ai entrevu plusieurs fois Me. votre femme. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE XVII.

A St. Cyr, 4 Mars.

VOus connoiſſez, Monſieur le Comte, la paſſion que j'ai pour St. Cyr: mais vous ne ſavez peut-être pas dans quel détail j'entre ſur l'éducation des Demoiſelles. Il faut les occuper dans une claſſe depuis le matin juſques au ſoir, & cela n'eſt pas facile pour les filles qui ont dix-huit ou vingt ans. Vous avez vu tout ce que j'ai imaginé pour remplir leur mémoire de belles & bonnes choſes, ou du moins d'innocentes. Mr. l'Abbé de Choiſy a eu la complaiſance pour moi de faire des hiſtoires, très-agréablement écrites, & qui leur donnent des exemples de vertu: il a fait la vie de David, celle d'Eſther: nous avons, ce me ſemble, Clotilde, Arſenius, & pluſieurs autres dont je ne me ſouviens pas trop, mais qu'il ſeroit aiſé de vous montrer dans la tête de mes filles. Je vous conjure de vous défaire pour un moment de ce goût exquis qui vous fait dédaigner tout ce qui n'eſt pas trop délicat, de ce deſir de perfection que vous voulez en tout & que vous au-

rez peine à trouver, & de descendre pour l'amour de moi, non à des contes de Fées ou de *peau d'âne*, je n'en veux point, mais à lire *la Cour sainte*, (du P. Caussin) remplie d'histoires touchantes, agréables, véritables, & telles que je les voudrois, si elles étoient mieux enchâssées, ou absolument détachées : ce qui seroit, à mon avis, le plus aisé : car il est impossible de lire ce livre, dont le désordre des matieres, la confusion des temps, la grossiéreté de certaines expressions, la bassesse des autres, les digressions insupportables, & mille autres défauts qui vous feront l'effet de l'émétique, ne permettent pas de faire usage. Pour moi, je n'en ai soutenu que cinq ou six pages, & je meurs de peur que vous n'en puissiez lire davantage. Venons au fait. N'avez-vous pas sous votre protection quelque bel-esprit qui eût un appétit égal à son mérite, & qui n'eût point un revenu égal à son appétit ? De mon temps cela n'étoit pas sans exemple. Eh bien ! je voudrois qu'il voulût me faire de petites histoires bien choisies, qui en divertissant de jeunes personnes, ne leur laissassent dans l'esprit que des choses vraies & raisonnables, qui leur montrassent le vice puni tôt ou tard, & la vertu récompensée ? Je ne vou-

drois pas qu'il y eût du merveilleux : car je connois le danger qu'il ý a de ne pas accoutumer l'esprit à des mêts simples. Je voudrois que vous fussiez le maître du choix des sujets : je voudrois que vous payassiez ces histoires, à tant la piece, à mesure qu'on les feroit. Je sens bien qu'avec de l'argent, on n'a pas du parfait, & que l'esprit ne se vend pas. Mais vous traiteriez cela de maniere à n'avoir pas à payer un travail mercenaire ; & vous envelopperiez de toutes vos politesses les vues grossieres que je vous propose. En voilà assez pour être entendue. Cette petite liste des histoires de la *Cour sainte* vous en donnera une belle idée. J'apprends que vous vous portez mieux : je ne sais si je dois m'en réjouir.

LETTRE XVIII.

5 *Mars.*

JE vous envoye cent louis pour Mr. Duché, & le brevet d'une pension de mille francs que le Roi lui donne : & vous y pouvez joindre ma promesse d'une pension de moi de cinq cents francs, si vous jugez qu'il en ait besoin, & s'il veut bien

la prendre. Bon soir, M. le Comte : faites travailler notre bel esprit à *Debora* il faut l'avoir de bonne heure.

Madame la Duchesse de Bourgogne envoye cinquante louis à M. Rousseau : elle en voudroit donner davantage, & ne veut pas qu'on la remercie.

LETTRE XIX.

A St. Cyr, 6 Mai.

JE voudrois un commerce de lettres avec vous, M. le Comte : mais de quoi seroit-il rempli ? nous n'osons traiter les affaires sérieuses : nous n'aimons point les bagatelles : nous en sommes même assez mal instruits : je ne suis point savante : vous n'êtes point dans le secret de la conduite de St. Cyr ; que pourrions-nous dire ? votre santé va son train : la mienne décline : demandez donc à Mr. de la Valliere quel sujet il veut que nous traitions ; car pour moi je n'en trouve aucun. La prudence rend de fort mauvaise compagnie, & la probité attire de méchantes affaires : je l'ai éprouvé ce matin. M. le Duc de Richelieu m'est venu demander mon approbation, pour se séparer de Me.

sa femme. Je n'ai pu en conscience entrer dans ses sentiments : il est sorti furieux de mon parloir. Je pourrai vous instruire de la suite de cette tragique aventure : mandez-m'en de plus agréables. Je vous embrasse, mon cher Comte & je vous estime trop pour ne pas vous aimer tendrement.

LETTRE XX.

A Marly, ce 22 Mai 1703.

JE reçus hier votre premiere lettre, mon cher Comte, qui me fit plaisir en m'apprenant de vos nouvelles. Vous ne pouvez m'en donner trop souvent par rapport à moi : mais je ne veux pourtant pas abuser de votre complaisance, & je desire que préférablement à toutes choses, vous conserviez votre santé. On dit qu'il ne faut pas s'appliquer en prenant les eaux, soit en buvant, soit en se baignant : & les lieux où elles sont, ne peuvent divertir. Il faut espérer en la compagnie, qui, de l'humeur dont je vous connois, sera délicieuse. Je ne puis vous rendre bon compte de Me. votre femme : il a fallu la laisser montrer quelque assiduité auprès de

Me. la Ducheſſe de Bourgogne, qui prétend avoir été en couche. Je ne puis parler, & je paſſai hier ma journée en ſilence au milieu des Dames du Palais qui ne ſont point enrouées. Je me promenai deux fois avec le Roi : je m'y en vais encore après avoir entretenu M. de Chamillart, qui a bon courage. Il n'y a rien de vif préſentement ſur nos affaires. On eſt conſolé de la priſe de Bonn ; on s'y attendoit : la garniſon en eſt ſauvée. Il ne ſe fait encore rien en Italie, & on laiſſe repoſer les troupes qui ſont ſur le Danube. Les payſans boivent ici à la ſanté de M. le Maréchal de Baviere, croyant ne pouvoir rien dire de plus. M. le Duc eſt parti d'ici avec la fievre : Madame la Ducheſſe l'a ſuivi : & ſur ce que le Roi lui dit qu'il ne doutoit pas qu'elle n'allât, en arrivant à Paris, tout droit à l'Opéra, elle répondit : » Sans doute, ſi cela me » fait plaiſir. " Belle réponſe qui ne pourroit être aſſez louée ; mais le Roi n'y eſt pas accoutumé. Adieu, M. le Comte : voici le Miniſtre.

LETTRE XXI.

A Versailles, ce 27 Mai 1703.

MOn frere est mort à Vichy, le 22 de ce mois : c'est une consolation pour moi d'apprendre qu'il a eu de grands sentiments de piété : j'espere que Dieu lui aura fait miséricorde. La Comtesse d'Ayen, que j'ai vue un moment ce matin, m'en a paru fort touchée. Me. de Noailles l'a emmenée à Paris pour voir sa mere. On ne peut trop-tôt finir ces scenes-là, inutiles aux morts, & importunes aux vivants. M. le Duc de Bourgogne part demain au matin : mais ne vous inquiétez point : vous aurez le temps d'arriver, avant qu'il se passe rien de considérable : peut-être y serez-vous assez-tôt pour vous bien ennuyer. Je ne puis vous dire combien j'ai reçu de marques de bonté & d'attention de M. de Noailles & de Me. la Duchesse de Guiche. Je veux bien leur être obligée ; mais je suis fâchée des peines que je leur ai données. Adieu, mon cher Comte : j'ai un peu mal à la tête : du reste, je me porte assez bien.

LETTRE XXII.

VOus êtes peut-être un peu cause de ma diligence. Je n'aime point à dire adieu aux gens qui ne me sont pas indifférents, & vous ne me l'êtes point. Allez donc, mon cher neveu : ce nom m'est plus cher encore qu'il ne m'est favorable : allez sous les yeux de Dieu, qui ne vous abandonnera pas : vous aurez la bénédiction de notre saint Pasteur, & mes indignes prieres. Ecrivez-moi souvent; ayez soin de votre santé ; comptez sur la tendre amitié que j'ai pour vous, & revenez comblé de gloire & chargé de lauriers.

LETTRE XXIII.

A St. Cyr, ce 9 Juin 1703.

J'Ai pleuré M. d'Aubigné : il étoit mon frere, & il m'aimoit fort : il étoit bon dans le fond; mais il avoit vécu dans de si grands désordres, que je puis dire qu'il ne m'a donné, en toute sa vie, d'autre joie que celle d'être mort saintement :

c'eſt un des grands exemples de la bonté & de la miſéricorde de Dieu. Il a tenu des diſcours très-édifiants & qui partoient de ſon cœur : vous ſavez qu'il n'étoit pas grand parleur. Me. la Comteſſe d'Ayen a paru véritablement affligée, ſans rien exagérer. Je ne puis aſſez remercier Dieu de pouvoir vous écrire avec autant de liberté d'eſprit que j'en ai, malgré une ſi grande affliction dans le cœur. C'étoit une grande ſageſſe à votre âge d'être au-deſſus des folies du monde autant que vous l'étiez : mais que cette ſageſſe ſoit préſentement la ſageſſe d'en-haut ; c'eſt un bonheur pour vous & pour ceux qui vous aiment, auquel je ne m'accoutume point, & dont nous ne pouvons avoir aſſez de reconnoiſſance. Ma ſanté eſt toujours languiſſante : mon tempérament a toujours été aſſez délicat : l'âge & les chagrins ne le fortifient pas : c'eſt beaucoup que je ne ſois pas réduite dans un lit, où, par la ſituation où je ſuis, je ſouffrirois beaucoup. Ce lieu-ci m'eſt d'une grande conſolation : j'y ſuis près de Dieu, loin du monde, en paix, en liberté. Duché m'a fait des reproches de ce qu'il ne travailloit pas pour St. Cyr. Il m'a envoyé une hiſtoire courte & aſſez jolie. M. le Maréchal ſe ruine en muſique pour

moi, & contribue au chant des Hymnes & des Cantiques que St. Paul conseille aux Chrétiens. J'espere que la piété vous unira avec notre Prince, (1) quoique jusqu'ici il nous l'ait montrée fort sauvage. Adieu, mon cher Comte : je suis bien fâchée de vous aimer autant que je fais, n'étant point à portée de jouir de votre commerce.

LETTRE XXIV.

A Versailles, ce 11 Juin 1703.

MOn frere n'a fait aucun testament en forme : mais il a chargé son Confesseur (2), fort honnête homme, connu & estimé de notre Cardinal, de me dire ses dernieres volontés qu'il fit écrire. Cela consiste en 7 ou 8 mille francs distribués à Manseau, à qui il devoit, & à tous ses domestiques. Il y a cent louis à chacun des principaux, & vingt à chaque homme de livrée. J'ai envoyé cette liste à Me. d'Aubigné, qui l'a fait payer sur le champ

---

(1) M. le Duc de Bourgogne.

(2) M. Madot, depuis Evêque de Châlons-sur-Saône.

de très-bonne grace. Je vous avois regardé d'abord comme l'héritier, & cela ne me faisoit pas craindre de l'embarras : mais M. Voisin, qui a bien voulu entrer dans cette affaire, m'a dit qu'il falloit avant toutes choses :

12 *Juin.*

que Me. d'Aubigné trouvât ses reprises & son douaire. Elle retrouve tout : ce qui m'a fort surprise ; car je croyois qu'il y avoit plus de désordre dans la succession de mon pauvre frere. Il n'avoit mangé du bien de sa femme que douze mille francs. Dans cette occasion, Me. d'Aubigné n'a rien caché : elle a remis dans la Communauté tout ce qui est chez elle, & même de l'argent comptant. Elle a donc tout ce qui lui étoit dû, & demeure avec son bien, qui va à près de quarante mille écus, son douaire, & six mille francs de pension du Roi, que je me suis pressée de lui faire donner, croyant qu'elle n'auroit rien. Je ne m'en repens pas : car outre que je suis contente d'elle, il ne convient pas que votre belle-mere soit dans l'indigence. M. le M. de Noailles me fit dire que vous lui payeriez son douaire sur le Gouvernement : c'est une honnêteté dont j'ai été

touchée comme je le dois; mais il n'en eſt plus queſtion. Elle aura plus de douze mille livres de rente : & c'en eſt aſſez. M. Voiſin va finir toutes ſes affaires. Voilà, mon cher Comte, ce qui s'eſt paſſé. Je n'y ajouterai pas les dits & les redits des Dames ſur l'Eccléſiaſtique qui a ſervi au ſalut de mon frere, autant qu'un homme peut y contribuer : il a pris de l'argent : il s'entendoit avec un domeſtique : il vous fait un faux rapport des volontés du défunt : c'eſt enfin, mon cher Comte, toutes les miſeres, toutes les injuſtices, toutes les ſottiſes du monde. Ce valet dont on parle, eſt un tréſor que je voudrois placer. Il eſt pieux, fidele, intelligent : c'eſt ſur l'argent qu'il avoit entre les mains, que les diſpoſitions de mon frere ont été payées : il y en a encore eu de reſte, & il l'a rendu, pouvant cacher le tout, s'il avoit voulu. Ces mêmes Dames ont entendu dire qu'il y avoit de l'argent comptant, ou dans un coffre fort, ou chez quelque homme d'affaires. On s'inquiete, on cherche, on les nomme tous pour en faire couper quelqu'un; & on ne trouve rien. Voilà le ſecret que je vous demande de garder ſans aucune exception. Il eſt vrai que mon frere m'a envoyé un billet de dix-neuf mille livres, me priant

de faire payer quelques dettes à Cognac, & quelques restitutions que la délicatesse de sa conscience lui prescrivoit plus que la probité, & d'employer le reste, s'il y en a, en bonnes œuvres & prieres pour lui. Vous pouvez vous y opposer; mais je doute que vous le fassiez: je vous prie donc d'écrire, que je vous ai rendu un compte exact de tout, & que vous ne voulez pas qu'il en soit parlé davantage. Adieu: je suis si lasse, que pour aujourd'hui, je ne puis vous dire autre chose.

LETTRE XXV.

A Marly, ce 3 Juillet. 1703.

SI je vous avois écrit hier au matin, je vous aurois mandé que je me croyois guérie; mais la fievre me reprit hier contre toute regle & toute raison. J'ai reçu votre lettre sur la suite de la mort de mon frere. Je ne suis point surprise de tout ce que j'y ai trouvé: je vous sais le cœur noble & bien fait. Je ne m'en servirai pas, parce qu'il n'y a nulle raison de le faire: s'il y en avoit, j'en userois avec confiance: & ce n'est pas peu pour moi; car l'expérience m'a appris qu'il y a beaucoup de

gens prodigues, & peu de désintéressés.

Vous me ferez plaisir de me mander des nouvelles en détail de notre Grand-Duc. On m'en a dit tout le bien que vous m'en écrivez; mais vous ne m'écrivez pas qu'il se renferme souvent : on mande qu'il fait merveilles, quand il se montre.

Il nous revient aussi que votre Maréchal de Tallard se fait aimer & estimer de tout le monde. Je souhaite qu'il soit heureux dans tout ce qu'il entreprendra. Adieu; vous voyez bien que je ne suis pas en aussi bonne santé qu'à St. Cyr.

LETTRE XXVI.

A Versailles, ce 3 Août.

J'AI grand regret à l'empressement que vous avez eu de partir; & encore plus au consentement qu'on y a donné : car nous ne voyons guere d'apparence à la guerre où vous êtes. Je serois encore plus affligée de votre absence, si je vous voyois plus souvent : mais c'est à quoi il ne faut plus penser. La meute augmente tous les jours : je trouve des relais partout : & je suis véritablement aux abois : la figure des cerfs m'a toujours fort tou-

chée en me l'appliquant : & j'en ai une tendresse pour eux qui me met dans leurs intérêts contre celui des Chasseurs. Je fus assez hardie, il y a quelques jours à Marly, pour prendre la Comtesse de Grammont, Me. de Dangeau & Me. d'Hudicourt pour me promener avec elles à Choisy, & me tirer par-là de ma chambre qui se remplit tous les jours de plus en plus. A peine eûmes-nous fait vingt pas, que nous voilà au milieu de la chasse : nous ordonnâmes au cocher de l'éviter : mais mon étoile fut plus forte que mes ordres, & nous ne pûmes dire quatre paroles sans être interrompues par la joie & par l'ardeur des Chasseurs. Il faut renoncer à tout, m'abandonner aux Chasseurs, & me renfermer le plus que je pourrai à St. Cyr. Je vous assure, mon cher Comte, que vous êtes celui qui me donnez le plus de regret à la société. Vous m'en avez réveillé le goût, qui étoit assez amorti ; mais voilà assez donner à mon amour-propre ; parlons des autres. Votre Roi d'Espagne veut aller à la guerre, & en écrit au Roi d'une maniere fort pressante & fort noble. J'ai peine à croire qu'on lui ait donné ce conseil ; & si ce sentiment vient de lui-même, il est d'un très-bon augure. Le Roi en a été ravi, & M. le D. de

Bourgogne, très-férieux. J'ai fait pour Duché ce que vous m'aviez demandé. M. de Pontchartrain a été en cette occafion le plus poli de tous les hommes; il a été chez Duché, qui fe trouva trop honoré que M. de Pontchartrain vînt lui-même le mener à la Baftille : car il ne lui paffa pas autre chofe par l'efprit. Je ne doute pas qu'il ne vous rende compte de tout ce qui s'eft paffé là-deffus. Abfalon fera achevé dans quinze jours. Je vous embraffe, mon cher neveu, auffi tendrement que fi vous étiez mon fils. Je vous prie de faire mes compliments à votre Général.

LETTRE XXVII.

2 Avril.

J'Ai déja commencé à lire le fermon; & je le trouve tel que je l'ai entendu: j'ai beaucoup de la reconnoiffance de la complaifance que votre ami a pour moi dans cette occafion: & je vous fuis très-obligée, mon cher Duc, d'en avoir été le folliciteur. Me. de St. Geran m'a affurée cet après-dîné, que l'air de St. Germain vous a déja fait du bien. J'ai peine à croire un effet fi prompt; mais j'efpere

bien que vous y ferez mieux que dans votre entresol. Je ferai mon possible pour vous aller voir de Marly. Dans l'état où nous sommes, c'est de vous que j'attends des consolations courageuses. Je ne suis point d'avis que vous me demandiez à y venir si vous êtes malade : vous y aurez plus de peine que de plaisir. Si vous êtes mieux, on dira que vous vous portez très-bien : vous connoissez les courtisans. Je ne voulois pas répondre devant Me. de Beaumanoir. Bon soir, M. le Duc, je vous embrasse tous deux. J'ai passé la journée à Versailles, à cause de la médecine du Roi. Il y a treize heures que je suis en compagnie : vous n'en avez peut-être pas assez : ainsi sont disposées les choses du monde.

21 *Avril.*

Rien n'est si mal-à-propos pour tout le monde, que le voyage de Me. de la Valliere, & rien n'est plus triste & plus fâcheux que d'être obligée de se conduire contre la raison. Chacun porte son fardeau. Le Roi a bien la goutte, & voici deux nuits sans sommeil. Notre Princesse ne se console point. Je me porte assez bien, & je ne changerai jamais pour vous. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXVIII.

A Marly, ce 11 *Septembre* 1703.

MAdame la Comteſſe d'Ayen nous dit adieu hier : elle part de tout ſon cœur, & mérite que vous acheviez d'en faire une femme raiſonnable. Elle eſt en bon chemin, mais elle en a encore à faire. Je vous aſſure, mon cher Comte, que je ſens toute ma tendreſſe revenir à meſure qu'elle revient, & je ſuis ravie de la voir digne de vous. Elle a eu envie d'une Demoiſelle de St. Cyr pour lui tenir compagnie. Me. la Ducheſſe de Guiche l'a encouragée à me la demander : elle doit en mener une qui en eſt ſortie, il y a déja long-temps : jugez de l'eſtime que j'ai pour vous & pour elle de vous confier des filles que je regarde comme miennes. Achevez de vous guérir, s'il eſt poſſible : donnez tout le temps qui ſera néceſſaire pour vos remedes. La langueur eſt toujours fâcheuſe ; mais je la trouve inſupportable dans la jeuneſſe. Il n'y a pas d'apparence qu'on puiſſe rien faire de plus en Allemagne, que ce que vous avez fait. M. le Duc de Bourgogne aura, je crois, quitté

l'armée plutôt que vous : ſoyez donc en repos, & croyez que je vous aime tendrement, parce que je vous eſtime beaucoup.

LETTRE XXX.

Ce 11 *Mars* 1704.

SI le P. Maſſillon connoiſſoit St. Cyr autant que je le connois, il n'auroit pu choiſir un ſujet plus convenable : & s'il avoit parlé devant le Roi & toute la France, il n'auroit pu faire un plus beau ſermon. Jamais on n'a montré la vertu ſi aimable, ſi reſpectable, ni donné plus d'horreur du vice : mais quel dommage, mon cher Duc, qu'une telle inſtruction ne dure qu'un moment, dans lequel il prononce avec tant de rapidité, & avec une ſi prodigieuſe quantité de choſes à retenir, que les unes font oublier les autres ! Je voudrois bien vous piquer de jalouſie, en vous diſant qu'en pareil cas, M. le Cardinal obtint un ſermon par écrit. N'auriez-vous pas bien autant de crédit ſur un homme que vous aimez & admirez ? & ne répondrez-vous pas ſur ma parole que ce ſermon ne ſera ni vu, ni copié ? Mais après

après avoir parlé pour St. Cyr & pour moi, il faut ſonger au bien public : ces ſermons ne ſeront-ils pas imprimés quelque jour?

Ne m'écrivez point, ſi la poſture vous fatigue : mais dites à ma niece de m'écrire tous les jours de vos nouvelles & des ſiennes. Elle a, ce me ſemble, aſſez de loiſir pour prendre ce ſoin-là. Je me porte aſſez bien préſentement.

LETTRE XXX.

A Marly, ce 27 Avril 1705.

JE ne doute pas que M. le Maréchal ne vous inſtruiſe exactement de la ſanté du Roi, & de toutes les autres nouvelles. Ainſi je me retrancherai à vous dire des miennes, qui ſont aſſez mauvaiſes pour mériter auſſi-bien qu'un autre d'être à Bourbon. Si j'habite encore longtemps la chambre du Roi, je deviendrai paralytique. Il n'y a ni porte, ni fenêtre qui ferme. On y eſt battu d'un vent, qui me fait ſouvenir des ouragans de l'Amérique. Il faut un peu parler de ſoi quand on a voyagé. J'ai un rhumatiſme dans la tête & ſur tout le reſte de ma perſonne:

& comme je n'ai que le temps de mon habillement, je m'en sers pour dicter cette lettre à Nanon. Je serai bien contente, si vous continuez comme vous avez commencé : car j'ai déja reçu une lettre de Mlle. de Gralin, une de ma niece, & une de vous. Adieu, M. le Duc. Je vous recommande M. Treil, Confesseur de St. Cyr & de Me. d'Heudicourt, très-honnête homme, & que j'aime fort. Faites-lui je vous prie, les honneurs de Bourbon, le mieux que vous pourrez.

LETTRE XXXI.

A St. Cyr, ce 3 Mai 1705.

LE Roi a toujours la goutte : mais comme elle est assez douce pour lui laisser la liberté de se faire porter dans ses jardins, il ne peut se résoudre à quitter Marly. D'un autre côté, il voit bien des gens qui s'y ennuyent, & pense à aller passer quelques jours à Trianon. Je ne viens plus ici que des moments : ce qui fait que je n'y trouve guere plus de loisir qu'ailleurs. Je vous assure que si je ne vous écris pas, je n'en pense pas moins souvent à vous, & que je vois mille choses

tous les jours qui m'en font souvenir. Ce n'est pas toujours par la ressemblance. J'ai bien plus d'inquiétude pour M. Fagon que pour le Roi. Le pauvre homme, pour remplir son devoir, n'a pas dormi depuis quinze jours, & passe toutes les nuits à veiller la plus petite maladie qu'on puisse avoir. Je me trouve aussi assez fatiguée d'une assiduité, qui, me tirant de ma niche & m'exposant au vent, me donne bien des rhumatismes. La patience est une vertu qui nous est bien nécessaire. Portez-vous bien, mon cher Duc, & ce sera une grande consolation pour moi. Je vous ai déja recommandé M. Treil. Me. de Montespan part incessamment pour Bourbon. Ce sont des mérites différents. Je ne vois rien de nouveau, si ce n'est qu'il y a beaucoup d'argent à Paris, & que nous ne sommes pas si mal que nos ennemis le croyent, & que nous le disons souvent nous-mêmes. Je n'ai point encore vu le Marquis de la Valliere, & j'ai été fâchée qu'on ne lui ait pas permis de venir à Marly. Il m'a envoyé une lettre de M. de Tallard. Je vous embrasse, & mets Me. la Marquise de la Valliere avec vous deux.

LETTRE XXXII.

A St. Cyr, ce 6 Mai 1705.

COmme je vous crois bon serviteur du Roi, mon cher Duc, je songeai hier au soir bien vîte à vous sur la bonne nouvelle qui nous est venue d'Espagne. Dieu veuille qu'elle ait d'heureuses suites, & soutenir sur le trône ce jeune Roi qu'il y a mis! Je n'ai point vu une plus grande joie que celle de Me. la Duchesse de Bourgogne. Elle aime la Reine sa sœur bien véritablement. J'ai reçu un mot de vous sur les bonnes fêtes : vous avez raison de ne me pas écrire de longues lettres : mais j'ai de la peine d'avoir si peu de commerce avec vous. Je me porte bien : un heureux succès en Flandre me rajeuniroit.

LETTRE XXXIII.

A St. Cyr, ce 21 Mai 1705.

J'Étois ici bien tranquillement pour y solemniser l'Ascension; mais mon étoile pour la Cour y a conduit notre aimable Princesse, qui promene le plus qu'elle peut son inquiétude. Elle a de la peine à se consoler de M. son fils; & elle joint à cette douleur un desir de s'amuser, qui n'est jamais satisfait. Mon anti-chambre est pleine de ses Dames qui s'ennuyent de leur côté: & toute la douceur de St. Cyr ne peut résister à l'amertume que les Courtisans, hommes & femmes, traînent avec eux. J'ai dit que j'avois à faire; & je suis venue vous écrire ce que je vous dirois si je vous voyois. Heureux, mon cher Duc, ceux qui ne cherchent plus rien, & qui ont tout trouvé le jour qu'ils se sont donnés à Dieu, & ont quitté le monde dans leur cœur, quoiqu'obligés à y laisser leur corps! Vous nous avez un peu allarmés: cependant la lettre de Me. la M. de la Valliere me rassura d'abord. Pourquoi la Duchesse de Noailles se prépare-t-elle toujours à prendre les eaux;

& n'en prend-elle jamais? On m'a dit que vous avez Me. de Montespan : comment vous en trouvez-vous? Je n'entends point parler de Mr. Treil. N'est-il point encore arrivé? La compagnie de Bourbon est fort mêlée. J'ai parlé encore une fois à M. de Maulevrier. J'ai une grande confiance en lui sur votre compte. Je ne puis traiter en étranger votre ami intime. Vous seriez bien indigné si vous saviez ce que je sais. Les hommes sont bien méprisables, &, en vérité, ne valent guere mieux que les femmes. Je ne vous dis point de nouvelles. Je suis persuadée que vous en savez plus que moi. Pourquoi ne dictez-vous pas pour m'écrire de plus longues lettres? N'avez-vous point le courage de badiner un peu? M. de Bonrepaux ne vous réjouit-il pas? Il m'a paru sérieux & pourtant assez plaisant. Adieu, mon cher Duc. Je me porte assez bien. Ne vous inquiétez pas de moi, je vous en conjure. Je ne suis pas trois jours en santé, & je n'ai point de mal qui dure trois jours ; ainsi on ne sait jamais l'état où je suis. Je le trouve très-bon quand j'en vois tant d'autres pires que le mien. Le Roi a la goutte sans douleur, & il n'y a pas eu sujet de la moindre inquiétude sur son mal. Mes compliments à vos Dames

& à M. de Bonrepaux. Je vis hier la harangue de notre Cardinal : je n'ai jamais rien lu de si parfait.

LETTRE XXXIV.

A St. Cyr, ce 6 Juin.

VOus avez grande raison de ne pas vouloir badiner avec des gens si sujets à occasionner des contre-temps, & surtout dans les conjonctures présentes. Les affaires de la Moselle me donnent de grandes inquiétudes, & je vous connois assez bon François pour ne pas douter des vôtres. Le côté d'Espagne va très-mal, & je crains que Me. la Princesse des Ursins n'y arrive trop tard. Je ne sais si elle auroit raccommodé quelque chose, il y a trois mois; mais il n'est pas vraisemblable qu'elle y réussisse aujourd'hui. Je reçois souvent des lettres de la Reine qui sont très-surprenantes. On vous aura mandé le voyage de nos Princes : ils reviennent aujourd'hui. Notre chere Princesse commence à me faire peur : elle a une grosseur dans le ventre, & devient si maigre, que je crains que son mal ne soit considérable. Je lui dirai tout ce que

vous me mandez pour elle : sûrement elle y sera sensible : car vous savez comment elle est pour vous. Le Roi a toujours la goutte; mais du reste il se porte fort bien; il est allé aujourd'hui à Marly, & je suis venue ici pour me reposer du délicieux séjour de Trianon, où j'ai enfin une chambre très-saine. Du reste, il fait un froid insupportable & bien nuisible aux fruits de la terre. S'il continue, que deviendra tout ce pauvre peuple? Je me fais une assez agréable idée de votre vie : & je crois que si vous ne receviez point de nouvelles de la Cour, vous seriez fort à votre aise. Je serois bien fâchée d'avoir encore à vous prodiguer mes visites : il vous en coûtoit trop cher. Mais vous avez assez connu mes sentiments pour vous, mon cher Duc, pour y compter pour toujours. Ils sont indépendants de ma conduite, qui est souvent peu conforme à mes inclinations. Mes compliments à M. de Bonrepaux : c'est une lettre de lui qui m'a donné quelque envie d'être à Bourbon : & ne vous en déplaise, ce n'est point Me. de Montespan que j'y craindrois.

LETTRE XXXV.

A St. Cyr, ce 12 Juin.

MR. de Bonrepaux d'une part, & M. Treil de l'autre, m'ont bien dit de vos nouvelles ; mais ils ne s'accordent pas tout-à-fait. Le premier vous trouve fort bien, & le second vous croit mieux. Ils s'accordent davantage sur la grande piété & la merveilleuse conduite de Me. la Duchesse. Dieu veuille qu'ils disent vrai, & que ce soit pour toujours!

L'inquiétude de ce qui peut arriver sur la Moselle m'a donné la fievre ; à cela près, je me porterois fort bien. Ce seroit trop grand dommage que la lettre que je vous envoye, n'eût été que pour moi! J'en ai presque été aussi touchée que j'aurois pu l'être dans le temps que j'avois de l'esprit ; mais je n'ai point la force d'y répondre. Soyez donc mon Secretaire dans cette occasion, mon cher Duc ; & assurez bien celui qui me l'a écrite, que je n'ignore aucune des obligations que je lui ai, & que je ne suis point ingrate.

On m'a dit que vous ne quittez guere

Me. de Montespan. Je n'en suis point jalouse ; sûrement elle ne diminuera pas votre amitié pour moi.

M. le Maréchal ne vous laisse pas manquer de nouvelles : celles qu'on eut hier d'Espagne, ne sont pas si mauvaises qu'à l'ordinaire. La Campagne paroît finie : ce qui peut donner le temps d'avoir quelques troupes pour le mois de Septembre. M. Amelot commence à merveilles, & s'accommode très-bien du Roi & de la Reine. Il y a quelque chose sur Me. des Ursins que je ne comprends pas : on ne peut la faire partir. Me. la Duchesse de Bourgogne fait beaucoup de remedes, & n'en est pas mieux. Elle est plus inquiete sur la guerre, qu'il n'appartient à une personne de son âge.

LETTRE XXXVI.

A Marly, ce 5 Septembre 1705.

Je me flatte que Me. la D. de Noailles se tirera bien de ses couches, & qu'elle sera assez raisonnable pour préférer les conseils des Médecins aux impressions de ses fantaisies. Je ne puis l'appeller Me. la D. de Noailles, sans pen-

ser quelle place elle remplit, & sans lui desirer un peu du mérite de celle (1) que j'ai tant aimée & respectée. Je suis ravie de vous voir badiner sur une petite fille, qu'il me semble que vous traitez fort bien; mais, mon cher Duc, je suis bien triste, & j'aurois grand besoin de vos conversations consolantes. Je ne cesse de demander la paix, quoique je comprenne fort bien que quand nous n'aurons plus la guerre d'épée, nous aurons une guerre de plume, & qu'il est plus aisé de désarmer des soldats que d'accorder des Docteurs. Nous ne voudrions point de disputes, & nous ne pouvons les éviter. Adieu, mon cher Duc: je me porte assez bien. Je file ma quenouille en silence de ma part, mais avec un grand bruit. Je ne fais point de nouvelles.

Moreau, Musicien de St. Cyr, & avec ce titre-là bien prêt à mourir de faim, sollicite un emploi auprès de M. l'Archevêque de Narbonne: voyez, mon cher Duc, là-dessus M. le Cardinal; c'est employer de bien grands personnages pour bien peu de chose!

---

(1) Madame la premiere Duchesse de Noailles.

LETTRE XXXVII.

A Meudon ce 26 Juin.

JE ne ſuis point contente de ce que j'entends dire ſur votre ſanté. On m'aſſure que vous paſſerez encore la ſeconde ſaiſon à Bourbon ; & encore ne nous promet-on pas une guériſon entiere. Que feriez-vous, mon cher Duc, dans un ſi triſte état, à votre âge, avec votre ambition, ſi vous n'aviez toute la ſageſſe que vous a donnée la Nature, & que la Religion doit perfectionner ? J'y penſois tantôt en voyant l'ennui qui regne parmi ceux qui ne cherchent que le plaiſir. Le Duc de Noailles, diſois-je, malade dans le plus vilain lieu du monde, ne s'ennuye pas tant que nous. Il eſt inutile de vous dire ce que nous faiſons : vous le voyez d'où vous êtes. Eſt-il vrai que Me. la D. de Noailles ſoit groſſe ? j'en ſerois charmée, dans l'eſpérance de vous voir un fils. J'ai entretenu un moment aujourd'hui Me. la M. de la Valliere ; elle m'a dit la vie que vous faites : la ſienne eſt exemplaire. Notre Duc de Bourgogne a la grande & furieuſe paſſion que vous lui con-

noiſſet. Me. la Ducheſſe de Bourgogne ſe porte mieux, & pleura hier M. ſon fils comme le jour de ſa mort, parce que c'étoit celui de ſa naiſſance. Vous aurez été content de la démarche de Marlborough. Quoi qu'il faſſe en Flandres ne vaudra pas ce qu'il vouloit faire ſur la Moſelle. Vous aurez appris auſſi la vigueur du Roi d'Eſpagne en exilant Leganès. Nous ſommes en peine des nouvelles d'Italie. Nous avons tant de maux différents, que nous ne ſavons lequel il faut pleurer & guérir. J'ai préſentement un rhume qui n'eſt point ſur le compte de Meudon : je me tue de le dire : on ne le veut pas croire. Adieu, mon cher Duc : ſaine ou malade, je ſuis toujours la même pour vous.

P. S. M. Duché me fait une propoſition que je ſuis fâchée de refuſer. J'ai promis aux Miniſtres de ne plus demander de nouveaux emplois, pourvu qu'on conſerve ceux que j'ai fait donner : & ils ne ſont pas en petit nombre. Si j'avois à ſortir de cette regle, certainement j'en ſortirois pour votre bel eſprit ; témoignez-lui mon regret de le refuſer ; qu'il m'offre d'autres moyens de le ſervir, il verra quel plaiſir j'aurai à lui en faire.

Vous allez à Maintenon ; autrefois j'aurois deſiré d'y voler : aujourd'hui tous les

lieux me sont indifférents, & il n'y a que ce cabaret de Fontainebleau que je hais. Je voudrois fort que mon Château vous plût ; vous le trouverez fort dépourvu de tout : vous croyez bien qu'il ne m'en coûtera pas un sol pour vous y recevoir : je suis toujours fort généreuse & fort avare.

LETTRE XXXVIII.

A Marly, à 6 heures du matin.

J'Ai de temps en temps vingt-quatre heures d'une petite fievre qui me consume : cette fois-ci, elle a été de quarante-huit : cet état de langueur empêche que je n'ose proposer St. Germain : j'en aurois bien la force : mais vous savez comme le Roi crie contre moi sur tout ce que je fais pour les autres. La visite de la Reine à laquelle je n'oserois manquer, est encore une raison. Pourquoi, mon cher Duc, m'écrivez-vous sans me parler de votre santé ? est-ce une politesse ? je vous conjure, retranchez-la de notre commerce : je maudirois mon élévation, si elle me privoit des douceurs de votre amitié. Vous savez combien je

m'intéresse à vous : je ne puis même compter que sur ce que vous me dites : car tout ce qui vous voit parle de vous différemment.

Le Roi a reçu agréablement le remerciment que vous lui faites, & m'a ordonné de vous le mander. Nous n'avons pas achevé de lire l'ouvrage que vous m'avez confié : les soirées sont courtes, & mes fievres fréquentes.

Rien n'est plus pitoyable que l'état de Me. la D. de Bourgogne, & sans autre remede que son accouchement.

La D. de Noailles est bien heureuse de se porter si bien. J'ai ici la petite fille dont je lui fais présent ; je la lui enverrai aussi-tôt qu'elle aura une grisette : on dit qu'elle a beaucoup d'esprit ; elle n'est pas belle, & je crois qu'il faudra veiller de près à ses inclinations.

Adieu, mon cher Duc ; je me porte mieux que je ne le devrois ; & je vous aime avec toute la tendresse que vous pouvez desirer : c'est beaucoup dire avec vous : mais je me sens capable de le soutenir.

Je ne connois point du tout M. l'Archevêque de Bordeaux, & je n'ai point encore pris cette hauteur qu'il y auroit à écrire à des gens qu'on n'a jamais vus.

De quoi s'agit-il auprès de Mr. de Bonrepaux, pour le Maréchal de Montrevel ? Je ferois pour vous quelque chose de plus difficile que de dicter quelques lettres. Empêchez Me. d'Hétorgues de faire revenir son fils : beau personnage pour un jeune Gentilhomme dans le chemin de la fortune, de venir s'établir chez une femme qui ne vit que de nos aumônes !

LETTRE XXXIX.

A St. Cyr, Juillet.

On peut être honnête homme, & faire mal les vers.

EN voilà, que je vous prie d'examiner : ils me viennent de Marly, dont le Curé est, je crois, meilleur Chrétien que bon Poëte : je n'ai le loisir, ni la capacité d'en juger. S'ils sont assez bons pour être notés, il faudroit, mon cher Duc, faire encore ce présent à St. Cyr. Avez-vous oublié Gabinie ? En cherchant ici des papiers, j'ai trouvé ce que je vous envoye : vous seul pouvez y prendre quelque intérêt : il me semble que de telles

naiſſances devroient être comptées. Voilà le très-beau ſermon que vous m'avez prêté : j'ai été fidelle, & je le ferai encore, ſi le P. Maſſillon veut encore m'édifier & m'inſtruire. J'ai déja dit pour M. l'Abbé de L. tout ce qu'il faut pour le placer : on y a quelque répugnance : je parlerai encore. Le Roi avoit déja oui parler de M. Crozade pour un Evêché : mais il veut un homme de condition pour Evreux. Si vous voulez que j'aille vous voir, je me ferai guinder chez vous vers midi. Envoyez, je vous prie, cinquante louis à Duché, je vous les rendrai ; mais de préférence à tout, portez-vous bien, & pour un temps ayez moins d'eſprit.

LETTRE XL.

ON m'a dit que la veuve de Duché eſt une femme d'Opéra : on craint qu'elle n'éleve ſa fille pour le Théâtre. Si cela étoit vrai, je ne lui donnerois pas une penſion : non que je croye qu'il faut laiſſer mourir de faim le vice, mais parce qu'il eſt juſte de ne le nourrir qu'aprés avoir bien engraiſſé la vertu. Vous remédiez à la fille en la mettant dans un Couvent :

il y en a un à Mantes, où elles sont très-bien instruites; ce sont des Ursulines fort pauvres : ainsi c'est une charité de leur donner des pensionnaires. Ce seroit une affaire que Mlle. d'Osmond traiteroit indépendamment de moi. Nous avons taxé tous les Seigneurs, & nous avons fait violence à l'avarice de quelques-uns, qui feignoient d'avoir oublié que Duché les avoit souvent divertis. Sans vous consulter, je vous ai mis sur ma liste : vous donnez 200 livres payables par quartier : envoyez-moi celui de Janvier 1705. Le Roi m'a accordé une pension de 4000 livres pour Me. de Caylus : elle se consolera de n'être point Dame du Palais.

LETTRE XLI.

A St. Cyr, ce 22 Février 1706.

JE reçus en moins d'une heure la nouvelle de votre seconde fille, & celle de votre entrée en Catalogne. Je ne me trouvai insensible ni à l'une, ni à l'autre.

Oui, certainement, j'ai vu le détail de ce que vous avez fait, & j'ai entendu avec joie ce que le Roi m'a dit en particulier sur la conduite que vous avez

tenue. Répondez à ces heureux commencements. Il est impossible qu'ils ne fassent une diversion utile aux affaires d'Espagne. Vous voilà donc au siege de Barcelone : (1) si le succès étoit favorable, ne pourrions-nous pas espérer la paix?

Je suis fort aise que le Duc de Berwick aille en Espagne. J'espere qu'il y fera fort bien ; mais je crains qu'il ne soit trop foible. On vous aura répondu sur le siege de Gironne : ainsi je n'ai rien à vous dire là-dessus. Me. des Ursins m'a un peu grondée de vous avoir recommandé à elle, & prétend être en droit de vous recommander à moi : je ne croyois pas vous aimer si peu. Me. la Maréchale m'a amené Mlle. de Noailles, sans exception, la plus aimable laide du monde. Elle ne joua pas toutes les pieces qu'elle fait ; son attention se tourna sur le petit Moïse qu'elle apperçut dans ma tapisserie, & à qui elle vouloit donner à tetter. Ma santé ne se rétablit point : mon rhume se renouvelle tous les jours par le changement d'habitation, & parce qu'on me fait tou-

---

(1) Attaquée & manquée par le Roi d'Espagne en personne ; après trente-sept jours de tranchée ouverte, ce qui fut suivi de la perte de toute la Catalogne.

jours parler ; on passe ici d'une extrémité à l'autre : aujourd'hui on me croit à l'agonie, & demain en parfaite santé.

Il s'est passé bien des choses sur l'Ambassade de Rome. M. le Duc de St. Simon avoit été proposé, & après lui, M. d'Antin. Le Roi penchoit pour ce dernier, quand il apprit par des gens fort braves qu'il y avoit deux grandes cabales pour ces deux Messieurs ; que les Jésuites vouloient M. le Duc de St. Simon, & les Jansénistes M. d'Antin ; que Me. de Montespan étoit à la tête de cette derniere cabale. J'avoue que je fus surprise de voir M. d'Antin accusé de Jansénisme : mais enfin, tout ce bruit a réveillé l'attention du Roi pour tous les Ministres qu'on lui nomme : cependant sans exclure ni l'un ni l'autre ; il a pris le parti du délai ; & l'Abbé de la Trimouille sera chargé des affaires.

Il n'est pas difficile de bien faire votre cour à notre Princesse. Je lui vois toujours pour vous beaucoup d'estime & d'amitié. Elle est parfaitement bien avec M. son mari ; & j'en serois bien contente, s'il n'y avoit point de lansquenet. La Princesse de Conti est sur le côté, & ses ennemis triomphent ; je ne vois pas que personne y gagne.

Je ne puis encore écrire de ma main; excusez les fautes de mon Secretaire, qui n'entend pas tous les mots de cette lettre. Je vous embrasse, mon cher Duc: je continue à vous estimer & à vous aimer.

LETTRE XLII.

Ce 1 Mai 1706.

JE crois votre Commandement fini: & vous avez montré que vous êtes capable de quelque chose; les autres se conduiront-ils aussi-bien? Ce siege de Barcelone est un coup bien important, à en juger par nos foibles lumieres; car il est certain que nous ne savons ce qu'il nous faut. Quand je pense que la mort du Prince d'Orange n'a rien changé, je ne sais que desirer. Je desire pourtant ardemment la prise de Barcelone, & j'attends avec impatience ce que vous me manderez là-dessus.

P. S. M. le Maréchal de Tessé m'écrit que vous avez eu un accès de fievre, & M. le Maréchal de Cœuvres, des accidents qui font craindre la petite-vérole. Votre mal, quel qu'il soit, est la

ſuite de vos fatigues. Le ſiege de Barcelone me fera donc mal paſſer mon temps. Il eſt très-inutile de vous conjurer, de vous conſerver, car vous n'en ferez ni plus ni moins.

LETTRE XLIII.

3 *Avril* 1706.

LE Roi ne peut être que très-content de vous, mon cher Duc; mais quand il ne le feroit pas, vous avez ſans doute aſſez de vertu pour être content du témoignage de votre conſcience, & pour vous faire un bonheur en vous-même, indépendant des Rois. Je vois, avec la ſenſibilité que vous me connoiſſez, le retardement de ce qui étoit néceſſaire pour le ſiege de Barcelone, & les apparences bien fondées qu'on ne le fera pas. On ſe flatte toujours ici; on eut hier des lettres de M. le C. de Toulouſe, qui diſent que tout arrive; elles ſont du 26 Mars. Ne dites pas, je vous conjure, que vous ne m'écrivez guere, de peur de m'importuner; vos lettres me font un extrême plaiſir; mais je comprends, par mon expérience, que notre commerce eſt trop froid pour

être fréquent, & que ne voulant pas écrire ce qu'on se diroit, on ne sait trop qu'écrire. Vous apprendrez la triste fin du pauvre Maulevrier; j'y ai pris encore plus de part, parce qu'il étoit votre ami.

Votre Courier me mit hier en peine, quand j'arrivai à Versailles; on ne savoit ce qu'il avoit apporté : je ne pouvois le demander au Roi : ma chambre étoit pleine : on se parloit à l'oreille; on me donna votre dépêche, elle ne m'apprit rien : à dix heures, on me dit tout, après en avoir souffert quatre. Je crains, mon cher Duc, que vous n'entamiez ce que vous ne pourrez soutenir, faute de troupes; vous ferez le mieux que vous pourrez : mais si le Roi ne demande compte que de la conduite, le public rend responsable des événements.

Je fais de bonne foi la tentative dont vous m'avez chargée; je ne vois encore rien ni en bien, ni en mal. Je suis toujours la même pour vous, & toujours la même pour l'Etat : je tremble pour votre santé, & je tremble pour la Campagne où nous touchons. Votre Maître est seul inébranlable. Quoique je ne veuille plus rien vouloir, je sens que je voudrois que vous fussiez auprès de lui.

LETTRE XLIV.

A St. Cyr, ce 28 Septembre 1706.

QUelle allarme vous nous avez donnée, mon cher Duc! & qu'on a de peine à vous aimer! J'ai pourtant toujours espéré beaucoup de la chaleur du climat, & j'ai dit : cette maladie sauve mon neveu d'un plus grand péril. Mais l'accablement où je voyois Me. la Maréchale de Noailles me faisoit peur : autant que vous l'avez vue tranquille pendant vos maux passés, autant a-t-elle été frappée & altérée de celui-ci. Je ne vous peindrai point la joie de tout ce qui s'intéresse à vous, lorsqu'on vous sut hors de danger, & des Dames, lorsqu'elles furent rassurées sur votre beauté, dont il me paroît que M. Bouvart fait grand cas. Remerciez-le bien pour moi, Monsieur, de ce qu'il vous a conservé; il a fait plaisir au Roi qui compte votre personne; j'en ai vu ce matin un saint Cardinal bien touché. Loparia est une perte; mais mes inquiétudes, après avoir fini sur votre santé, recommencent sur le succès de votre entreprise; nous serions trop heureux d'y

d'y réussir après l'action (1) de M. de Vendôme, qui, vraisemblablement, aura des suites dont nous attendons le détail : Murçai s'y est distingué. M. de Berwick a grand besoin de votre secours. Notre De. de Bourgogne est toute triste de l'extrémité où se trouve la Reine sa sœur. Vous savez, mon cher Duc, si je vous estimois quand je vous quittai ; il me semble que vous n'avez pas démérité depuis que vous êtes parti ; j'en ai vu le P. de la Rue transporté de joie.

LETTRE XLV.

A St. Cyr, ce 29 Mai 1706.

MR. de Brancas nous apporte une assez mauvaise nouvelle ; vous en aurez déja appris une bien plus fâcheuse, celle de Flandre (2) est accompagnée des circonstances les plus accablantes. Vous me connoissez assez pour deviner l'état où je suis. Il faut baisser la tête sous la

(1) Bataille de Calcinato, où le Duc de Vendôme tailla en pieces l'armée des ennemis, & n'eut que 7 ou 800 hommes blessés.

(2) La bataille de Ramillies, perdue le 23 Mai.

main de celui qui veut nous abattre, & qui nous relevera peut-être un jour. Rien n'est plus honorable que la commission dont vous êtes chargé : je conçois pourtant aisément que vous désireriez qu'elle finisse. Je laissai hier au soir le Roi dans l'intention de vous mander de laisser le Roi d'Espagne à Pau, & de vous rendre à Perpignan. Le nouvel honneur qu'il vous fait me touche peu ; mais je ne suis pas insensible aux services que vous avez rendus, & à la réputation que vous acquérez. J'espere que vous ne serez pas inutile où l'on vous met. Voici le temps où l'affection doit se montrer par d'autres endroits que par les protestations ou les compliments. Je n'ai pas vu M. votre pere depuis nos malheurs ; le Roi m'a dit qu'il les pleuroit, & je n'en ai pas été surprise. Vous nous avez donné de terribles inquiétudes, mon cher Duc : Me. votre mere ne vivoit pas, & nous vous trouvions bien plus en danger que pendant la petite-vérole. M. le C. de Toulouse a dit au Roi que vous serviez ayant encore les croûtes sur le visage. Il a parlé bien obligeamment de vous, en plus d'un lieu & sans affectation, & sans air de flatterie pour vous, ni d'égard pour moi ; le Maréchal de Tessé en use de même. Je vous

quitte pour lui écrire. Adieu, M. le Duc, les gens que vous aimez le mieux à la Cour, ſont les plus affligés.

LETTRE XLVI.

A St. Cyr, ce 8 Juin 1706.

QUe n'aurois-je point à vous dire, mon cher Duc, ſur tous les perſonnages que vous faites auprès du Roi d'Eſpagne, ſi la triſteſſe où je ſuis me laiſſoit encore quelque liberté dans l'eſprit? Je ne vous crois pas plus gai que nous, puiſque vous vous intéreſſez aux mêmes choſes; mais vous me manquez beaucoup pour pleurer avec moi, ou pour me conſoler. Il n'y a perſonne à qui je puiſſe parler: vous croyez bien que je ne ſuis pas ſouvent ſans fievre; mais je la ſoutiens fort vigoureuſement, & j'ai l'eſprit plus abbattu que le corps. Vous êtes peut-être à l'heure qu'il eſt dans une étrange ſituation. Dieu appeſantit ſon bras ſur l'Eſpagne & ſur la France. Tout ce qu'il fait eſt juſte, & même bon. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

Nous n'en ſommes pas à la maniere dont nous ferons revenir le D. de Gram-

mont. Le Roi m'interrompit hier, au premier mot que je voulus lui dire : je ne ſais ſi M. de Chamillart lui en a parlé. Le Roi dit qu'il a été utile au Duc d'Orléans.

LETTRE XLVII.

A Marly, ce 15 *Juin* 1706.

JE viens de recevoir votre lettre du 6 de ce mois de Madrid. Aujourd'hui la joie des peuples eſt ſans conſéquence : j'aimerois mieux qu'ils donnaſſent de l'argent : il nous faut des ſoldats, & non des acclamations. En liſant votre lettre au Roi, il m'a dit que vous ne ſaviez pas encore ce qui s'eſt paſſé en Flandre : vous en ſerez bien touché, & nous pouvons dire préſentement que nos affaires vont auſſi mal que celles d'Eſpagne.

Je n'entre point dans le détail de la perte de la bataille & de celle de toute la Flandre Eſpagnole : M. votre pere vous en rendra un meilleur compte que moi. On n'a jamais vu une plus grande révolution en moins de temps. Nous ne ſommes qu'au commencement de la Campagne, & les ennemis ſont en état de faire

tout ce qu'ils voudront. Il n'y eut jamais un plus malheureux homme que le Maréchal de Villeroi : s'il avoit évité le combat, il auroit été déshonoré, l'on auroit encore plus crié contre lui : mais il a, outre ce déchaînement public, le déplaisir d'avoir perdu nos affaires, & affligé le Roi qu'il aime, & dont il est aimé. Cependant ce déchaînement est à un tel point dans l'armée & dans Paris, que je ne crois pas que le Roi le puisse soutenir ; je suis persuadée qu'il est du bien de son service de donner une nouvelle face au commandement de l'armée : c'est vous dire que si je le puis, je nuirai à un de mes meilleurs amis, & que je suis bien fâchée de ne l'avoir pas fait plutôt. Le Roi soutient ce revers de fortune avec un courage Chrétien qui attendrit pour lui, mais qui fait pourtant un grand plaisir à ceux qui aiment encore plus son salut que sa prospérité sur la terre.

Pour moi, mon cher Duc, j'ai été étonnée, frappée, abattue, indignée, pétrifiée dans le premier moment : j'ai pleuré l'état de mes amis ; & je reprends courage, & je me trouve un peu petite-fille d'Agrippa. La foi vient à mon secours, & me dit : Voilà le Roi dans le chemin des élus, dont peu se sauvent, sans souf-

frir. J'avoue que la ſouffrance de le voir ſouffrir & ſe contraindre eſt grande, & que j'aurois beſoin de vous en ces moments ; je ne parle à perſonne, & on n'en trouve point qui ſoit capable d'entendre : notre ſaint Cardinal, qui auroit pu être ma conſolation, eſt devenu un de mes ſujets de peine : votre famille ne m'aime guere, & ne penſe pas comme moi ; je me contente donc de gémir de nos malheurs devant celui qui les ordonne ou les permet. Votre beau-frere le Duc de Guiche (1) a véritablement fait des merveilles ; Biron s'eſt diſtingué ; on loue le Duc de Villars, on en blâme une infinité d'autres. Me. la D. de Bourgogne eſt ravie de ce que vous me mandez de la Reine, ſa ſœur ; car vous l'avez perſuadée que ſi elle ne vous plaiſoit pas, vous ſeriez incapable d'en dire du bien, & elle compte plus ſur votre approbation que ſur tout ce qu'elle en avoit oui dire juſqu'ici : elle eſt groſſe ; mais l'état où nous ſommes tous, nous rend peu ſenſibles à la joie. Elle eſt dans de continuelles agitations pour la Flandre, pour Turin, pour l'Eſpagne ; & nous ne pouvons de tous côtés attendre que de mauvaiſes nouvelles.

(1) Colonel des Gardes Françoiſes.

Je vous crois en Rouſſillon, ou bien prêt d'y arriver. Mr. Amelot deſireroit bien que les ennemis fuſſent obligés de laiſſer des troupes en Catalogne. N'êtes-vous pas bien content de Me. la Princeſſe des Urſins & de notre Ambaſſadeur? Il me ſemble qu'ils ſont de leur mieux, & avec beaucoup de courage. Comment pourroit-on n'être pas content de vous? Vous donnez votre ſanté, votre vie, vos ſoins, votre bien pour le ſervice des deux Rois; vous ſerez encore plus récompenſé par le plaiſir d'agir en homme de bien, qui aime la choſe publique, & qui ſaura s'envelopper dans ſa vertu, ſi la reconnoiſſance des hommes lui manque.

Jugez, par la longueur de ma lettre, mon cher Duc, du plaiſir que j'aurois à vous entretenir, ſi l'on peut appeller plaiſir le ſoulagement de parler de nos malheurs avec quelqu'un de raiſonnable & qui penſe comme nous. Il n'y a plus de reſſource pour moi, je ne verrai plus que des peines; pour vous, qui êtes jeune, vous pouvez fort bien voir la France ſe remettre & s'affoiblir plus d'une fois.

LETTRE XLVIII.

Ce 11 *Juillet* 1706.

OUi certainement, mon cher Duc, je pense souvent à vous & au bonheur que vous avez de penser si différemment de tout ce qui m'environne. Il est vrai que le départ de Marlborough m'a bien soulagée : son arrivée m'avoit donné la fievre. Il va reprendre Ems, & ce n'est pas une grande perte. Il me semble que l'on ne croit pas que les ennemis fassent rien ni du côté du Rhin, ni en Flandre: c'est l'Italie & l'Espagne qui nous donnent de l'inquiétude. Le Grand-Prieur ne fait rien qui vaille. Mr. de Vendôme le va joindre, & par-là M. de la Feuillade devient Général. On se flatte en Espagne de lever & de payer une armée; si cela se fait, on ne pourra assez récompenser Orry. Le Duc de Grammont fait ici une si triste figure, qu'il m'en fait pitié. Il sent bien que le Roi ne doit pas être content de lui, & il a toute sa famille sur les bras dans une affaire où il ne peut douter qu'il n'ait tort. Mlle. de la Cour de son côté n'est pas contente. Ce pauvre

homme va passer une triste vie. Me. la D. de Bourgogne ne se porte pas bien; on lui fait faire beaucoup de remedes, qui demanderoient plus de soins qu'elle n'est capable d'en prendre. M. Fagon ne fait pourtant pas grand cas de cette tumeur dont elle se vante; car c'est sa maniere d'aimer à donner de grands noms à ses maux. M. son mari est furieux: on ne peut appeller autrement la passion qu'il a pour elle, & je ne crois pas qu'on en ait jamais vu une si désagréable pour celle qui la cause, & pour les spectateurs. Je n'en parle point en personne prévenue contre lui: car jamais je n'ai eu plus sujet de m'en louer. Il n'y a point d'apparence de grossesse: ces remedes les empêchent de vivre ensemble: & de-là en partie la fureur dont je vous parle. Vous avez bien jugé que par plus d'une raison je suis ravie de la grossesse de ma niece. J'espere que Dieu voudra bien vous donner un fils. J'aurois amené la petite niece ici, sans les continuels voyages que nous faisons. Nous avons beau faire, nous ne nous divertissons point, je ne dis pas seulement la vieillesse, mais notre Princesse, qui n'y sauroit parvenir malgré ses bonnes intentions. Adieu, mon cher Duc; je suis bien-aise de ce que vous êtes un

D v

peu mieux ; je ne m'en fie qu'à ce que vous m'en dites vous-même. Je ſuis bien de votre avis ſur les remedes, mais il faut votre courage pour y renoncer quand on ſouffre. Comme les autres mêlent beaucoup d'inquiétude à leurs maux, ils cherchent le ſoulagement. Je me porte aſſez bien auſſi, & pour vous dire mon état, je m'ennuye de vivre, ſans pourtant aucune nouvelle mélancolie.

LETTRE XLIX.

A St. Cyr, ce 15 Juillet 1706.

J'Ai reçu votre gros paquet de Perpignan avec des lettres d'Eſpagne de vieille date. Les affaires y ont bien changé de face depuis ce temps-là. Je me ſuis trouvé aſſez de courage juſqu'ici par rapport aux nôtres ; mais je vous avoue, mon cher Duc, qu'il eſt à bout depuis la crainte trop bien fondée d'une deſcente en France. Je ne puis y voir les ennemis, ſans avoir le cœur dans une étrange ſituation. Je ſuis ſoumiſe à la volonté de Dieu dans la partie ſupérieure, pendant que l'autre eſt dans l'abattement. Ma ſanté devroit y ſuccomber ; & elle eſt meilleure

qu'elle ne l'a été depuis cinq ans. Le Roi n'est point insensible, mais courageux & Chrétien. Notre Princesse est plus affligée que son âge ne le permet. Tout cela ne me console pas. Je me doutai bien que vous ne sentiriez guere la joie d'être Lieutenant-Général; je le dis à votre famille, qui m'en faisoit compliment. Je crois vous bien connoître; vous aimez le Roi & l'Etat. Je n'ai pas la force de vous écrire, quelque envie que j'en eusse; car je ne sais quel chapitre traiter avec vous. Les plaintes sont inutiles, & on ne peut pourtant perdre de vue les sujets qu'on en a, ni s'amuser à parler d'autre chose. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE L.

A St. Cyr, ce 24 Juillet 1706.

J'Ai à répondre à deux lettres de vous mon cher Duc, l'une du 11, & l'autre du 17, & toutes deux aussi tristes qu'il convient à notre état présent. Je ne pourrois le suporter si je ne regardois d'où il nous vient, & que les hommes ne sont que des instruments entre les mains de Dieu pour affliger un Royaume trop

heureux, & pour humilier un Roi trop grand. Il ne faut point raiſonner avec le Maître des événements, en diſant que les Rois qu'il paroît abandonner, ſont pieux, & que nos ennemis ſont pour la plupart hérétiques. Dieu ne nous doit point rendre compte de ſa conduite ; & il eſt bien ſûr qu'il eſt juſte, & au milieu de ſa colere, plein de bonté. D'ailleurs, ce ne ſont point les opinions qui prennent les villes, ou gagnent les batailles. Nos ennemis ſont pleins de prudence & d'habileté, & nos Généraux ſont mal-habiles, & notre ſoldat découragé. Voilà, mon cher neveu, puiſque votre amitié pour moi vous fait aimer ce nom, ce que je penſe dans ce que *St. François de Sales* appelle *la fine pointe de l'eſprit*, tandis que tout le reſte de ce qui eſt en moi eſt dans la triſteſſe, dans l'abattement, & dans un ſerrement de cœur qui devroit bien terminer cette miſérable & trop longue vie : préciſément depuis ce temps-là, je me porte mieux.

Le Roi eſt en parfaite ſanté. Même courage, même ſoumiſſion à la volonté de celui qui diſpoſe des Empires ; toujours malheureux, & faiſant toujours tout ce qu'il faut pour ne l'être pas. Notre ami M. Chamillart eſt accablé de travail, & pénétré de douleur.

Les Castillans donnent de grandes marques de fidélité. Il me paroît que le Roi d'Espagne est résolu à donner une bataille aussi-tôt que nos troupes auront joint les siennes. Je ne crois pas qu'on en puisse voir une plus décisive. Il y va du sort de l'Espagne; & si l'Espagne se perd, quelle perte pour la France!

Les affaires ne prennent pas un bon tour en Italie; & je tremble pour le succès de Turin. M. de Vendôme ne peut être assez loué; il a mille choses pour lui, mais il croit aisément ce qu'il desire.

D'un autre côté, nous attendons la flotte. On nous dit hier qu'elle étoit en mer; & je ne doute point que je n'apprenne ce soir, en arrivant à Marly, qu'elle fait une descente en France. La bonne nuit!

Les nouvelles de Flandre étoient que les ennemis assiégeoient Menin. Le Roi reçut ses trois Couriers tous à la fois, qui représentent assez l'état de Job. Dieu lui donne les mêmes peines, qu'il lui donne la même patience!

Si le Roi d'Espagne ne rentre bientôt dans Madrid, je ne doute pas que Naples & la Sicile ne se révoltent; car tous les Royaumes suivront toujours la destinée de Madrid.

M. de Vendôme ne peut être parti que

du 18. Tout rétarde ; & nous sommes pressés de tous côtés par l'ennemi le plus actif.

Notre chere Princesse se porte assez bien, malgré ses inquiétudes surprenantes dans une personne de son âge, de son caractere, de son sexe & de son rang.

M. le Duc de Bourgogne est toujours amoureux, dévot, scrupuleux, mais tous les jours plus raisonnable.

Non, je n'ai personne à qui parler, & ma solitude m'épargne beaucoup de fautes. Car mes conférences ne seroient ni favorables, ni glorieuses au prochain. Les hommes sont très-mal dans mon esprit, & je ne regarde pas les femmes. Adieu, mon cher Duc ; il n'est pas nécessaire de vous recommander le zele pour le Roi & pour l'Etat. Vous agissez sur des principes qui ne peuvent changer. Et si vous ne trouvez pas toute la reconnoissance que vous méritez, vous trouverez de solides récompenses.

LETTRE LI.

12 *Août* 1706.

JE penſe tout comme vous, mon cher Duc, ſur le commerce que nous voudrions avoir enſemble. Vous êtes un des hommes du monde à qui j'aurois le plus de choſes à dire, & à qui j'en ai le moins à écrire. Vous aurez eu plutôt que nous les nouvelles d'Eſpagnes, qui nous réjouirent fort hier au ſoir. Voilà donc Philippe V encore retourné à Madrid! Dieu veuille qu'il n'en ſorte plus! Les Caſtillans ont été auſſi affectionnés, que les Catalans ont été révoltés. Vous avez-là de vilains voiſins; ne ſont-ils pas las de l'Archiduc, & ne pourriez-vous point tramer encore quelque trahiſon avec eux? On nous aſſura hier que la flotte ſe ſépare: ſi cette nouvelle ſe trouve vraie, elle vaudra bien celle d'Eſpagne. L'arrivée de M. de Vendôme en Flandre ranime nos troupes; on croit que ſi Menin (1) dure

(1) Menin ſe rendit après 38 jours de tranchée ouverte; & la priſe de cette Ville fut ſuivie de celle de Dendermonde & d'Ath.

un temps raisonnable, sa prise finira cette Campagne. M. de la Feuillade m'a mandé que Turin sera pris à la fin de ce mois. Le Roi se porte parfaitement bien; & nous étions tous bien-aises hier de lui voir un éclair de joie. Je n'ai presque pas eu de fievre depuis l'affaire de Flandre; auriez-vous cru que c'étoit là le remede qu'il me falloit? Adieu, mon cher Duc, c'est bien sincérement que je vous aime, parce que je vous estime beaucoup.

LETTRE LII.

A Versailles, ce 3 Septembre 1706.

HÉ bien, mon cher Duc, vous faites des merveilles, & on peut juger de ce que vous feriez si vous aviez un peu plus d'étoffe entre les mains. Il est vrai que les affaires d'Espagne vont assez bien; mais nous en avons tant de mauvaises, qu'il nous reste toujours beaucoup d'inquiétude. Le siege de Turin va bien lentement; on espere pourtant le prendre, & je crois que pour le manquer, il faudroit que le Prince Eugene eût battu M. le Duc d'Orléans: ce qui ne paroît pas bien aisé, sur-tout ayant joint M. de la

Feuillade. La flotte me fait toujours une grande peine, soit qu'elle vienne en France, ou qu'elle aille en Espagne. On sait fort bien dire qu'il faut tout remettre entre les mains de Dieu; mais c'est souvent un langage : on sent bien dans l'occasion qu'on veut ce qu'on veut avec un grand attachement. Vous aurez su que le voyage de Fontainebleau a été rompu pour notre Princesse, & remis pour nous au 23 de ce mois. Vous avez une sœur qui ne fut pas indifférente à cette nouvelle, & qui me fit une grande pitié : je me conforme à l'inclination que vous avez pour elle, & plus je la vois, & plus elle me plaît. Le Roi la traite à merveilles, & elle a aussi beaucoup de goût pour lui. Je m'en vais à St. Germain voir notre triste Reine, que je ne suis plus en état de consoler; car j'ai moins de courage qu'elle, & nous ne sommes pas ici si accoutumés aux mauvaises aventures. Les ennemis de la Princesse des Ursins répandent qu'elle est mal avec le Roi, & qu'elle sera rappellée encore une fois : rien n'est si faux, & je vous assure que depuis qu'elle est partie, il n'y a pas eu un mot à reprendre dans sa conduite, ni dans celle de notre Ambassadeur. Adieu, mon cher Duc : triste ou gaie, je suis la même pour

vous, & mes ſentiments ſont fondés ſur ce qui ne peut changer.

LETTRE LIII.

Ce 12 Septembre 1706.

IL y a bien des choſes, M. le Duc, auxquelles il n'y a point de remede. Je doute que vous me faſſiez un compliment ſur la priſe de Turin : tout y languit ; notre armée eſt diminuée conſidérablement ; mais vous ſavez tout cela mieux que moi. Nous attendons toujours la deſcente, ſans ſavoir où : nous n'avons pas même de nouvelle que la flotte ait mis à la voile. Nous partons pour Fontainebleau ; j'y ſerai bien ſeule ; car je n'aurai ni la Princeſſe, ni les Dames du Palais. Je compte y voir quelquefois la Marquiſe de la Valliere, qui ne ſera peut-être pas fâchée de reſpirer avec moi ; je ſuis affamée de la ſolitude, & ſon cœur me paroît en preſſe. Me. la Maréchale de Noailles me parla hier de vous, comme ſi vous deviez paſſer l'hyver en Rouſſillon. Je ne m'y oppoſerai certainement pas, ſi vous y êtes néceſſaire pour le ſervice des deux Rois : mais ſi cela n'étoit

pas, je voudrois vous voir. Je me porte parfaitement bien depuis nos derniers & plus grands malheurs. Je n'ai plus de ces fievres qui me prenoient à toutes les mauvaises nouvelles. M. Fagon dit que c'étoit le changement qu'elles faisoient en moi, & que mon cœur étant présentement toujours dans la même situation, il n'y a plus d'inégalité. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, mais je ne vous laisse pas la même liberté sur les sentiments que j'ai pour vous.

LETTRE LIV.

A St. Cyr, ce 25 Avril.

TOus vos bons amis, au nombre desquels je me range, étoient en peine de n'avoir point de vos nouvelles par M. le Maréchal : car nul autre ne prétendoit à cet honneur. Vous avez passé mes espérances, mon cher Duc, en m'écrivant. Je trouve très-bien que ce soit de la main d'un Secretaire, & je pourrai bien vous le rendre quand l'occasion s'en présentera. Les cataplasmes, qu'on vous met, ne me donneroient pas une si grande idée de votre mal, que de vous

voir demeurer tout court. Je connois votre zele pour le Roi, & votre amitié pour la France; & j'ai plus à craindre que vous ne vous preſſiez, qu'on en auroit avec un autre qui ne ſe preſſeroit pas aſſez. Au reſte, vous êtes parfaitement bien avec M. le Contrôleur-Général: je l'ai vu ce matin, & nommai votre nom ſans deſſein. Il s'eſt mis ſur vos louanges d'un fort bon ton, & prétend être auſſi fort bien avec vous; je l'en ai aſſuré. Il me paroît déja chargé de quelqu'un de votre famille; je vous ai mis à part, ſans les abandonner. A propos de famille, n'êtes-vous pas bien-aiſe d'avoir un Mouſquetaire au lieu d'un Abbé? Me. la Maréchale en rit fort: il va faire la campagne, & à ſon retour ſon détournement ſera oublié, & on vous le donnera, ſi nous ſommes aſſez malheureux pour que la guerre dure. Notre Princeſſe s'eſt bleſſée, & après pluſieurs accouchements douteux & qui exerçoient la Faculté & toutes nos Dames, elle en fit hier au ſoir un d'un véritable enfant, dont elle eſt très-affligée. Je tâche de la conſoler pour le paſſé, & de la faire profiter pour l'avenir de ſa propre expérience. Elle doit ſe trouver bien heureuſe de ce que vous n'êtes pas ici: vous l'auriez bien grondée. Je ne

fais plus que languir : je m'ennuye à Marly, parce que je suis plus exposée au monde, & je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE LV.

A Marly, ce 14 Mai.

IL me semble qu'il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon cher Duc, & je n'en ai pourtant pas été moins occupée de vous. M. des Ursins est ici, & le bien de l'Etat passe aujourd'hui chez moi avant tous les devoirs de l'amitié. Je fus hier enfermée dans mon entresol une heure & demie avec M. de Maulevrier. La conversation n'étoit pas aisée : il ne parle pas mieux qu'il ne faisoit, & j'entends un peu moins. Il falloit remédier à ces deux inconvénients par une grande application, qui n'est pas trop bonne à ma tête. Il a cru m'apprendre bien des choses; il n'a fait que confirmer tout ce qui nous a paru de nos Ambassadeurs, & nous montrer qu'il dit très-vrai dans le compte qu'il rend. Y aura-t-il encore du remede à l'état où se trouve l'Espagne? Je crains qu'après qu'on aura tiré

de lui les éclairciſſements que chacun eſt bien-aiſe d'avoir, il ne demeure avec un nombre d'ennemis irréconciliables : il me paroît très-honnête homme & droit : l'eſtime que vous avez pour lui m'a diſpoſée à lui parler ouvertement, outre que de mon naturel je ne ſuis pas myſtérieuſe. Il parle de cette jeune Reine comme Me. la Princeſſe des Urſins. Je ne regrette point de m'en aller bientôt, mon cher Duc : les hommes ſont inſupportables quand on les voit de près. Le Roi ſe porte bien, & je le ſoupçonne de faire traîner ſa convaleſcence pour demeurer ici, où il fait effectivement très-beau. Je voudrois bien être à Verſailles pour regagner St. Cyr, dont j'ai un extrême beſoin; je ne puis ſoutenir le vacarme de mon cabinet : il y a plus de cinquante femmes à Marly. Nous avons mangé du beurre, mais vous n'y étiez pas; & les ſouhaits que nous fîmes là-deſſus, ne vous valoient point. Notre De. de Bourgogne ne ſe conſole point, quelques efforts qu'elle faſſe pour s'étourdir : & cette inquiétude, jointe à ſa vivacité naturelle, la rend aſſez inſupportable. Adieu : voici M. Chamillart, dont je ſuis toujours bien contente.

LETTRE LVI.

A Fontainebleau, ce 27 Juin.

JE n'ai nul plaisir à vous écrire, mon cher Duc, & je n'y vois aucune utilité : nous en sommes souvent demeurés d'accord, pourquoi donc vous en fâchez-vous ? J'entends parfaitement votre lettre, mais n'allez pas devenir un Courtisan inquiet. Faites le mieux que vous pourrez. Assurez-vous du témoignage de votre conscience : n'attendez rien des hommes ; les biens qu'ils promettent sont peu de chose, & les maux qu'ils font n'ont pas plus de durée ; ils sont légers dans les uns comme dans les autres. Mais où m'emporte toute ma solidité ? Je vous fais une lettre de consolation, quand je ne sais nul sujet de peine pour vous : il n'y a personne qui soit plus mal instruite de ce qui vous regarde : on ne me nomme pas votre nom ; je vois peu Mr. votre pere, qui est celui avec qui je pourrois parler de vous. Il me paroît content sur ce qui vous regarde, & sans chagrin sur les troupes qu'on vous ôte. J'ai cru aussi que vous recevriez tout en grand homme, &

que vous feriez ce que vous pourriez, à proportion des moyens qu'on vous fourniroit. Je ne doute pas que le ſtyle ne ſoit différent quand les intérêts le ſont. Je ne ſais où j'en ſuis là-deſſus. Le Roi ſe porte à merveille : voilà ce que vous deſirez. Notre Princeſſe n'a nul ſujet de vous craindre, ſes plaiſirs ſont modérés, & ſes ſoins pour M. ſon mari très-empreſſés. Elle s'amuſe fort avec M. de Méſanges : & je m'y amuſerois auſſi, ſi je me voyois quelques moments à jouir de ce qu'il m'apprendroit. La Ducheſſe de Noailles paſſe ſes journées avec moi, & les ſoirées avec M. ſon beau-pere, dont je ſuis inquiete : il eſt ſouvent aſſoupi & dans une grande triſteſſe. Adieu, M. le Duc ; je ſuis très-laſſe de vivre : peu de choſes me plaiſent : les jours ſont longs ici : je ne ſuis point fort triſte, nous n'en avons point de nouveaux ſujets ; mais la mort eſt préférable à la vie. Ne vous fâchez point de ce diſcours, il ne vient point de chagrin.

LETTRE

LETTRE LVII.

Ce 15 Juillet 1707.

MR. le Maréchal de Noailles ne vous aura pas laiſſé ignorer que le Maréchal de Villars s'eſt un peu trop avancé, & que les ennemis l'ont coupé; mais il aſſure fort qu'il conſervera la ſupériorité qu'il a eue juſqu'ici, à moins que les ennemis n'envoyaſſent un puiſſant ſecours. On l'élevoit aux nues, quand il ravageoit l'Allemagne ; c'eſt le dernier des Généraux, depuis qu'il a ignoré la marche des ennemis : les diſcours de ce ſallon (de Marly) ſeront donc éternellement les mêmes?

Je puis vous aſſurer que le Roi eſt très-content de ce que vous faites, & très-perſuadé de votre attachement pour lui : vous agiſſez ſur des principes qui vous ſoutiendront toujours. Mes inquiétudes ſont préſentement pour la Provence : beaucoup de gens les croyent mal fondées : qu'ils ayent raiſon ! Le ſcorbut eſt dans la flotte des ennemis : on dit qu'ils jettent dans la mer tous les jours plus de cinquante hommes : il eſt bien malheureux d'avoir à s'en réjouir ! Si nos affai

res se soutiennent de ce côté-là, nous pourrions avoir la paix.

Votre denier de la veuve a été très-bien reçu : vous faites ce que vous pouvez, & on est bien persuadé que ce n'est ni le zele, ni le courage qui vous manquent. Le mariage que vous savez ne va pas bien ; & je crois, par des raisons que je ne saurois expliquer, qu'il seroit mauvais pour tout le monde. Nous avons six Noailles à la Cour.

Mes chagrins sur le Jansénisme augmentent tous les jours, sans que j'y voye aucun remede. On a commencé à gâter le Val-de-Grace, & le Roi en a un sensible chagrin par rapport à la Reine-mere.

Je suis plus que jamais Hermite à la Cour, & il n'y a personne sans exception à qui je daigne parler : ma vieillesse me console de tout. Adieu, mon cher Duc ; je vous estime trop pour ne vous pas aimer. Me. la Duchesse de Bourgogne prétend que vous êtes le plus honnête homme de France : elle vous aime & vous estime par des réflexions au-dessus de son âge. Sa conduite est assez folle, & cependant je lui trouve un fond de raison qui me fait beaucoup espérer pour l'avenir : elle & M. son mari sont dans une parfaite union. Il y a dans le Régi-

ment d'Artois un Sous-Lieutenant de la Compagnie de M. le Chevalier de Balincourt; il est sous ma protection, & je vous le recommande, mon cher Duc, s'il mérite que je me mêle de lui. Il est parfaitement bien Gentilhomme, & frere de la petite musicienne que vous m'avez vue à Versailles.

LETTRE LVIII.

A St. Cyr, ce 31 Juillet 1707.

J'ai de temps en temps ma petite fievre. Il s'y en joint quelquefois une autre un peu plus forte avec des vomissements. L'intervalle de ces accidents n'est pas assez long pour me remettre, & j'en suis fort affoiblie. Je sue, dès que je veux écrire quatre mots. Aussi l'on ne voit presque plus que le caractere de votre cousine. Les affaires de Provence me paroissent bien sérieuses. Et quoi qu'on dise à Versailles, où l'on chantoit victoire hier au soir, j'ai bien de la peine à croire qu'on ne prenne pas Toulon & tout le reste. Je ne saurois me réjouir que je ne sache M. de Savoye en marche pour s'en retourner chez lui.

Me. la Duchesse de Noailles s'est bien conduite à Marly. Elle a reçu de très-bons traitements du Roi & de Me. la Duchesse de Bourgogne. Elle passoit la plupart de ses journées à jouer au Trictrac avec Me. de Dangeau dans mon cabinet, plutôt que d'aller dans le sallon. Madame votre mere m'a assuré plusieurs fois qu'elle étoit bien contente. Elle vint hier ici, & y est encore aujourd'hui. Elle a fait ses dévotions trois fois en assez peu de temps. Elle a pris M. Treilh pour son Confesseur. Que ces commencements se soutiennent! Mais elle est bien jeune pour être sitôt raisonnable. Je vous tiendrai la parole que je vous ai donnée.

Je m'accommoderois fort bien d'avoir quelque commerce avec une de vos sœurs. Mais il faudroit le traiter aussi secretement qu'une galanterie.

Adieu, mon très-cher Duc : ne verrons-nous point finir ce malheureux temps par une paix qui vous remette derriere votre Maître pour ne le plus quitter?

LETTRE LIX.

A St. Cyr, ce 1 Septembre 1707.

JE mourois d'envie de voir par vos lettres la joie que vous avez du départ de M. le Duc de Savoye : quelque téméraire que fût l'entreprise, elle eût réussi, si on avoit cru les conseils du Prince Eugene ; quoiqu'il en soit, voilà un grand bonheur.

Il y a de l'apparence que vous allez porter le faix des plus grandes affaires, & que les efforts de nos ennemis vont se tourner de votre côté. J'ai toujours dans le cœur que Dieu n'abandonnera pas Nos Majestés ; il paroît, comme vous le dites, qu'il a fait lui-même le partage : mais on prétend que les Anglois ne consentiront jamais à ce que Dieu a fait : il faudroit que d'heureux événements nous missent en état de donner la loi. Voilà un Prince des Asturies, qui va redoubler l'affection des peuples : mais on ne peut pas toujours les soutenir ; en vérité, il est bien difficile de comprendre comment cette fusée pourra se démêler.

Je voudrois, mon cher Duc, vous ca-

cher le déplaisir que j'ai de voir celui de notre Cardinal : ses affaires avec le Roi se gâtent tous les jours de plus en plus, je n'y vois point de remede, je n'ose presque lui en parler. Si quelqu'un y pouvoit quelque chose, ce seroit vous ; mais nous ne vous verrons de long-temps : je n'ai pas le courage de passer de cette matiere-là aux nouvelles de notre Cour : il faut seulement, pour répondre à votre amitié, vous dire que je me porte assez bien présentement. Je passe mes jours avec Me. votre femme.

LETTRE LX.

A Fontainebleau, ce 15 Septembre 1707.

NOus sommes arrivés ici en bonne santé, & toute la Cour, très-occupée des chasses déja faites, & des chasses à faire. J'aurois plus d'envie de recevoir de vos nouvelles, que vous n'en aurez d'apprendre des nôtres, au moins de celles qui font l'attention de la plupart des Courtisans. M. le Maréchal de Noailles ne vous laissera pas ignorer les considérables ; nous avons celle de la mer. Il est certain que nous avons eu l'avantage ;

mais nous ne pouvons ſavoir que par les marins le plus ou le moins de cet avantage. Je cherche une retraite contre la voliere, qui eſt plus vive depuis hier, que je ne l'ai jamais entendue : ſi elle eſt fatigante dans les temps où on n'a rien qui afflige, jugez de ce qu'elle ſera dans celui-ci, où j'ai un grand ſerrement de cœur ſur ce qui s'eſt paſſé, & ſur les ſuites que j'en crains. Je ſuis ſoumiſe à la volonté de Dieu ; mais cette ſoumiſſion n'ôte pas la triſteſſe : votre état y met le comble. Il faut plus de courage pour la ſoutenir que pour aller au combat : au combat on eſt tué ; & ici l'on meurt. Quand je penſe à cet hyver, qui n'eſt pas bien éloigné, où l'on ſe divertiſſoit dans mon cabinet, & que, de ce qui y étoit, le Duc de Guiche & vous, étiez peut-être en langueur pour toute votre vie, & que le Marquis de Noailles & Labaume ſont morts, je vois le peu de fond & de projets qu'il faut faire. Il n'y a que moi qui ne ſauroit mourir. Je vous embraſſe, mon cher Duc, avec ces triſtes réflexions.

LETTRE LXI.

A Versailles, ce 16 Mars.

OU avez-vous pris, mon cher Duc, que je suis affligée des discours des Courtisans, vous qui savez que nous vivons d'injures ? J'ai été choquée de celui d'un de vos amis. Vous savez que ce qui est déraisonnable me déplaît, & que j'ai peine à comprendre dans ces occasions-là, que l'esprit ne supplée pas au cœur. Si vous étiez prophete, je serois bien consolée par les assurances que vous me donnez, que nos maux sont passés. Nous voici pourtant à la veille d'une campagne bien importante. On s'y prépare avec plus de confiance & de courage que les autres années ; & tout le monde convient que les arrangements sont meilleurs.

Le Roi donna le Gouvernement de Valenciennes au Chevalier de Luxembourg. On dit beaucoup de bien de lui. Le Comte d'Aubigné me dit en ce moment qu'il est Inspecteur. J'en suis très-aise, & je voudrois voir ce nom-là se relever.

On parle d'un beau discours que le Maréchal de Villeroi a fait, en prenant pos-

ſeſſion de la place de Doyen des Maréchaux de France. Il me parle toujours comme un de vos meilleurs amis : Madame votre mere ne le croit pas.

Madame de Caylus eſt aſſez mal, pour me donner de l'inquiétude.

Notre Princeſſe ſe met en pieces pour ſe divertir, ſans y parvenir. Elle n'a jamais été ſi ſérieuſe.

Je crois être préſentement aſſez bien avec Me. votre mere. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXII.

A Marly, ce 3 Mai 1708.

J'Ai reçu deux lettres de vous preſque à la fois, l'une du 22, & l'autre du 27. Je ſuis bien affligée de votre état, & par rapport à vous, & par rapport aux affaires du Roi. Je ſais que vous n'êtes pas ſur le ton plaintif; & je juge par-là de l'extrémité où vous vous trouvez : on m'aſſure qu'on y donne tous les ordres que vous propoſez. M. le Maréchal de Noailles vous inſtruit des armées. M. de Vendôme part aujourd'hui, bien content de la ſienne, & bien plein de confiance

qu'il va faire des merveilles. Il m'est revenu qu'on dit ici, que le Maréchal de Villars refusera de commander en Dauphiné : je ne le crois pas capable d'une telle sottise ; & j'en serois bien fâchée. Nos Princes sont ravis d'aller en Flandres. M. Chamillart est charmé de M. l'Electeur de Baviere : mais ce que j'entends dire aux autres me feroit trembler pour l'Allemagne, s'il n'avoit un bon conseil, & M. le Maréchal de Berwick, présentement l'homme à la mode, & digne de l'être.

M. le Maréchal vous mandera sans doute le très-petit *bisbiglio* dont on a soupçonné Mrs. les Maréchaux de France, qui se réduira, je crois, à rien. M. votre pere me fit là-dessus une réponse qui a bien fait sa cour. Ecrivez-moi toujours par un Secretaire ; c'est un soulagement pour vous & pour moi ; & nous sommes tous deux trop sages pour nous écrire des choses bien importantes.

Votre maître se porte parfaitement bien. Il est content de vous ; & je sais combien vous l'êtes de lui. La D. de Noailles ne me quitte point ; & il me semble qu'elle fait fort bien. Elle & Me. de Caylus sont en faveur auprès de notre Princesse, & n'en abusent pas. Je vous aime

toujours, & je vous le dis avec la secheresse d'une personne qui ne mesure point l'amitié sur les démonstrations.

LETTRE LXIII.

A Fontainebleau, ce 12 Août 1708.

Nous sommes convenus que notre commerce ne pouvoit être agréable, & je le sens tous les jours. Vous me taisez tout ce que vous pensez : & comme je serois aussi prudente que vous, quoique fort tentée de ne l'être pas, je vous écris le moins que je puis. Vous savez l'état où nous sommes ; & vous comprenez parfaitement le mien en particulier : vous êtes mieux instruit que moi des affaires générales, car votre Gazetier est fort soigneux de s'en informer : ainsi je ne veux vous parler que de Me. la Duchesse de Bourgogne, qui passe mes espérances, & même mes souhaits, dans la maniere vive & tendre dont elle aime son mari. Je ne l'aurois jamais cru ; & s'il pouvoit le voir, je crois qu'il en mourroit de joie : enfin, vous seriez content, c'est beaucoup dire. Nous attendons de moment à autre de voir à quel

ſiege les ennemis ſe détermineront : Lille & Tournay ſont également menacés. Je vois la place priſe, bien plutôt qu'on ne penſe, ſi on ne la ſecourt pas : je vois la bataille perdue, ſi on veut la ſecourir, je vois trois Princes en danger, dont le moindre eſt d'aſſez grande conſéquence. Jugez, mon cher Duc, ſi je ſuis bien à mon aiſe avec de telles viſions, & s'il ne vaudroit pas mieux voir des fantômes. Je ne ſuis point contente de la ſanté de M. de Noailles, quoiqu'on me cite tous les jours des exemples de gens qui ont vécu vingt ans avec de pareils aſſoupiſſements. Tout en ce monde eſt affliction d'eſprit, affliction dans les affaires temporelles, dans celles de l'Egliſe, dans les grands, dans les petits, dans les hommes, dans les femmes, dans les biens, dans le repos, dans les amitiés, dans les ſociétés, dans les familles : tout eſt affliction d'eſprit ; tout eſt plein de contradictions ; & pour comble de malheur, on n'eſt pas en paix avec ſoi-même. Je ne vous connois de bonheur que votre ſageſſe : vous êtes abſent de tout ce que vous aimez ; vous vous dévouez pour le Roi & pour l'Etat, & on vous ôte les moyens d'être utile. M. d'Orléans crie miſéricorde : M. de Villars en fait autant : M. l'Electeur

pense pis & se tait : les puissantes armées de Flandre ne peuvent rien faire : tout est affliction d'esprit. Je vous embrasse. La Duchesse de Noailles ne me quitte guere.

LETTRE LXLV.

A St. Cyr, ce 10 *Septembre* 1708.

VOus savez, mon cher Duc, que je pense comme vous sur le commerce des lettres, & qu'il y a de bonnes raisons pour les rendre rares entre ceux qui sont tentés de tout dire. Nous sommes dans un état très-violent sur les affaires de Flandre : vous en connoissez mieux que moi l'importance : je ne doute pas que M. votre pere ne vous tienne instruit de tout. Je voulois attendre qu'elles fussent décidées : mais je n'y vois point de fin : les armées sont pourtant bien près l'une de l'autre. Le Roi veut qu'on hasarde tout pour secourir Lille ; & il s'y trouve de si grandes difficultés par les postes avantageux que les ennemis occupent, que je suis persuadée qu'on ne pourra les surmonter : cependant on les croit, à tous moments, aux mains, & jamais la Cour n'a été dans l'état où elle est de-

puis la malheureuse journée d'Oudenarde. Notre Roi est le seul qui se possede toujours dans la même égalité d'esprit, d'humeur & d'occupations. Notre Princesse est trop aimable : & je commence à lui trouver trop de mérite. Vous seriez charmé de sa conduite; & je voudrois qu'elle eût des témoins comme vous : car aucun de ceux qui l'environnent n'est capable de connoître le prix de ce qu'elle sent, & je la vois souvent louée très-mal à propos : sujets de conversation pour cet hyver, si vous me retrouvez encore. Je me soutiens, malgré mon extrême foiblesse de corps & d'esprit, ou, pour parler plus juste, (car on peut vous parler dans toutes sortes de langues) Dieu me soutient & me soutiendra tant qu'il lui plaira de me faire souffrir. Vous connoissez mes croix, & elles sont imperceptibles aux autres : mais il n'importe : l'essentiel est de les bien porter. Je ne suis pas contente de la santé de M. votre pere : je l'aime véritablement, & je sais ce que vous souffrirez quand vous le perdrez : il dort souvent, & n'a plus d'appétit. On se moque de moi, quand je m'en effraye : je souhaite qu'on s'en moque long-temps. J'ai fait vos compliments à votre Maître, qui les a reçus comme d'un serviteur fide-

le : il fait que vous ne pourrez plus rien faire : & tout est oublié & négligé présentement. On ne pense qu'à la Flandre, & vous, comme les autres, & peut-être mieux que les autres. Les choses sont disposées de façon à donner de longs déplaisirs. Il faut que les François & les amis du Roi renouvellent de zele & de courage. J'ai de grandes espérances sur vous, mon cher Duc, & bien de l'impatience de vous voir ici. Votre cœur vous dit que nous sortirons bien de l'action de Lille : cependant, à parler selon les apparences, nous devons être battus, & tout perdre. Notre cher Maréchal de Boufflers fait tout ce qui est possible. Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXV.

Ce 4 Novembre 1708.

LE Roi a ordonné à M. le Maréchal de Boufflers de se rendre : je suis dans une grande inquiétude du dénouement de la Citadelle : car je crains tout de la supériorité des ennemis : je serai bien affligée, & pour le mari & pour la femme, si ce merveilleux homme est prisonnier

de guerre. Je ne sais rien de nouveau de Flandre : & vous n'en sauriez être instruit par moi : car mon ignorance est si grande, que je ne puis juger de ce qui nous est bon ou mauvais.

Je vous remercie, mon cher Duc, de ce que vous voulez faire pour Me. de Barneval : si vous la logez chaudement, vous lui sauverez la vie. Je me porte mieux qu'il ne m'appartient dans la situation où est mon cœur : les malheurs de l'Etat ne me laissent pas même le loisir de pleurer les malheurs de mes amis.

LETTRE LXVI.

3 *Décembre* 1708.

Lisez cette lettre, mon cher Duc : & voyez ce qu'on me demande & à quoi l'on m'expose. Que les gens en place sont à plaindre d'avoir à refuser leurs meilleurs amis, ou à faire des injustices !

Si nous faisons la guerre au Roi d'Espagne, vous n'en serez point chargé. Vos remontrances ont été trouvées fort justes : & je me presse de vous ôter l'inquiétude que je vous ai vue.

Dites à Me. la Maréchale que je n'ai jamais autant senti qu'aujourd'hui le poids de ma fortune & de ma vieillesse, puisque l'une m'ôte le temps, & l'autre, la force d'aller rendre à votre famille un devoir, qui est encore plus de tendresse que de bienséance.

LETTRE LXVII.

A Versailles, ce 28 Décembre 1708.

Mr. le Cardinal d'Estrées travaille à raccommoder M. l'Evêque de Chartres & M. l'Evêque de Noyon avec M. le Cardinal de Noailles. Il y réussit assez bien: & j'ai reçu une lettre de votre cher oncle sur ce sujet, pleine de bonté, de douceur, & de cette paix, qui aura encore augmenté en lui, parce que nous ne pouvons douter qu'il ne soit de bonne volonté.

On tâche d'empoisonner votre voyage: c'est le dessein de figurer avec la Feuillade, qui vous le fait entreprendre. On ne manquera pas d'envoyer ces soupçons en Espagne, qui y arriveront avant vous: mais la force de la vérité surmontera la malice des discoureurs.

Me. votre mere est à Paris pour le ma-

riage de Mlle. de Bournonville avec le Duc de Duras.

Le Maréchal de Villeroi eſt ici. Il a paru ſurpris de la ſanté du Roi, & il dit qu'on lui donne mille maux. N'allez pas devenir Provincial, & raſſurez les autres.

Je verrai notre ſaint Cardinal Mercredi: il eſt mieux de ſa goutte. Je ne me cache point, comme vous le ſavez, de l'eſtime & de l'amitié que j'ai pour M. l'Ev. de Chartres : mais c'eſt ſincérement que je regarde auſſi les intérêts de M. le Cardinal dans ce raccommodement. Ils ſeroient forts, s'ils étoient unis : je crois que vous m'entendrez bien. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXVIII.

A St. Cyr, ce 28 Mai 1709.

JE vous ai écrit une fois, mon cher Duc, & je n'ai point encore reçu de vos lettres. Nous ſommes toujours comme vous nous avez laiſſés, & même plus mal, puiſque la durée des maux les augmente.

Nos Princes ne vont plus à l'armée : elle n'eſt pas en aſſez bon état pour les

avoir à leur tête. M. le Maréchal d'Harcourt a peu de troupes, & aura peu d'ennemis : M. le Maréchal de Villars est très-content de l'armée en Flandre, mais très-inquiet de sa subsistance : la famine n'augmente pas, mais elle ne diminue point.

Nous sommes toujours dans l'incertitude de la paix ou de la guerre : on ne conclut, ni on ne rompt : nous attendons un Courier de M. de Torcy.

On disoit, il y a deux jours, que Me. la Princesse des Ursins étoit chassée : je crois que nous le saurions.

J'ai dîné chez Madame la Duchesse de Noailles : Mlles. vos filles y étoient : l'aînée (1) est embellie, & a tout l'esprit de son âge : la petite vous ressemble. Elles me vinrent voir ici le lendemain : elles ont charmé tout St. Cyr : l'aînée sut se contraindre pour plaire aux Dames : la cadette fut bouffonne, bisarre, naturelle : elle ne vous en ressemble pas moins : en voilà assez pour un pere qui ne m'a jamais paru affolé.

Je tiens une grande rigueur à Me. votre

---

(1) Françoise-Adélaïde de Noailles, née le 1er Septembre 1704, mariée le 14 Mai 1717, à Charles de Lorraine, Comte d'Armagnac, Grand-Ecuyer de France.

femme pour l'empêcher de venir ici : elle m'assure que Me. la Maréchale & Me. la Duchesse de Guiche y consentent ; j'ai répondu que je voulois voir ce consentement par écrit.

Le Roi fait à son ordinaire : mais il est triste & enrhumé.

Me. de Mantoue est à Vincennes. Elle verra, je crois, le Roi dans ma chambre, quand son exil sera fini : on dit qu'elle est embellie & fort sage : du reste, elle est Princesse de Lorraine, & inutile : on commence déja à la décrier : vous connoissez notre Cour.

Ce 29 Mai, à St. Cyr.

Il n'étoit question, hier au soir, à la Cour que de Mlles. de Noailles ; l'aînée avoit été dîner à Meudon avec Me. la Duchesse de Bourgogne : M. le Dauphin ne pouvoit tarir sur ses louanges. Mlle. d'Ayen se contenta d'aller voir M. le Duc de Bretagne : il lui prit son éventail, & le déchira d'un bout à l'autre : Mlle. d'Ayen lui en donna un coup de toute sa force : & le Prince le lui rendit par un coup de pied dans le ventre. Me. de Ventadour les sépara ; & rendit un éventail à Mlle. votre fille : ainsi finit le combat.

On dit par tout Paris que la paix a été signée le 24 : il n'y a pas d'apparence, puisque le Roi n'en fait aucune nouvelle.

L'Evêque de Limoges m'écrit que vous vous êtes fait adorer en Limosin. J'ai vu, ce matin, M. le Cardinal, en bonne santé, malgré deux mille pauvres qu'il s'est chargé de faire subsister. Je mange du pain d'avoine : il est très-bon : ce ménage n'est pas considérable : mais cela épargne l'espece du froment. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE LXIX.

A Versailles, ce 3 Juin 1709.

ME. la Duchesse de Noailles, chez qui nous dînons, vient de me donner votre lettre du 24, la premiere que vous m'ayez écrite. Nos malheurs augmentent tous les jours : nous ne pouvons ni faire la paix, ni faire la guerre : vous apprendrez ce que M. de Torcy nous a rapporté, qui a donné de l'indignation à tout ce qui a une goutte de sang François. J'ai vu donner les ordres pour que vous soyez bien informé de tout, & qu'on vous consulte sur les troupes qu'on veut

vous donner, & sur l'usage que vous croirez en devoir faire. Le Maréchal de Boufflers seche de ce qui se passe : je n'ose entrer dans le détail : je n'ai pas la force de traiter les bagatelles : ainsi il vaut mieux finir, sans vous dire même, comme je suis pour vous, car vous devez le savoir. Vos aimables enfants sont avec nous. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE LXX.

A St. Cyr, ce 9 Juin 1709.

JE ne sais si votre courier me fera avertir de son départ : je vais vous écrire comme si je le savois.

Votre situation est en petit ce que celle du Maréchal de Villars est en grand. On prétend que le Dauphiné & l'Allemagne font mieux. Quant à la mauvaise commission que le Roi vous fit envisager quand vous partîtes d'ici, il n'en est plus question. La paix ne se fait point : & quand elle se feroit, le Roi d'Espagne ne veut point revenir : mais le nôtre, après avoir lu votre lettre, m'a donné ordre de vous mander qu'en aucun cas, vous ne

feriez employé pour un tel perſonnage ; il m'effrayeroit très-fort : ce n'eſt pas un Bourbon qu'il vous convient de détrôner.

Votre lettre m'a paru belle & bonne. On eſt très-perſuadé des ſentiments qui y ſont. Vous ne pouvez croire à quel point ils deviennent rares : & j'en ſuis ſi effrayée, qu'à peine comptai-je préſentement nos autres maux. Comment ſauvera-t-on la France, s'il n'y a plus de François ?

Quand on a ſu que le Roi refuſoit les indignes propoſitions de paix, que les ennemis ont faites à M. de Torcy, tout le monde a applaudi & demandé la guerre ; mais ce mouvement n'a pas duré : & l'on eſt bien vîte retombé dans cet abattement que vous avez vu & qui vous indignoit.

Quand vous étiez ici, combien de fois avez-vous entendu dire : Pourquoi nous laiſſe-t-on de la vaiſſelle d'argent ? le Roi nous feroit plaiſir de tout prendre. Depuis que les plus zélés en ont donné l'exemple, tout eſt conſterné : on murmure : on trouve que c'eſt au Roi à commencer à ſe retrancher : on lui plaint toutes ſes dépenſes : les voyages de Marly ſont la cauſe de la ruine de l'Etat : on voudroit lui ôter ſes chevaux, ſes chiens, ſes valets : on attaque ſes meubles : en

un mot, on le veut dépouiller le premier. Où se font ces murmures? à sa porte: par qui? par des gens à qui il a tout donné. Pour moi on veut me lapider, parce qu'on suppose que je ne lui dis rien, comme s'il n'ouvroit pas lui-même toutes les lettres, & ne donnoit pas lui-même ses ordres.

Cependant le Roi a diminué sa table de Marly: il a envoyé sa vaisselle d'or à la monnoie: il met ses pierreries entre les mains de M. Desmaretz, pour les engager, si on le peut: mais on ne veut compter que ce qu'il ne fait pas. Je vous avoue que de telles dispositions me glacent le sang dans les veines, & que vous me seriez bien nécessaire ici.

Le déchaînement contre l'homme que vous savez, augmente tous les jours, & vient jusqu'au Maître: il ne peut se résoudre à le sacrifier, parce qu'il lui fait pitié, & qu'il se met en pieces présentement pour le service.

Les enfants du Roi paroissent plus sensibles à l'état des choses. Le Dauphin parle davantage & écoute: il porte même au Roi les plaintes qu'il a reçues: mais après tout cela, il dit, j'ai parlé, & fait par-là encore plus blâmer son pere.

La Duchesse de Bourgogne est dans une

une tristesse qui passe la mienne; c'est sa pente naturelle, & elle connoît trop le fond & les circonstances de son état. Elle aime le Roi, elle aime son mari, elle aime son pere, elle aime sa sœur : tous ces endroits-là lui fournissent assez de matiere à ses chagrins, sans compter ceux de la journée, qui est si longue à passer.

D'un autre côté, M. le Maréchal de Villars veut se faire valoir, & gronde de n'être pas premier Gentilhomme de la Chambre : le Maréchal de Boufflers seche d'affection pour le Roi, & de zele pour la France : mais il veut trop de perfection, pour nous convenir : & à force de demander, il se mettra en état de ne rien obtenir. Je lui conseille un peu plus de ménagement; mais ses principes n'en admettent point, & sont trop durs pour la foiblesse des hommes. Je serois bien fâchée que vous allassiez à Madrid; il n'y a plus rien à faire en ce pays-là : vous vous perdriez sans les sauver.

Je n'ai pas encore lu le Manifeste de Mansera, & je l'ai laissé à Versailles.

Nos Princes n'iront point à l'armée : on se trouve trop incertain sur les subsistances.

Le Chevalier de St. George va en Flandres, si on peut lui donner de quoi par-

tir, & même quand on ne lui donneroit pas: nous ne payons plus la Reine: tout est à l'extrêmité.

J'ai été des premieres à envoyer ma vaisselle; vous y perdez plus que moi, & vous ne vous y feriez pas opposé: il y en a pour 13 ou 14 mille francs. S'il n'y avoit qu'à manger sur de la faïance, nous en serions quittes à bon marché.

Le Chevalier de la Vrilliere se meurt à Strasbourg.

Les ennemis se sont crus si sûrs de la paix, qu'ils en ont signé les articles avant de se séparer, & ont fait partir six ou sept couriers pour en donner part à leurs Alliés. Il en passa un par ici pour porter cette nouvelle en Portugal, & il nous demanda un passe-port.

Il me paroît qu'on donne tous les ordres possibles pour les bleds; il en est arrivé à Dunkerque; il en vient de tous côtés; il y en a encore beaucoup sur le port à Paris: cependant le pain ne diminue point: il y a souvent du désordre dans les marchés. On vient de donner un arrêt pour qu'il n'y ait plus que de deux sortes de pain, & un bis pour les pauvres qui sera un peu cher: il faut consulter là-dessus tant de gens, que tout se fait trop lentement: & la jalousie en-

tre les Magiſtrats y contribue encore.

On eſt un peu ſcandaliſé à la Cour, des careſſes que M. le Dauphin fait à M. de Vendôme à Meudon : notre Princeſſe, ſoutenant ſon caractere, ne s'eſt pas preſſée d'y aller.

Le Roi, pour faire ſa cour à Me. la Ducheſſe de Guiche, a gardé ſon mari, ici, le plus long-temps qu'il a pu : mais enfin il a fallu qu'il partît.

A Verſailles, ce 10 Juin.

En entrant hier dans ma chambre au retour de St. Cyr, je trouvai ſur ma table une lettre de M. de Chamillart, qui m'apprenoit ſa diſgrace. Le Roi l'a accompagnée de toutes les marques de bonté qui lui ont été poſſibles. C'eſt M. de Beauvilliers qui lui en porta la nouvelle. Il ira où il lui plaira, pourvu que ce ne ſoit pas à la Cour : il a une très-groſſe penſion, une pour ſa femme, celle de ſon fils conſervée : il aura la ſurvivance de la Charge de Cavoye.

M. Voiſin eſt arrivé ce matin : le Roi lui a déclaré le choix qu'il a fait de lui pour cette place : je le plains plus que ſon prédéceſſeur.

C'eſt Monſeigneur qui a achevé de déterminer le Roi.

Ménagez votre ſanté, je vous en conjure. Vous n'êtes pas ſi robuſte par le corps que par l'eſprit. Adieu, je n'en puis plus. Je compte ſur vous, mon cher Duc, comptez ſur moi.

LETTRE LXXI.

A St. Cyr, ce 22 Juin 1709.

LA ſuite vous aura fait voir, mon cher Duc, que j'étois mieux informée ſur la paix, que votre ami de Rotterdam. Nous ne l'avons point, cette malheureuſe paix ; & notre état eſt encore plus triſte que ſi nous l'avions. On eſt bien déſeſpéré de la ſavoir rompue : on auroit été bien affligé de ſe ſoumettre à de telles conditions : la guerre vaut encore mieux que la honte.

Je crois que la guerre vous fera perdre deux de vos bons amis, M. le Maréchal de Boufflers, & moi, qui ſéchons de tout ce que nous voyons de lâche, & de tout ce que nous craignons de funeſte. J'y pourrois ajouter une perſonne qui ſe pique d'être votre amie : c'eſt Me. la Ducheſſe de Bourgogne : elle eſt un peu plus triſte que moi ; il s'y joint un ſoup-

çon de grossesse : & dans l'état où nous sommes, faire des Princes, c'est presque faire des malheureux. Je suis bien de votre avis sur nos Princes : tout bien considéré, il est encore meilleur qu'ils n'aillent pas à l'armée que d'y aller : ils la ruineroient & ne la ranimeroient pas.

Je ne crois pas qu'il se passe rien en Allemagne. Le Maréchal de Berwick paroit assez tranquille de son côté, & croit avoir fait de bonnes dispositions. Nos grandes inquiétudes sont pour la Flandre : le grand nombre de nos ennemis m'épouvante : mais je voudrois bien qu'il n'épouvantât que moi, & que les Officiers Généraux ne recommençassent pas les discours de l'année passée.

Me. la Princesse des Ursins n'est point chassée : mais les choses pourront bien se tourner de façon qu'elle sera obligée de laisser le Roi & la Reine entre les mains des seuls Espagnols, auxquels elle sera toujours suspecte.

Il me paroît qu'on songe à vous fortifier : vous n'avez besoin d'être exhorté ni excité, & je suis bien persuadée que vous n'oublierez rien pour le service du Roi : vous savez que dans les grands malheurs, ne faire que son devoir, c'est ne pas le faire. J'espere que notre Minis-

tre sera autant de vos amis que des miens : il ne sauroit faire aussi mal sa charge que son prédécesseur, qui étoit tombé dans un abattement, dans un mépris qui le rendoient inutile. Je ne vois personne qui n'approuve ce changement. Le disgracié le porte avec fermeté : je suis persuadée qu'il s'en consoleroit, s'il n'étoit environné d'une famille désespérée : il n'a pas même la consolation d'être content de M. de la Feuillade, comme il le fut quand il quitta les finances : car la Feuillade n'a rien fait qui vaille dans cette occasion-ci. . . . . .

Me. la Princesse de Conti a fait offrir à Me. de Dreux un appartement à l'Hôtel de Conti, & sa table toutes les fois qu'elle voudroit : je ne connoissois point cette grande amitié ; ce n'est peut-être qu'une générosité. Le Roi se porte très-bien : l'extérieur est comme vous le voyez du lieu où vous êtes : l'intérieur n'est pas toujours tranquille : mais le courage & l'occupation le soutiennent, & plus que tout cela, la confiance en Dieu.

Il ne me paroît pas que l'on compte que votre rôle doive être si petit : il est de notre intérêt, autant que de celui de Philippe V, de soutenir l'Espagne, tant que la guerre durera. . . . . .

Me. votre femme ne me quitte guere : nous avons six Noailles à la Cour ; la Marquise de la Valliere a été obligée de quitter Marly, pour aller chercher de l'argent à Paris : ce qui ne se trouve pas fort aisément. La ressource de la vaisselle d'argent n'a pas été jusqu'ici bien grande, mais elle étoit absolument nécessaire dans un commencement de campagne ; les quatre cents mille francs de vaisselle d'or ont fourni de quoi envoyer de petits secours : ce qu'on a porté de vaisselle d'argent va à quatorze cents mille francs ; c'est toujours quelque chose, en attendant que les monnoies fournissent davantage. La vaisselle que l'on vend fait du bien au Roi par le cinquieme qu'il gagne sur l'augmentation des especes : ce qui me fait espérer qu'à la fin on la défendra tout-à-fait. Que n'en sommes-nous quittes, pour manger toute notre vie dans de la faïance ?

M. le D. d'Orléans paroît dans un très-grand chagrin : les uns disent que c'est parce qu'on ne le consulte pas : les autres prétendent qu'il voudroit commander en Flandre : d'autres disent que ce n'est que sur le rang de ses filles : & d'autres n'y croyent pas de plus grand mystere, que la contrainte d'être quelquefois à Mar-

ly, aimant mieux que jamais les libertinages de Paris.

On a été très-content du Mandement que M. le Cardinal a fait pour les prieres publiques. Le Roi nomma hier pour Abbesse de Maubuisson, Me. de Château-Morand. Le Chevalier de St. George est parti pour l'armée, avec un équipage au-dessous même de cette dignité : il a réglé son ordinaire à une livre de viande par tête : vous ne l'en estimerez pas moins. Adieu, mon cher Duc : je suis aujourd'hui dans une langueur qui ne m'auroit pas permis d'écrire de ma main. Mon amitié pour vous n'est ni moins vive, ni moins tendre ni moins courageuse.

LETTRE LXXII.

A St. Cyr, ce 30 Juin 1709.

C'Est être trop modeste de ne vouloir pas d'un personnage important quand on est Général, & Général d'une armée qui sera bientôt assez nombreuse. Le Roi m'a paru bien-aise de vous avoir destiné, à un bataillon & un escadron près, le même nombre de troupes que vous demandez. Il est bien content aussi de vos

arrangements, de votre prévoyance: enfin, il vous a donné des louanges, & il n'en sort guere de la bouche des Rois.

Me. la D. de Noailles est une vive solliciteuse des commissions que vous lui donnez: elle m'importuna bien hier sur votre M. de Fimarcon: elle voulut absolument que je le visse au travers de tout ce que vous savez qui remplira ma chambre à Marly: le Roi, Me. la D. de Bourgogne, le piquet, une médecine, tout cela ne l'arrêtoit point: tout devoit céder à M. de Fimarcon: il arrive: & nous serons peut-être assez embarrassés l'un de l'autre.

M. Chamillart soutient avec courage le changement de sa fortune. Non, je ne le trouverois pas à plaindre, si sa famille pensoit comme lui: mais il est le seul de son sang qui ait quelque fermeté. M. Voisin commence très-bien: & tout ce qu'on dit de son exactitude fait voir que l'autre ne faisoit presque plus rien: Me. Voisin prétend être fort de vos amies: je ne sais si elle se vante; mais je desire fort que ces gens-là vous aiment & que vous les aimiez: j'y contribuerai autant que je le pourrai. M. le Maréchal de Boufflers ne veut pas absolument qu'ils se parlent: je le voudrois aussi absolu-

ment que lui, mais j'y trouve plus de difficultés.

Tous les bons François ont senti, comme vous, la dureté des conditions de la paix qu'on vient de rompre: mais il est difficile de soutenir la guerre; quand on n'a ni bled, ni argent. La famine vient si directement de Dieu, qu'il me semble que c'est une preuve qu'il veut que nous soyons accablés, soit par la paix, soit par la guerre.

Me. la D. de Bourgogne est grosse : c'est encore un contre-temps dans la conjoncture présente : sa tristesse acheve de me consterner.

On commence à croire que les ennemis n'attaqueront point le Maréchal de Villars : il est si bien retranché, qu'ils feroient une imprudence ; le parti qu'ils prendront ne nous sera peut-être pas plus avantageux : car on dit qu'une armée demeurera devant la nôtre, & que l'autre entrera en France ; je n'en dirai pas davantage, ne pouvant souffrir que les femmes parlent de guerre.

Vous n'avez jamais vu un tel vacarme dans le sallon de Marly, qu'il y en a eu sur l'évacuation des troupes d'Espagne. Je ne sais par la faute de quel Ministre on sut que les avis avoient été

partagés là-dessus dans le Conseil ; les uns soutenant que la paix ne pouvoit jamais se faire sans le renoncement de l'Espagne ; les autres, que quand cela seroit vrai, il ne falloit la céder que le plus tard qu'on pourroit. M. le D. d'Orléans, M. le Maréchal de Boufflers soutenoient ce dernier parti, & Mrs. de Beauvilliers & de Chevreuse étoient pour le premier : car M. de Chevreuse s'est fourré plus avant que personne, à ce voyage-ci, dans toutes sortes d'affaires, & si fort dans le monde, qu'il a joué après minuit avec Me. la D. de Bourgogne dans le sallon.

Je n'ai pas fait de même, & je n'ai jamais eu moins de monde ; quoique notre séjour de Marly ait été bien long, je suis presque toujours demeurée dans ma petite chambre ; où il n'est guere entré que notre languissant piquet, & *les Princesses de mon sang* : mais à propos de ces Princesses, n'oubliez pas que Me. de Caylus fait un grand personnage, & tient intimement à nos deux principaux Ministres.

J'avois proposé, dès que vous étiez ici, de voir Me. votre mere à St. Cyr ; je n'en ai pas eu la force. Nous ne vivons pas, dans l'attente continuelle des nouvelles de Flandre ; le Maréchal de Villars s'y conduit fort bien jusqu'ici, & est très-

approuvé, hormis de quelque Officier Général qui n'approuve rien.

La petite armée d'Allemagne a pensé être noyée : elle a été bien vîte à Strasbourg, & on alloit le lendemain en batteau dans le camp. M. le Maréchal de Berwick ne paroît pas inquiet de sa situation. Le Chevalier de St. George commence bien : il se fait aimer de tout le monde.

Il n'est pas nécessaire, mon cher Duc, de vous recommander de faire le mieux que vous pouvez; je suis sûre que vous irez plus loin que nos idées; vous devez être content de ce que votre Maître pense sur vous : il soutient les revers avec courage, & juge des services avec discernement.

Monseigneur entre dans les affaires, & s'en occupe plus qu'il n'a jamais fait. Le Roi & le public le voyent avec plaisir : aussi ira-t-on dîner Jeudi à Meudon; je ne ferai pas de cette promenade; il n'y a plus que St. Cyr qui convienne à mon âge, à ma santé & à mon humeur.

LETTRE LXXIII.

A Versailles, ce 10 Juillet 1709.

Mr. de Fimarcon m'a paru content du nombre & de la qualité des troupes qu'on vous donne : & je vous trouverois bien, si vous aviez de quoi vivre : c'est ce qui manque par-tout : car nous avons de bonnes armées. Le Maréchal de Villars voudroit encore quelque infanterie : M. le Maréchal d'Harcourt ne demande rien, & M. le Maréchal de Berwick est content : mais cette disette est par-tout.

On ne comprend rien à ce qui se passe à Paris ; il n'y eut jamais tant de bled sur la riviere, ni dans les marchés, & cependant le pain augmente tous les jours, & le peuple, par conséquent, toujours prêt à se mutiner. On y apporte tous les remedes qu'on imagine : jusqu'ici, ces remedes ont aigri le mal. Les Magistrats ne sont point d'accord. Il n'en a pas été ainsi à Rouen, où il y a eu une sédition. Le premier Président, l'Intendant, & l'Archevêque se sont unis, pour aller au bien : M. de Luxembourg les a secondés

tout paroît fini de ce côté-là, pourvu qu'on soutienne une manufacture, dont la chûte est la cause de la révolte.

Nous croyons aussi que tout sera bientôt appaisé en Languedoc.

La paix sera plus difficile à établir dans la Cour à M. le D. d'Orléans. Le pauvre Longe-Pierre a perdu son procès : mais ce qui vous surprendra, c'est que Mlle. de Serri a pensé comme M. le C. de Noailles, qui m'a dit ce matin que le Précepteur qu'elle a protégé, est un Saint.

M. Chamillart tient des discours admirables : il dit que le Roi ne pouvoit faire que ce qu'il a fait, & que le déchaînement du public étoit trop général pour y résister : il demande à voir le Roi en particulier, & lui écrit des lettres fort tendres : cependant il fait ses visites dans Paris avec le Comte de Bergheich, qui doit y demeurer quinze jours pour les affaires d'Espagne.

M. de Polignac a épousé cette nuit Mlle. de Mailly : il ne fait pas les tendresses que vous avez pour elle : on ne peut être plus jolie qu'elle l'est : Dieu veuille qu'il la possede en paix ! Notre Princesse a été bien-aise d'avoir une noce, qui lui a donné le plaisir de veiller toute la nuit.

Le siege de Tournay me fait respirer :

on prétend que c'est ce qui pouvoit nous arriver de mieux : il est à desirer qu'il dure long-temps : la garnison n'est pas forte : il y a bien des munitions de guerre & de bouche : l'argent manque : on y fait de la monnoie. L'Evêque fait des merveilles : l'inondation va bien : Surville (1) fera son possible pour imiter notre Romain (2) : mais il sera plus rudement assiégé ; on ne croit pas qu'il soit secouru.

On vous aura mandé la petite action d'Artagnan (3). Il me paroît qu'on est content des beaux commencements de M. Voisin : Me. sa femme est en passe d'être ma favorite : je lui ai présenté & recommandé la De. de Noailles.

Le Roi nous donna Lundi à dîner à Trianon : vous y aviez trois sœurs, & une femme. Les caresses que M. le Dauphin continue de faire à M. de Vendôme, scandalisent tout le monde : il lui donne

---

(1) Le Marquis de Surville ne se rendit que faute de vivres.

(2) Le Maréchal de Boufflers.

(3) Depuis Maréchal de Montesquiou. Il força 1600 hommes retranchés à Verneton, en prit 800, & n'en perdit que 2.

un logement marqué à Meudon, dans ce nouveau palais qu'on montre à tout ce qui y va : de sorte que c'est une occasion qui se renouvelle tous les jours.

La voix publique de l'armée dit beaucoup de bien du Maréchal de Villars : il y a toujours quelque envieux qui chante un couplet insolent.

Il faut finir par ce qui vous plaira le plus : c'est que le Roi est en parfaite santé, &, je vous assure, fort content de vous. Je me porte assez bien pour mon âge : plus je vois les hommes, plus je vous estime : je suis très-fâchée qu'il y en ait si peu qui vous vaillent.

LETTRE LXXIV.

A St. Cyr, ce 28 Juillet 1709.

JE crois que votre courage vous trompe, quand vous espérez des ressources : si vous faites réflexion aux malheurs qui nous sont arrivés à la guerre depuis plusieurs années, & à la famine présente qui y met le comble, je ne comprends point qu'on puisse éviter une paix aussi affligeante que celle qu'on nous offre. La disette de bled & d'argent met à bout les

ſentiments les plus courageux, & toute la capacité de nos Héros. Le Maréchal de Villars, par ſa bonne conduite, a arrêté les ennemis, & a changé leurs deſſeins : mais il ſe voit toujours prêt à périr, faute de ſubſiſtance. Vous éprouvez de votre côté la même extrêmité. Il eſt pourtant bien vrai que nos affaires changeroient de face, ſi la récolte des petits grains faiſoit diminuer le prix du bled, s'il n'arrive rien en Flandre de plus fâcheux que la priſe de Tournay, & même de quelque autre Place, & ſi vous vous ſoutenez un peu en Eſpagne.

Tout le monde eſt perſuadé qu'il y a plus d'argent à Paris qu'il n'y en eut jamais. Si M. des Marets, par l'anéantiſſement des billets de monnoie, pouvoit rétablir quelque crédit, nous aurions le temps de nous arranger pour la campagne prochaine. Je ſuis perſuadée que M. Voiſin ſervira très-utilement. M. Chamillart a tout perdu par ſon opiniâtreté : il vouloit abſolument compter ſur la paix, & n'avoit fait aucun préparatif pour la guerre : c'eſt ce qui nous met dans la dangereuſe ſituation où nous ſommes. Ce pauvre homme n'eſt bon que dans le commencement de toutes choſes : il ne conduit pas mieux ſa diſgrace que ſa for-

tune : il veut voir le Roi : il ſe pare de la bonté qu'il lui a marquée : il ſe donne, ou ſe laiſſe donner l'air d'un retour qui n'eſt pas prêt, mais qui ne laiſſe pas de nuire à ceux qui ſont en place : de-là ces changements continuels de nos Miniſtres, qu'on fait à Paris. Vous croyez bien que Me. de Bourgogne a vu l'article de votre lettre qui la regarde, & qu'elle n'y a pas été inſenſible : elle eſt préſentement dans ſon lit pour quinze jours, parce que c'eſt le temps qu'elle ſe bleſſa la derniere fois.

Je ne ſais ce que c'eſt que cette lettre que la Reine d'Eſpagne a écrite à M. le Duc de Savoye : ce Prince commence à s'ébranler : M. de Berwick n'en paroît pas inquiet. Les Eſpagnols ne ſont pas des traîtres : & je compterois beaucoup ſur l'affection qu'ils ont pour leur Roi, s'ils n'étoient ſans argent, auſſi-bien que nous : ils perdront en M. Amelot, qui m'a paru bien habile dans tout ce qui s'eſt paſſé, depuis qu'il eſt Ambaſſadeur. Me. la Pr. des Urſins ne revient pas encore; mais elle pourra bien devenir ſuſpecte aux Eſpagnols : on ſe déchaîne contre elle : mais je ſuis témoin que ſa conduite a été bien droite & bien noble.

Un Evêque de Normandie, je crois

que c'eſt M. de Lizieux, (il s'appelle Nêmond) ayant ſu que trois bataillons paſſoient, & ſe trouvoient ſans ſubſiſtance, il a envoyé mille francs à chaque bataillon. Mon Archevêque de Rouen s'eſt jetté bravement au milieu de trois mille ſéditieux, & a contribué à les appaiſer : mais ce qui eſt encore plus beau, c'eſt que le Gouverneur, l'Archevêque, le Premier Préſident, & l'Intendant ſont très-unis pour bien ſervir le Roi. Il n'en eſt pas de même à Paris : nos Magiſtrats ſont de différents avis ſur ce qu'il y auroit à faire pour le pain, dont le prix augmente tous les jours : le peuple eſt toujours prêt à ſe mutiner. Je ſeche à vue d'œil ; mais je ne me porte pas trop mal : je ſuis un peu moins triſte, & j'eſpere davantage : le ſiége de Tournay va ſon train : la garniſon fait des ſorties vigoureuſes : l'inondation va à merveille.

Adieu, mon cher Duc : oui, certainement, je compte ſur votre ſincere attachement pour moi, & je vous regarde comme le meilleur de mes amis. Nous en avons un qui eſt en mauvais état, c'eſt notre Maréchal de Boufflers : il ne guérit point : l'agitation où il eſt continuellement, ſuffiroit pour le tuer.

LETTRE LXXV.

A St. Cyr, ce 30 Juillet 1709.

JE comprends aisément, M. le Duc, que vous avez bien des affaires ; un Général en a, quand les choses sont dans le train ordinaire : à plus forte raison, quand il faut penser à tout, prévoir tout, craindre tout, réparer tout, & faire toutes sortes de métiers : on est bien persuadé ici que vous ne négligez rien.

Les troupes laissées en Espagne ont partagé tout le monde ; les uns prétendent qu'en les retirant, nous nous attirons encore une guerre avec l'Espagne : les autres croyent que nous n'aurons jamais la paix, qu'en abandonnant l'Espagne de bonne foi, & que cette paix est d'une nécessité absolue & présente.

J'ai souvent fait la même réflexion que vous sur le siege de Tournay : il faut être bien mal pour sentir un tel soulagement ! mais enfin Dieu a voulu nous réduire à cette extrêmité. Cependant je ne serois pas sans espérances, si nous avions de l'argent : mais il n'y a plus de crédit : & je crois qu'il ne peut se rétablir, que par

d'heureux événements qui ne ſont pas vraiſemblables, ou par une paix qui ne paroît pas s'approcher.

Notre Cour eſt toujours fort triſte : & dans ce ſallon, où l'on ne parloit que de milliers de louis jettés ſur une carte, de caroſſes, de chevaux, on ne parle plus que de bled, d'orge, & d'avoine. On eſt fort occupé du ſoulagement des peuples : mais juſqu'ici ce qu'on fait pour eux les irrite : il y a des gens de mauvaiſe volonté, qui les excitent au murmure. Me. la Ducheſſe de Bourgogne eſt très-mélancolique : elle eſt groſſe dans un mauvais temps : elle eſt ſi ſenſible ! Vous voyez ce qu'il en coûte à la Reine d'Eſpagne : en quelque pitoyable état qu'elle ſoit, je ſuis fâchée de la mort de l'Infant : c'étoit encore un engagement pour les Eſpagnols.

Le Roi eſt plus mécontent que jamais de ſon Archevêque : il vous deſiroit, il y a quelques jours, pour lui parler : & je ne vous deſire point du tout pour une telle commiſſion : c'eſt toujours ſur la même matiere. Adieu, mon cher Duc : je ſuis aſſez bien depuis hier : je ne pourrois pas vivre plus long-temps que je fais, quand j'aurois une forte ſanté & toute ſorte de bonheur. Ne faites point de vœux pour

moi : ils ajouteroient peut-être quelques jours à ma vie.

LETTRE LXXVI.

A Verſailles, ce 2 Septembre 1709.

NOus ſommes ſouvent convenus enſemble des raiſons que nous avons de ne nous pas écrire ſouvent : & je crois l'amitié, qui eſt entre nous, trop ſolide pour avoir beſoin de ce ſecours pour ſe ſoutenir. Je conçois que vous ne reſpirez pas : & j'aimerois bien mieux, Monſieur, que vous donnaſſiez quelques moments à l'amuſement, qu'à vous fatiguer à me lire ou à me répondre.

On nous annonce ſouvent ici la mort prochaine de l'Archiduc : mais outre qu'il ne faut deſirer la mort de perſonne, il n'eſt pas bien décidé que celle-là nous fût avantageuſe.

Dieu nous a protégés du côté de M. d'Harcourt : il paroît qu'il y avoit un grand concert entre nos ennemis, pour entrer chez nous par ce côté-là : on parle d'une caſſette de M. de Mercy, qui nous apprendra, avec l'almanach, qu'il y a bien des trahiſons en campagne.

A St. Cyr, ce 7. Septembre.

Vous ne serez pas surpris, mon cher Duc, que je commence ma lettre dans un lieu, & que je la continue dans un autre : je ne sais où elle s'achevera.

Dieu est merveille, nous avons appris que la citadelle de Tournay a capitulé, le dernier jour d'Août. Le Maréchal de Boufflers souhaite, le plus qu'il peut, la défense de M. de Surville & M. le Maréchal de Villars l'estime hautement : quand on a passé fin le défenteur de Lille, on n'est ni à plaindre ni à blâmer.

Comme il y a bien à craindre une bataille, le Roi a envoyé le Maréchal de Boufflers à Bavay pour les accidens qui pourroient arriver au Maréchal de Villars. Notre ami s'offre à être l'Aide de Camp de son cadet : Villars ne devroit pas être fâché que Boufflers fût à une aile : je ne sais comment tout cela se démêlera. Nous jouerons gros jeu dans cette bataille, mon cher Duc : il n'y a que Dieu qui sache ce que nous allons devenir.

La misere viendra bientôt jusqu'à nous : on n'a pas un sol : le bled enchérit tous les jours : vous seriez pénétré de la douleur du Roi & de son courage.

Le respect que je dois à M. le Duc d'Orléans fait que je ne dis pas un mot sur son affaire. Je vois avec déplaisir le tort qu'elle lui a fait dans le monde. D'un autre côté, il mene une vie scandaleuse & publique : le Roi en souffre, par amitié pour lui, par aversion pour le désordre, & par délicatesse de conscience. Votre projet a été trouvé bon & beau, bien détaillé ; mais les moyens manquent de tous côtés. Je ne sais ce qui est le plus à plaindre, ou de servir de loin avec les peines que vous avez, ou de voir de près l'état où nous sommes.

On vous aura mandé la triste aventure de Me. de Beaumanoir ; elle va aux eaux de Bourbon : Me. de Champeron la suit. Il me paroît qu'elle n'est Gouvernante de Mlle. de Noailles qu'*ad honores* : bagatelle, en comparaison des autres peines qui nous accablent.

Vous aurez appris la désolation de la Duchesse d'Albe. Je suis très-contente de Me. de Châtillon, & il me semble que la De. de Noailles s'en accommode fort bien ; au reste, elle fait la vie du monde la plus innocente : elle passe les jours dans sa chambre, ou à St. Cyr ; elle travaille, elle chante, & il me paroît qu'elle aime mieux être chez elle, que dans le monde.

Le

Le Roi reçoit très-bien vos compliments; il est persuadé de votre attachement pour sa personne, & de votre mérite. Me. la Duchesse de Bourgogne se pique d'être la meilleure de vos amies. Je n'ose parler de moi après de tels personnages : vous savez à quoi vous en tenir.

LETTRE LXXVII.

A St. Cyr, ce 14 Septembre 1709.

LA nouvelle de votre petite victoire (1) arriva hier à Versailles, un quart d'heure après celle de la perte de la bataille (2) en Flandre. Vous jugez bien,

---

(1) M. le Duc de Noailles ayant fait en Catalogne une marche secrete, pour surprendre deux Régiments des ennemis qui étoient dans Figuieres, les trouva sortant de ce quartier. Il les chargea à la tête de six escadrons, & les tua ou les prit tous. Le 2 Septembre, il surprit dix-huit cents chevaux campés entre Palau & Santa-Eugenia, à demi-portée du canon de Gironne : il en tua deux cents, & mit le reste en fuite; le Général de la Cavalerie Palatine fut fait prisonnier.

(2) De Malplaquet, entre Mons & Bavay. Le champ de bataille coûta aux Alliés trente mille hommes tués ou blessés. » Encore une vic-

mon cher Duc, qu'on fut plus sensible à la douleur qu'à la joie; cependant j'entendis dire au Roi, que ce que vous aviez fait étoit bien pensé, bien conduit, & bien exécuté. M. Voisin m'en avoit écrit à peu près de même, en m'envoyant ici le détail de cette action.

Vous croirez aisément que je suis un peu abattue des scenes que j'ai essuyées depuis trois jours; l'intérêt général ne m'est pas indifférent, & je ne suis guere moins sensible à celui des particuliers.

J'ai été témoin de la désolation de la plupart des meres & des femmes des tués ou blessés, qui, jusqu'ici, ne sont pas en grand nombre, pour une bataille qui a duré huit heures, & qui s'est passée de part & d'autre avec un courage qui alloit à l'acharnement.

De la maniere dont on conte le détail, nous l'aurions gagnée sans la blessure de M. le Maréchal de Villars; l'aîle qu'il commandoit, plia dès qu'il l'eut quittée : on y envoya de l'infanterie, & par-là on dégarnit un endroit, que les ennemis occuperent bien vîte. La blessure est dangereuse, & j'ai grand'peur que

---

» toire telle que celle-ci, dit un Hollandois, & » nous sommes perdus. "

nous ne le perdions ; je n'ai pas entendu ni à la Cour, ni à l'armée, qu'on ait donné un seul blâme à toute sa conduite ; il avoit reçu le Maréchal de Boufflers d'une maniere qui a bien augmenté l'estime que j'ai pour lui, je veux dire pour le Maréchal de Villars ; car celle que j'ai pour l'autre, est au comble, depuis Lille.

Il s'est battu, comme s'il avoit eu une réputation à commencer, s'est acquis une gloire dont assurément il n'avoit pas besoin : point de Régiment à la tête duquel il n'ait donné. Il alloit à la charge avec la férocité d'un lion, & donnoit ses ordres avec le sang froid d'un Philosophe en robe de chambre.

M. d'Artagnan (1) a eu trois chevaux tués sous lui, & sa conduite a égalé son courage. La fievre n'a pas empêché le Roi d'Angleterre de faire des merveilles.

Le Maréchal de Boufflers a écrit une lettre au Roi, dont on m'a dit qu'on donnoit des copies ; quelqu'un vous l'enverra avec la liste des tués ou blessés, qui sera sans doute plus longue, quand on aura su un plus grand détail.

Je suis bien affligée de l'état de Me. de

(1) Il fut fait Maréchal de France, & prit le nom de Maréchal de Montesquiou.

Dangeau; il n'y a guere d'apparence que ſon fils (1) en revienne.

Vous ſerez ſans doute inſtruit de tout ce qui regarde Mrs. vos beaux-freres. Notre Princeſſe a rempli dans cette occaſion, comme en toute autre, la bonne opinion que vous avez d'elle.

Vous croyez bien que je ſuis un peu languiſſante, & que j'ai eu beſoin de la main de Mlle. d'Aumale, pour vous faire une ſi longue lettre; votre adreſſe me paroit bien longue. Vous me ſeriez un ſecours & une conſolation. Dieu ne le veut pas: mais il veut bien que je vous aime avec une grande eſtime & beaucoup de tendreſſe.

Le Maréchal de Boufflers appelle l'action qui vient de ſe paſſer, *illuſtre & malheureuſe.*

LETTRE LXXVIII.

A Marly, ce 10 *Octobre* 1709.

VOtre courier m'annonce qu'il va partir; je ſuis dans le bain. Je ne vous écrirai donc qu'un mot, mon cher Duc, pour vous dire que tous les déplaiſirs qui

(1) M. de Courcillon, pere de Me. la Princeſſe de Rohan; il en fut quitte pour une jambe.

m'accablent, ne peuvent m'empêcher de ſentir quelque joie, en apprenant que vous revenez bientôt. Venez nous aider à ſupporter tout ce qui nous arrive. Il n'eſt non plus queſtion de paix, que ſi l'on étoit au commencement de la guerre. Maréchal arrive en ce moment : il vient de ſauver la vie au Maréchal de Villars. Tous nos bleſſés vont bien, & comptent tous d'être ici vers la Touſſaints. C'eſt tout ce que j'ai le temps de vous dire, en vous aſſurant d'une amitié, trop bien fondée pour finir jamais.

LETTRE LXXIX.

A St. Cyr, ce 6 Décembre 1709.

VOilà donc la Reine d'Eſpagne en France pour aller prendre les eaux de Bagneres, qu'on lui a conſeillées pour ſes glandes qui augmentent tous les jours ? Je n'aime point cette ſituation pour elle ; les Eſpagnols ont témoigné quelque crainte que nous ne la gardaſſions : nous ſommes bien éloignés d'un tel deſir. Elle a écrit au Roi la plus belle lettre qu'une femme puiſſe écrire, pour lui demander l'approbation de ſon voyage, & la permiſſion

d'entrer dans son Royaume; elle mene avec elle M. le Prince des Asturies.

On nous avoit mandé d'Espagne que les ennemis avoient abandonné Tolede, & nous savons que M. de Staremberg s'y fortifie : ce qui fait bien ou mal raisonner nos Politiques, qui ne peuvent comprendre qu'il ait mis assez de subsistance dans cette Ville pour pouvoir y demeurer.

Cependant l'Archiduc avec mille chevaux va se renfermer dans Barcelone : nous voudrions fort qu'il vous rencontrât.

Le Maréchal de Villars est à la Cour; il se porte bien : le Chirurgien dit qu'il ne sera ni estropié, ni boîteux.

Le Maréchal d'Harcourt & tous ses amis disent qu'il est mieux qu'il n'étoit avant d'aller en Flandre; cependant il ne suit le Roi que rarement. Le Maréchal de Boufflers avoit hier le bâton; le Roi s'occupe plus que jamais de ses affaires; ses enfants s'amusent, le plus qu'ils peuvent, entre Meudon, Marly, les chasses, la comédie & le jeu où l'on voit, à ce qu'on dit, beaucoup d'or.

On croit qu'on fera, cet hyver, le mariage de M. le Duc avec Mlle. de Conti, & celui du Prince de Conti avec Mlle. de Bourbon; c'est Me. la Princesse, & ensuite Me. la Duchesse, qui en ont parlé

au Roi : elles eſperent finir par-là les procès de la famille. Je ne ſais qui conduit la De. de Noailles ; mais elle n'a pas encore été à un ſeul plaiſir. Je vous embraſſe bien tendrement, mon cher Duc, bien effrayée ſur la campagne prochaine, & de ce qu'on ne parle plus de paix.

LETTRE LXXX.

A St. Cyr, ce 16 *Décembre* 1709.

NOus attendons de vos nouvelles, M. le Duc, avec impatience ; toute l'attention eſt préſentement pour l'Eſpagne : & tout ce qui n'eſt pas capable d'une profonde politique, deſire que l'Archiduc ſoit chaſſé, & nos Princes en repos.

J'y voudrois ajouter qu'ils nous envoyaſſent de l'argent, des troupes, & des Généraux. On regarde ici le voyage de la Reine à Bagneres comme un contretemps : & il ſe répandoit hier un bruit, que les Eſpagnols n'avoient pas voulu conſentir que M. le Prince des Aſturies paſſât en France.

Votre Maître ſe porte très-bien, quoiqu'il ſe plaigne ſouvent : il a peine à comprendre la moindre différence entre un

estomac de trente ans & un de soixante-douze.

Me. la Duchesse de Bourgogne aura dorénavant la disposition des charges de sa maison : le Roi lui en a remis le Gouvernement ; elle est en tout dans une grande faveur, & je commence à espérer que mes projets pour elle réussiront.

Je dînai hier chez M. Desmarets : je lui vis des espérances sur le dixieme ; on prétend que les Hollandois en sont fâchés, & outrés de ce qu'on a fait sur le commerce.

Il me semble que je ne suis point mal avec Me. la Maréchale de Noailles : j'en eus hier deux billets à sept heures du matin.

Nos Généraux clopinent assez sagement : j'attendois plus de démêlés : peut-être aussi ne viennent-ils pas jusqu'à moi, qui suis plus farouche que jamais. Adieu, mon cher Duc ; j'entretiendrai Jeudi M. d'Aubigny, qui m'apporte une lettre de créance de Me. la Princesse des Ursins, avec laquelle je suis encore en commerce. Je me porte bien : rien ne pourroit me faire plus de plaisir, que de vous voir revenir avec de grands services rendus à vos maîtres, dussiez-vous aller labourer vos terres, n'en sortir jamais, n'éprouver que

l'ingratitude des Rois, & n'avoir d'autre récompense que la gloire sans les honneurs.

LETTRE LXXXI.

A Marly, ce 14 *Mai* 1710.

IL me paroît, mon cher Duc, qu'il y a assez long-temps que vous êtes parti, pour commencer à vous écrire : & il s'est même passé assez de choses nouvelles, pour que je ne sois pas en peine de remplir ma lettre. Le Roi a appellé dans des Conseils Mrs. les Maréchaux de Boufflers & d'Harcourt, & le Maréchal de Villars, dans l'intervalle qu'il s'est trouvé ici; il n'y a fait qu'une apparition. M. le Dauphin paroît entrer plus qu'à l'ordinaire dans les affaires avec le Roi, & il a eu plusieurs conversations avec ces Maréchaux de France. L'extrémité de nos affaires se fait sentir de plus en plus : les ennemis les connoissent, & veulent en profiter sans aucune mesure; les conditions de la paix sont plus affligeantes que quand vous étiez ici. Cependant je crains que Marlborough, qu'on attend, ne rompe encore cette triste paix, qu'on est con-

traint de desirer. Le Roi d'Espagne y met encore de nouveaux embarras. On ne peut comprendre comment tant d'intérêts différents se concilieront. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est la douleur intérieure où est le Roi, qui me fait tout craindre, malgré son merveilleux tempérament; il fut purgé hier, & se porte très-bien.

Le bled a diminué à Paris; les marchés s'y sont passés tranquillement, & la derniere Déclaration produit de bons effets.

Notre Romain ne se porte pas bien; il sent les conditions de la paix avec ce grand & bon cœur que vous lui connoissez. Le séjour de Marly ayant été prolongé, j'ai rendu une visite à Me. la Duchesse de Noailles. Vous la savez d'humeur à n'avoir pas été insensible à mon empressement. Je la trouvai dans le plus aimable, le plus digne, le plus honnête établissement où une femme puisse être: elle avoit très-bon visage; son deuil rend son habillement modeste avec une négligence convenable à une convalescente; une vieille Dame auprès d'elle: deux filles travaillant dans sa chambre: un bel appartement, un très-beau jour: assez de domestiques dans l'anti-chambre; enfin, j'en fus si frappée, qu'à mon retour, je le

contai à bien des Dames, qui ne m'en parurent pas si touchées que moi. Notre Princesse y vint aussi, & me trouva couchée dans ma niche & tête-à-tête avec Me. votre femme, qui l'avoit ainsi desiré, quoiqu'elle n'eût rien à me dire; mais il faut la contenter par ces petites complaisances. Elle me promit fort de ne pas jouer, & me dit ce que vous lui aviez recommandé, qui est très-raisonnable : j'y tiendrai la main, autant qu'il me sera possible; elle me persécute pour venir passer la Pentecôte à St. Cyr.

A St. Cyr, ce 15 Mai.

Il ne me fut pas possible d'achever cette lettre.

Le Maréchal de Villars partit hier. On disoit que M. le Prince Eugene venoit à Lille : mais il est allé à la Haye, dès qu'il a su que M. de Torcy y étoit. Je ne doute point que lui & Marlborough ne rompent la négociation qui s'y fait. Le Maréchal d'Harcourt est assez embarrassé entre l'envie de partir pour Strasbourg, dans la crainte que les ennemis ne s'assemblent, & la peine de n'être plus ici à solliciter les moyens nécessaires pour faire la guerre; le Roi lui a dit d'attendre encore trois jours.

M. Chamillart paroît fort abattu. Je crois y avoir contribué par cette franchise, dont tant d'années, passées à la Cour, n'ont pu me déshabituer.

Me voilà bien sortie de ma circonspection sur les écritures : car je n'aimerois pas trop que cette lettre fût vue; mais voilà ma derniere imprudence : j'ai cru encore vous entretenir. Je me porte bien, malgré mes peines, qui augmentent tous les jours par l'état où je vois le Roi.

LETTRE LXXXII.

A St. Cyr, ce 1 Juin 1710.

QUe je suis lasse de vous mander, tous les couriers, que ce n'est point par oubli que je ne vous écris pas, que j'aurois bien des choses à vous dire, mais que je n'en ai guere à vous écrire! Vous n'êtes pas sans commerce ici, & vous savez mieux que moi ce qui se passe en Flandre. On ne croit pas qu'il y ait de bataille, pour secourir Douay (1). Les

(1) Défendu par le Comte Albergotti, Lieutenant-Général, & rendu après 52 jours de tranchée ouverte. Albergotti fut récompensé du Cordon-bleu & du Gouvernement de Sar-Louis.

ennemis ſont retranchés, & feront les mêmes manœuvres aux autres places. Albergotti fait, à ce qu'on dit, une belle défenſe, & aura tenu autant & plus qu'il ne falloit pour ſecourir la place. Nos ennemis ne veulent point de paix : les Plénipotentiaires ne reviennent point encore, & paſſent mal leur temps. Notre Cour eſt comme vous l'avez laiſſée : les nouvelles tables réuſſiſſent à merveilles, & tout le monde eſt ravi de la liberté que le Roi leur a donnée : notre Princeſſe eſt fort occupée de la ſienne, & en fait bien les honneurs. Monſeigneur ſe partage ; il dîna avant-hier chez Me. la Ducheſſe, hier chez Me. de Bourgogne; il eſt allé aujourd'hui à Verſailles dîner avec Me. la Princeſſe de Conti : il va demain dîner à Meudon; c'eſt ainſi qu'il diſtribue ſes graces, & tient tout alerte, à qui l'aura le plus ſouvent. M. le Duc d'Orléans eſt le plus triſte & le plus ennuyé : mais un mariage le conſolera de tout. Il faut bien vous parler auſſi un moment de mon perſonnage : il eſt aſſez abandonné, depuis qu'on ne vient plus chez moi attendre les heures du Roi; je me retranche à Me. de Caylus, & aux femmes des Miniſtres, qui me manquent même aſſez ſouvent. Je deviens un peu l'objet de la

généroſité, & il me paroît qu'on ſe ſait aſſez bon gré quand on me vient voir. Je porte juſqu'ici cette humiliation avec aſſez de courage : elle ſied mieux à ma foibleſſe, que la foule qui ne me laiſſoit pas reſpirer. Me. votre femme avoit grande envie de venir à Marly : elle a ſouffert mon refus avec une grande douceur. Finirai-je ma lettre, ſans dire un mot de M. le Cardinal de Bouillon, fils de Souverain, grand Prince, & tenant dans le monde la ſeconde place après la ſuprême ? Sa famille a paru devant le Roi : elle l'excuſe ſur ce que la tête lui tourne depuis quelque temps ; on vous aura envoyé ſa lettre, qui, en effet n'eſt pas bien arrangée ; mais le fond du cœur doit faire pardonner le mauvais ſtyle ; il habite préſentement le Palais Epiſcopal de Tournay. La politique devroit s'oppoſer toujours aux grandes élévations des particuliers, dont on n'eſt jamais aſſuré ; cette ſotte affaire peut avoir des ſuites embarraſſantes. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE LXXXIII.

A Versailles, ce 9 Juin 1710.

JE connois trop votre cœur, Monsieur, pour douter de vos peines & de vos chagrins : votre situation n'a rien d'agréable. On crie miséricorde à Madrid sur la force que vous donnez à l'Archiduc, en ne lui opposant rien ! le Roi d'Espagne ne se trouve plus en état d'espérer des conquêtes. De notre côté, nous voudrions bien encore avoir en Flandre le peu de troupes que vous avez. C'est ainsi que tout est forcé par-tout : nous allons perdre Douay, & attendre ce que les ennemis voudront faire : & ce qu'ils voudront faire, il nous sera difficile de le parer.

Nous avons pourtant véritablement & réellement une armée belle, bonne, nourrie, payée, & brave : & cela n'est plus contesté, même de ceux qui ont prédit tout l'hyver qu'il n'y en auroit pas. Mais cette belle armée est inférieure d'un nombre considérable à celle des ennemis : ils sont sages, & prennent autant de précautions que si nous étions puissants : c'est

ce qui a mis le Maréchal de Villars hors d'état de rien entreprendre, après les avoir tournés de tous les côtés ; ce Général souffre quand il monte à cheval ; je crains qu'il ne nous manque tout-à-fait. Le Maréchal de Berwick va en Dauphiné : on dit que M. de Savoye ira cette année à l'armée.

Nous ferons des noces (1), mais sans joie & sans dépense, au moins sans joie publique : car on ne peut en voir une plus grande que celle de M. le Duc & de Me. la Duchesse d'Orléans, & celle de Mlle. leur fille.

On croit que le Ministre d'Antin n'a pas été content de ce mariage, & qu'il auroit eu besoin de la petite consolation de faire Me. de Lesdiguieres Dame d'honneur. Le Roi y étoit tout disposé, & les ordres étoient donnés au Ministre pour aller persuader le mari, quand il vint un avis, que cette Dame est du parti qui nous fait tant de peur, & conduite par le chef du parti : le contre-ordre ne tarda pas. J'étois prévenue d'une grande estime pour cette femme, & vous savez, sur la parole de qui. J'ai admiré depuis mon

(1). De M. le Duc de Berry avec Mademoiselle.

imbécillité de n'avoir pas ſoupçonné ce qui nous eſt revenu. J'en ſuis véritablement fâchée, & de la deſtinée de ne pouvoir attirer à la Cour une perſonne d'un mérite ſans tache.

On ne donnera ni appanage, ni maiſon au Prince ni à la Princeſſe : on nommera ſeulement la Dame d'honneur & la Dame d'atour, qui ne ſont pas encore déterminées, & dont vous ne vous ſouciez guere. M. le Duc d'Orléans croyant & diſant par-tout, qu'il m'eſt obligé, m'a refuſé avec une fermeté très-louable de mettre M. de Longe-pierre auprès de M. le Duc de Chartres : il convient de ſon mérite ; mais il ne veut pas donner cette marque de foibleſſe & de reconnoiſſance : il eſt fort le maître ; il ſait bien qui il refuſe, & qu'il eſt plus aiſé de m'offenſer que de m'exciter à la vengeance.

Me. votre femme a un viſage qui promet un garçon bien ſain, ſelon les lumieres des Dames.

Votre Maître ſe porte très-bien, mais ſouvent trop ſérieux. Il n'y a nulle apparence de paix.

LETTRE LXXXIV.

A St. Cyr, ce 13 Juin 1710.

NOus n'avons point encore appris la prise de Douay. M. d'Albergotti acquiert beaucoup de gloire : mais il faut bien se rendre, quand on ne peut être secouru.

Le Maréchal de Berwick revient demain : on le croit nécessaire en Dauphiné : il seroit devenu inutile & à charge en Flandres, par la différence de ses pensées avec celles du Maréchal de Villars : ils ont très-bien vécu ensemble, soutenus par l'espérance de se quitter bientôt.

Nous rentrerons après la perte de Douay dans les mêmes embarras pour une autre Place ; & tout le monde est persuadé qu'il faut une bataille ; le succès n'en sera pas indifférent. Nos Plénipotentiaires demeurent sans rien avancer. Paris vit toujours dans l'espérance de la paix ; tout y est paisible, parce qu'on y a la comédie & du pain.

Nous attendons la dispense de Rome pour marier M. le Duc de Berry. Il y auroit bien des choses à vous mander là-

dessus; mais il est temps d'avoir un peu de prudence. On ne fera ni fête, ni réjouissance, ni dépense; tout se passera avec une économie & une tristesse convenable à l'état des affaires: notre joie insulteroit le peuple, qu'il faut respecter sans le craindre.

J'avois proposé & prôné Me. de Lesdiguieres sur votre très-périlleuse parole: mais des gens plus alertes & moins crédules que moi, ont découvert une direction intime du P. de la Tour: M. d'Antin en est au désespoir; il souhaitoit passionnément cette affaire. Me. de Caylus a eu la même exclusion sur la charge de Dame d'atour: il faut que ce pere soit bien aimable, s'il peut consoler de telles pertes des femmes qui tiennent encore au monde.

Notre grande Princesse de Conti est affligée de Me. la Duchesse de la Valliere. Elle a été désolée de ce que le Roi n'a pas été la voir là-dessus. Mais il a cru ne devoir pas renouveller le souvenir d'une faute, dont il se repent tous les jours: du reste, il l'aime toujours tendrement. La Princesse ne peut plus cacher sa pitié, & donne un grand exemple à la Cour, avec beaucoup de raison & de courage. Nous irons à Marly, aussi-tôt après le mariage.

J'ai quelque impatience d'y voir deux petites chambres auprès de la Chapelle, que le Roi me donne pour aller me reposer quelquefois, & me dérober à l'importunité des visites du matin.

Me. la Duchesse de Bourgogne devient tous les jours plus raisonnable : elle sera chargée de la nourriture & de l'éducation de Me. la Duchesse de Berry, qui de longtemps n'aura rien chez elle. On commence pourtant à dire qu'on ne peut faire de contrats de mariage sans donner une appanage : le Roi peut prendre ce qu'avoit Me. de Guise. Jamais on n'a vu un si bon ménage que celui de M. & de Me. d'Orléans : ils ne se quittent plus, & prennent tous leurs plaisirs en famille. On croit que la De. de St. Simon sera Dame d'honneur ; la Dame d'atour n'est pas nommée. Il n'est question que de la Chapelle : on accourt de tous côtés pour la voir ; elle est magnifique : je n'ai pas assez bon goût pour juger du reste.

Me. votre mere m'a écrit pour avoir un rendez-vous, & n'a pas mis le pied à Versailles depuis ce temps-là. Me. de Gondrain est des repas particuliers de Meudon : & M. d'Antin va chercher Me. la Duchesse de Bourgogne à la Ménagerie.

J'ai par-dessus tous mes maux un pe-

tit mal de dents, qui ne me rend pas gaie ; j'ai toujours bon courage, dans l'espérance de la vicissitude des choses de ce monde. Adieu, M. le Duc.

LETTRE LXXXV.

A St. Cyr, ce 19 Juillet 1710.

JE voudrois, mon cher Duc, pouvoir me souvenir de la disposition de cette lettre qui vous a tant plu. J'en recommencerois une à peu près de même style : car j'aime fort à vous plaire. Mais vous savez que si je vous plais par-là, ce n'est que par hasard : ce que je dis part du sentiment, & ce que j'écris est sans étude. Si vous y trouvez quelques traits vifs ou solides, n'en faites point honneur à mes lumieres : attribuez-les à ce naturel, qui même a été peu cultivé. Telle que je suis, personne ne vous aime & ne vous estime plus que moi. Je ne sais comment vous recevrez de loin la derniere réponse de nos ennemis. Le Roi l'a entendue, non avec l'indignation d'un homme qui se souvient de ses anciennes victoires, mais avec le sang froid d'un homme, maître de la guerre & de la paix.

ſe quittent plus. Madame la Ducheſſe eſt dans ſon antre obſcur & humide, ne ſe montrant guere, dédaignant nos plaiſirs, inſenſible à nos malheurs, méditant ſans doute notre perte à tous. Je la vois ſortir, au bout de ſon année, plus aimable & plus redoutable que ſes ennemis. Notre Princeſſe tâche de s'étourdir; elle court à pied, à cheval, en carroſſe, & ſes inquiétudes avec elle. Vous ſeriez bien charmé, mon cher Duc, de lui voir la dignité de la premiere femme de l'Etat, les ſentiments d'une Romaine pour Rome, & ces agitations d'une ame qui veut le bien avec une ardeur qui n'eſt pas de ſon âge.

On rompt, on efface les fleurs de lys & les armes que le Cardinal de Bouillon a fait mettre à S. Denys dans la Chapelle d'Evreux, pour confondre quelque jour le nom de Bourbon avec le ſien : on laiſſe ſeulement les armes de M. de Turenne ſur ſon tombeau. Plus on approfondit tout ce qui a rapport à ce Pantalon Suiſſe, plus on trouve de preuves de ſon incroyable vanité : M. de Bouillon ne ſe porte pas bien : il eſt pourtant à Marly.

Les gens de bon ſens croyent qu'on devroit envoyer quelqu'un au Roi d'Eſpagne, pour le perſuader, qu'en refuſant un équivalent,

équivalent, il perdra tout, & sera réduit à Versailles. C'est-là une mauvaise commission, quoique le sujet n'en soit que trop vraisemblable.

On se trouve mieux que jamais à Marly, depuis cette liberté de courir les tables. Me. de Caylus a été considérablement malade. Je me porte très-bien, pour mon âge; je suis toute courageuse, au moins en ce moment; car je vous avoue que j'en ai de mauvais & de moins braves.

Je ne voudrois point vous savoir à une triste défensive dans l'état où nous sommes. Adieu, mon cher Duc: j'espere toujours un Comte d'Ayen.

LETTRE LXXXVI.

A Marly, ce 1 Août 1710.

JE vois avec plaisir, Monsieur, votre vivacité pour M. de Brancas. Il y a long-temps que je l'aime & l'estime: je voudrois de tout mon cœur lui en donner des marques solides. Il y a bien des prétendants présents pour les charges de M. le Duc de Berry; on vendra tout ce

qu'on pourra vendre; M. de Beauvilliers a des droits. Toutes ces raisons-là rendent ce que nous desirons difficile à l'égard d'un homme qui n'a que du mérite & point d'argent.

Nous ne pensons plus ici qu'à la guerre; nos Plénipotentiaires sont revenus. Je ne puis vous dire les ressources qu'on trouve en M. Desmarets: plût à Dieu que nos militaires eussent autant de courage qu'il a d'habileté! Le Roi a commencé à travailler avec lui & avec M. Voisin, pour régler les fonds. Il a été résolu de donner tout ce qu'il y a de plus sûr & de plus présent à l'extraordinaire de la guerre. Ces assemblées se feront toutes les semaines; il en naîtra peut-être le bonheur de l'Etat.

Le Roi, en m'apprenant la descente (1) des ennemis en Languedoc, me dit qu'il croyoit que vous auriez pris sur vous d'y envoyer des troupes, & qu'à tout hasard il vous en donnoit l'ordre. Je ne sais si l'on se flatte sur cette affaire; on ne croit pas qu'elle ait des suites. Pour moi, je

(1) Vingt-cinq vaisseaux de guerre s'emparerent du Bourg & du Fort de Cette.

lon ma bonne coutume, je ne puis voir sans effroi ces Anglois en France.

On travaille maintenant pour la subsistance présente : on fait des magasins de seigle, pour empêcher le siege d'Arras à la fin de la Campagne prochaine, & pour être aussi-tôt prêts que nos ennemis, morfondus aux sieges de toutes ces Places, qui leur coûtent plus qu'à nous.

Quoique les grands vents ayent fait quelque désordre dans les bleds, on compte sur une année abondante ; & il en arrive tous les jours des pays où l'on en avoit demandé quand on craignoit la disette.

Par les projets que je vois faire, je n'espere pas vous voir sitôt. Mais je vous connois assez, pour croire que vous seriez consolé d'être loin de nous, si les affaires prenoient une meilleure face, & que vous pussiez chasser l'Archiduc.

Marly est un séjour délicieux, depuis l'établissement des tables particulieres ; on se donne à manger tour à tour. On est quelquefois convié par quatre personnes à la fois ; nos Princes sont ravis de changer de mêts : Monseigneur dîne un jour chez la Duchesse, un autre chez une Princesse, qui lui donne souvent des retours de chasse ; on mange tard ; on est trois

heures à table : rien ne presse ; on s'habille ensuite : M. d'Antin donne de grands repas, & fournit à tout.

Le Roi est ravi de manger seul & en liberté à dîner ; il soupe le soir en compagnie : comme les Princes ou les Princesses manquent souvent tour-à-tour, il y a sept ou huit places pour des particulieres que Me. la D. de Bourgogne choisit, & qu'elle fait avertir quelquefois un peu tard : M. le Moine est son Ministre dans ce département.

Il me semble que Mesdames d'Estrées, de la Valliere, & de Gondrin ne brillent pas beaucoup à ce voyage-ci. La Duchesse de Villeroi l'emporte pour l'éclat, & Me. d'O, pour les grandes choses. On prétend même que Me. de Lévi n'est que la troisieme. Me. la Duchesse de Guiche a beaucoup de part à l'estime & au goût, mais elle ne va pas plus loin ; & je crois qu'elle n'a nul regret là-dessus.

J'allai dîner hier à la Marche ; je menai Mesdames de Lévi & de Caylus : Me. Desmarets me fit la galanterie d'y convier Me. de Dangeau, qui étoit à Paris. Tout se passa très-bien, & je suis tout-à-fait contente de ces gens-là.

La Grande Princesse fait souvenir de

Me. sa belle-mere : elle arrive à l'Eglise, avec une suite presque aussi modeste & recueillie qu'elle : elle soutient, sans embarras & sans ostentation, son nouveau personnage.

Me. la Duchesse de Bourgogne se conduit à merveille en tout. Elle prend soin de Me. la Duchesse de Berry, comme si celle-ci étoit sa fille. On tâche de tous côtés de troubler cette union, & l'on se déchaîne contre cette jeune Princesse, qui jusqu'ici n'a ni mérite ni démérite.

M! le D. & Me. la Duchesse d'Orléans sont à St. Cloud pour huit jours. Ils ont ramassé vingt-trois ou vingt-quatre personnes, dont les principales sont Me. la Duchesse de Villeroi, & Me. la Maréchale de Villars.

Mlle. de Chouin a été malade, & n'a pu aller au dernier voyage de Meudon. Me. la Princesse de Conti y a toujours demeuré, disant qu'il n'y a qu'à la prendre, ou à la laisser.

Nous irons, le 20 de ce mois, à Marly pour trois semaines. Je n'en suis pas fâchée, depuis que j'ai une chambre auprès de la Chapelle, où je vais me mettre en solitude, quand je suis lasse du bruit. La Duchesse de Guiche est en faveur, & réveille tellement le Roi, que

ma jalousie auroit tout à craindre, sans leur grande vertu.

Le Roi continue toutes les semaines à travailler avec Messieurs Voisin & Desmarets : il est content de l'un & de l'autre ; & je crois qu'ils seroient très-bien ensemble, s'ils n'avoient point de femme.

La pauvre Me. de Châtillon est dans une grande douleur d'avoir perdu sa fille mariée à Toulouse ; elle a voulu aller à Chaillot, où elle a une parente, & M. le Cardinal vient de l'y envoyer. Je voudrois bien qu'elle n'y demeurât pas long-temps : c'est un trésor pour vous, auprès de Me. votre femme ; il me paroît qu'elle fait à merveille les honneurs de la maison ; elle a soin de la santé de la Duchesse ; elle est très-bonne compagnie : & certainement Me. de Noailles voit trop de monde pour être seule : elle en aura besoin dans ses couches : je ferai mon possible pour lui rendre une si utile personne.

J'ai laissé à St. Cyr deux lettres que je voulois vous envoyer : l'une de M. Desmarets, l'autre de M. de Bâville. Je suis contente de ce qu'ils disent de vous.

Me. la Marquise de Laval se meurt de la maladie de quatre-vingt-douze ans. On dit que le Cardinal de Bouillon va à Ro-

me ; & que la mort de son neveu dérange un de ses plus beaux projets, qui regardoit Liege & Cologne.

Me. la Duchesse de Mantoue est dangereusement malade : elle ne feroit point mal de mourir ; elle est embarrassée & embarrassante : avec cela a-t-on des raisons de vivre ? Adieu, mon cher Duc ; je me porte assez bien, & je vous estime de tout mon cœur.

LETTRE LXXXVII.

A St. Cyr, ce 2 Août 1712.

Ma lettre ne put s'achever hier à Marly, je n'y suis pas long-temps en repos. Je suis un peu inquiete aujourd'hui : M. le Maréchal de Villars marcha hier : & si les ennemis veulent une bataille, elle est donnée présentement. Jugez avec quelle impatience on attend ce courier, qui doit nous apprendre notre mort ou notre résurrection. Cependant les hommes disent, que les Hollandois aimeront mieux nous miner sûrement, que de se commettre à une action qui est toujours incertaine.

Nous retournons à Versailles ; M. le Dauphin, déja dégoûté des affaires, va

pour deux jours à Meudon, & y mene dîner notre Princesse avec la Duchesse de Berry. Toutes les autres prennent leur parti, soit pour s'étourdir, soit pour se désennuyer : & le Roi sera seul avec M. Voisin, & avec ceux qui ne peuvent se dispenser de le suivre.

La santé de M. le Maréchal d'Harcourt revient, depuis qu'il se repose : on croit qu'il ira en Flandre à la fin de ce mois, que le Maréchal de Villars est obligé de passer aux eaux d'Aix-la-Chapelle.

Il y a une grande cabale pour ôter le Maréchal de Villars du service : sa conduite me paroît plus droite, que celle de ceux qui l'attaquent.

Je reviens du Parloir voir M. l'E. de Chartres. Vous ne sauriez croire combien ces différents objets émoussent le peu de vivacité qui me reste. Adieu donc, mon très-cher neveu. Je m'en retourne de bonne heure, pour voir Madame votre femme, dont la santé me promet un Comte d'Ayen.

LETTRE LXXXVIII.

A Versailles, ce 5 Août.

QUe puis-je vous dire, mon cher Duc, sur ce que vous venez de faire (1)? Vous avez rendu un grand service à l'Etat; vous avez fait un extrême plaisir au Roi, vous acquérez une réputation qui est le plus grand bien des Héros; vous avez ravi tous vos parents; vous avez consolé ma vieillesse; vous avez

(1) Une flotte de vingt-cinq vaisseaux de guerre avec plusieurs barques ayant fait une descente à Cette, le Duc de Noailles, sur le premier avis du Duc de Roquelaure, Commandant en Languedoc, partit en poste, suivi de neuf cents chevaux commandés par le Marquis de Caylus, de mille Grenadiers sous les ordres du Brigadier Planque, & de douze pieces de canon. Les troupes arriverent en trois jours, se reposerent cinq heures, allerent à l'ennemi, qui, chassé d'Agde & de Cette, se rembarqua avec perte de six cents hommes: le Duc de Noailles ne perdit qu'un Grenadier & quatre chevaux. Ce succès, dû à sa diligence, étoit important: si l'Anglois avoit eu le temps de se fortifier dans le port de Cette, il auroit pu recevoir du port des secours, & en tirer même du pays où les feux de la guerre des fanatiques n'étoient pas encore éteints.

rempli mes espérances; vous m'avez ôté la confusion d'estimer si sérieusement un si jeune homme.

Le Roi vous sait bon gré de ce que vous avez fait, & se félicite de l'avoir deviné : il admire votre diligence & celle de vos troupes : mais il avoue qu'il ne peut comprendre celle de votre canon. Vous savez qu'il est juste, & point flatteur. Le peuple de Paris dit, que si vous êtes arrivé le jour que l'on marque, le Diable vous a porté : admiré ici, là vous passez pour Magicien.

J'ai reçu bien des compliments, & j'ai été surprise de la vivacité de celui de M. le Duc de Beauvilliers, avec qui je ne vous croyois pas si bien : il m'a parlé, comme vous connoissant. M. Desmarets m'écrivit de maniere à mériter de vous envoyer sa lettre; mais je ne l'ai pas ici; & il faut que celle-ci parte. Notre Maréchal de Boufflers est à Paris : je m'attends à des démonstrations d'une joie bien sincere.

Me. la Maréchale de Noailles me fit aller hier chez M. Desmarets pour l'affaire des rentes sur la ville : nous conclûmes tous deux, qu'il ne seroit pas de votre goût, qu'on en parlât dans ces circonstances.

M. Voisin envoye votre lettre à sa Duchesse de Noailles : elle n'a pas été insensible à cette attention : nous dînâmes hier ensemble chez Me. Voisin. Elle est bien fiere de ce que vous avez fait : sa santé est très-bonne, quoiqu'elle puisse dire. Notre Princesse a eu en tout ceci, une conduite si obligeante pour vous, qu'elle doit vous raccommoder pour long-temps. Mesdames vos sœurs ne vous la laisseront pas ignorer. Adieu, mon cher Duc : j'ai tant à répondre sur tout ce que vous m'avez attiré, qu'il faut que je songe à ce que vous avez fait, pour vous le pardonner. Je ne laisse pas dans ma joie d'être en peine de l'excès des fatigues que vous venez d'essuyer : l'esprit est prompt, &c.

LETTRE LXXXIX.

A St. Cyr, ce 15 Août 1710.

IL n'y a pas long-temps que je vous ai écrit au long, mon cher Duc ; mais je veux vous envoyer cette lettre que je viens de retrouver dans mon porte-feuille.

Je crois que Béthune (1) n'ira plus gue-

(1) Elle fut très-bien défendue par M. du Puy-

re loin. M. de Vendôme a toujours la goutte à Anet. Les dissentions d'Angleterre augmentent tous les jours; Dieu prépare quelque chose de ce côté-là. Le Roi n'a pu se confesser, parce que son Confesseur s'est trouvé mal.

De M. de Bâville.

De Montpellier, le 1 Août 1710.

J'ai eu l'honneur, Madame, de vous écrire en gros la descente des ennemis: voici ci-joint le détail de leur rembarquement. M. le Duc de Noailles nous promet un grand Général; il entre dans des détails infinis; il communique son application & son activité à tout ce qui reçoit ses ordres; voyant d'abord tout ce qu'on peut voir, il prend vîte son parti; les troupes l'adorent, & feront toujours sous lui avec joie ce qu'elles ne feroient pas sous un autre sans murmurer; mais il lui sera bien difficile de rendre à l'Etat un service plus important, que celui qu'il vient de rendre à cette Province. Des Of-

Vauban, qui ne la rendit qu'après 35 jours de tranchée ouverte, quoiqu'il n'eût qu'une petite garnison.

ficiers prisonniers m'ont dit aujourd'hui, qu'ils ne s'étoient embarqués dans ce projet, que sur l'assurance d'être soutenus par plus de vingt mille hommes qui devoient les joindre. C'est ce qu'il a prévenu par cette marche si vive & si extraordinaire, dont vous ne pouvez bien juger dans l'éloignement. Je serai toute ma vie avec le respect de mes jeunes années, &c.

LETTRE XC.

A Versailles, ce 17 Août 1710.

VOus croyez donc, Monsieur le Duc, que nous sommes des imbécilles en ce pays-ci, & qu'il n'y a personne qui ait entendu toutes les merveilles & toutes les délicatesses de votre conduite! Quand on reçut votre lettre, simple, courte, Césarienne, le Roi dit: » Il n'a pas voulu » rendre compte de ce qui s'est passé; » il veut laisser au Commandant & à » l'Intendant à mander le détail." Cette lettre fut donc pesée dans toutes ses circonstances; & la fin ne fut pas ce qui plut le moins: vous priez si tendrement le Ministre de la guerre d'envoyer de vos nouvelles à vos parents! J'aurois été bien

offensée, s'il y avoit eu quelque chose de plus pour moi. Quand le Courier, ou Officier de M. de Roquelaure me présenta deux lettres, je dis qu'elles seroient de M. de Roquelaure & de M. de Bâville, & qu'elles ne pouvoient être de vous. Vous voyez, Monsieur, qu'on a du discernement, & qu'on vous connoît un peu. Jamais on n'a plus donné de louanges à un homme, que vous en avez reçues. Ne point attendre l'ordre, prendre son parti sur l'heure, ne consulter que le bien de l'Etat, aller servir en subalterne, donner d'abord les ordres, les exécuter avec la même diligence, pourvoir aux rafraîchissements des troupes avec vigilance, attaquer l'ennemi avec la même promptitude, ramener sur le champ en Roussillon un soldat qui ne sent point les fatigues qu'un Général, qu'il aime, partage avec lui : tout a été considéré, & je n'ai point encore eu de coup à parer. Je ne dis rien de votre courage, vous en seriez offensé ; mais on a parlé de celui des deux freres. Faites mon compliment au Chanoine, il n'auroit point si bien fait à Notre-Dame. J'ai été si contente, que j'ai été dîner chez Me. de Noailles. . . . .

M. de Vendôme est retenu par la goutte ; on croit qu'il ne trouvera pas les affaires

en fort bon état en Espagne, & que le dernier combat ne s'est pas passé heureusement pour le Roi. On ne parle ici que de notre union avec l'Espagne : & les Dames, en mettant leur rayon, agitent, s'il faut faire un Traité, ou non ; ce sera bien autre chose à Marly.

Je suis plus solitaire que jamais : je vis hier le P. de la Rue, qui vous voudroit Connétable : il vous aime passionnément.

LETTRE XCI.

A St. Cyr, ce 3 Septembre 1710.

COmme l'incertitude est pour moi le plus grand mal, je ne pouvois ces jours passés avoir le courage de vous écrire. J'attendois toujours la confirmation de la mauvaise nouvelle d'Espagne (1). Enfin, elle arriva hier, mais avec un reste d'espérance de rallier encore une petite armée ; vous savez bien, qu'on a la funeste maxime de n'affliger les Rois qu'à demi.

(1) La bataille de Sarragoffe, où les Espagnols, d'abord vainqueurs, avec un grand avantage, furent ensuite battus par M. de Staremberg.

Apparemment, on presse fort l'arrivée de M. de Vendôme, qui produira plus que toutes les promesses. On nous presse fort de Madrid de leur envoyer des troupes pour faire quelque diversion : je ne doute pas qu'on ne le fasse quand on le pourra : mais quand le pourra-t-on ? la marche sera trop longue, & le mal est présent.

Béthune est pris après une résistance qui a surpris tout le monde : voyons ce que nos ennemis voudront faire. On mande de l'armée que ce sera le siege de St. Venant ; & que l'on ne croit pas qu'ils entreprennent si tard celui d'Aire : nous en serons éclaircis dans peu de jours.

M. le Maréchal de Villars est très-incommodé : mais il renvoye toujours son voyage aux eaux : il veut finir la campagne, & sans doute il voudroit bien y finir lui-même. Je crains qu'il ne se mette hors d'état de servir l'année prochaine : il est véritablement mal, & son seul courage le soutient.

M. le Maréchal d'Harcourt obéira à tout ce qu'on lui commandera : mais il n'est point remis, & il ne pourra point remplir, ni les devoirs d'un Général, ni ceux d'un soldat. Notre situation est triste de tous les côtés : & il n'y a que l'habitude de l'envisager depuis long-temps, qui puisse

nous la faire envisager sans trembler. Je suis aussi mécontente des Officiers Généraux, que je l'étois l'année passée. A force de voir la conduite des hommes, la lâcheté des braves, les foiblesses des Philosophes, les bêtises des politiques, la fausseté des dévots, je suis parvenue à ne les pas plus estimer que les femmes, qui sont pourtant de jour en jour plus méprisables.

Les tracasseries qui étoient autrefois resserrées dans les maisons des particuliers, sont aujourd'hui à la mode parmi les Grands; mais tracasseries qui emportent la piece, & qui communiquent le découragement aux mieux intentionnés, & qui déchirent la réputation. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que sujets de peine: il me semble que de mon temps il y avoit encore une espece de générosité & de franchise dans les malices mêmes de l'envie.

Oui, certainement, mon cher Duc, le Roi est très-content de vous. Il dit que les Noailles ne lui manqueront jamais: il compte sur vous pour les plus mauvaises, comme pour les meilleures commissions.

La pauvre Me. des Ursins triomphoit, dans sa derniere lettre, d'un petit avantage remporté le 15 d'Août: elle voit pré-

sentement que les batailles ne sont pas toujours avantageuses ; il y a des gens qui ne savent ni se réjouir, ni s'affliger.

On n'a point voulu que vous allassiez à Madrid : vos raisons étoient pourtant bonnes. Vous aurez de la peine à bien arranger vos projets avec M. de Vendôme ; outre que cette derniere affaire change fort l'état de l'Espagne. Faites de votre mieux, & ne vous attendez à rien de parfait.

M. Voisin se conduit parfaitement, & tout le monde le loue. On se déchaîne assez contre M. Desmarets. Il me paroît qu'il travaille beaucoup & avec un grand courage : sa besogne est difficile : il s'agit de contenter le Roi, & de ne point aigrir le peuple, de nourrir des soldats, & de ne pas ruiner des paysans : on lui demande des millions, & il n'a pas le sol : il ne peut que fournir des moyens d'en avoir, & ces moyens irritent, parce qu'ils sont aujourd'hui tous violens.

Le Roi est très-occupé de ses affaires ; il les suit, il entre dans le détail, il travaille plus que jamais ; & sans le flatter, on ne peut trop admirer la fermeté de son courage & la sincérité de sa résignation. Le Roi d'Angleterre est languissant ; il a des hémorroïdes si douloureuses, qu'il ne peut presque plus monter à cheval : il se

a obligé de revenir avant la fin de la Campagne. J'irai vers le soir à Versailles pour voir Me. la Duchesse de Noailles, qui aura, je crois, bien des choses à me dire : car sa couche ne se tourne pas selon son projet ; j'ai bien envie qu'elle ait un Comte d'Ayen.

Plus je vieillis, & plus j'ai d'afflictions: plus j'ai d'afflictions, plus ma santé se rétablit : il y a bien long-temps que je ne m'étois aussi bien portée. Je sais que vous le desirez ainsi, & l'idée de vous plaire me console un peu du chagrin de me déplaire à moi-même.

Je vous embrasse, mon cher Duc, en vous assurant de ma parfaite estime, & de ma tendre amitié.

P. S. Je viens de recevoir la lettre de Me. des Ursins ; elle me mande que l'affaire est moins fâcheuse qu'on ne l'avoit cru d'abord. Elle se recrie fort sur la fidélité & l'affection des peuples. Il n'y a pas lieu d'en douter, & c'est un grand bien. Mais il faudroit des troupes & de l'argent, & nous n'en avons point, & c'est un grand mal. Le Gouvernement de Vincennes a été demandé par toute la Cour : on croit que Me. la Duchesse de Bourgogne l'a fait donner à M. du Châtelet ; elle se fait bien des amis & des

ennemis. Adieu, Monsieur le Duc. M. Desmarets vous aime toujours, & est toujours aimé de moi.

LETTRE XCII.

Ce 31 Octobre 1710.

MAdame la Maréchale me vint voir le lendemain de votre départ : elle étoit si froide, que j'irois lui rendre sa visite, si je pouvois aller dans un lieu où je n'ai pas une niche. Je n'ai rien vu de plus aimable que Mesdemoiselles vos filles : je vous les promets parfaites si elles sont élevées pour les mœurs comme pour les graces.

Me. votre femme veut aller à Marly : je lui ai déclaré qu'elle ne pouvoit pas y aller toujours ; que le Roi est embarrassé pour les logemens : qu'elle ne peut contribuer au plaisir présent des Princesses, qui est de monter à cheval & de jouer. Il me parut qu'elle ne goûtoit pas ma discrétion : mais un voyage à St. Cyr l'a consolée.

Il n'est pas étonnant, Monsieur, que j'aie oublié à vous recommander M. de

Pelleport, qui a épousé la fille de ma favorite Me. de Villefort, & M. du Pérou, frere de la Supérieure de St. Cyr, qui ne m'est pas indifférente.

Le Roi & M. le Cardinal sont toujours en querelle : c'est une négociation qui ne peut vous manquer quand vos affaires seront finies ; celle-là vous fera plus de peine que d'aller de Madrid à Versailles en poste.

Il m'a paru qu'on goûtoit assez le Cardinal en Espagne : on en parla au Conseil ; on croit que l'amitié de la France peut lui être encore plus utile à Rome.

Les nouvelles d'Espagne marquent que les affaires se raccommodent tous les jours, & que l'Archiduc est embarrassé. Me. la Princesse des Ursins me mande que si l'on vous met en état de faire une diversion, la guerre finira bientôt : elle pourroit bien se trop flatter, & nous, nous trop désespérer.

Le Roi n'avoit pas encore hier au soir la nouvelle de la prise d'Aire. Nos chers Officiers trouvent que la défense est trop longue & qu'il pleut beaucoup.

Les amis de M. le Maréchal d'Harcourt disent qu'il se porte fort bien. Le Maréchal de Villars se loue fort des eaux. Le Maréchal de Berwick doit arriver demain.

ſur-tout devant celle-ci : & il y a de fâcheuſes maladies dans leur armée, qu'on aſſure être fort diminuée. Je crois que M. le Maréchal d'Harcourt fera tout ce qu'il pourra, & qu'il pourra très-peu. On dit qu'il y a des maladies auſſi dans notre armée ; mais elles ne ſont pas ſi dangereuſes.

M. le Maréchal de Berwick eſt revenu. M. de Savoye fait des propoſitions qui ne ſont pas recevables : il eſt aſſez mal depuis quelque temps : ſa perte ne nous ſeroit pas avantageuſe, à ce qu'on dit. Le fils du Comte de la Mothe a été tué à Aire, après y avoir fait des merveilles.

A St. Cyr, ce 12 Novembre.

M. de Guébriant mande qu'il peut encore venir, ſi cela eſt néceſſaire : vous entendez bien ce qu'il veut dire. Je ne ſaurois croire que le Maréchal d'Harcourt manque une ſi belle occaſion, ſi le ſecours eſt praticable.

Je dînai hier chez M. Deſmarets, & je l'entretins enſuite ; il ne me parut pas ſi chagrin qu'on me l'avoit dit. Il eſpere beaucoup du dixieme denier, & croit que la recette ſe fera fidélement ; il eſt ravi de la défenſe d'Aire. Nous ne nous ſéparâmes

parâmes pas, sans parler de vous : je le crois de vos amis. On est rempli d'espérance en Espagne, & ravi du secours qu'on y envoye. Dieu veuille accomplir toutes vos prophéties ! Adieu, mon cher Duc.

LETTRE XCIV.

A Versailles, ce 18 Novembre 1710.

VOici la troisieme lettre que je vous ai écrite, mon cher Duc, sans en avoir reçu de vous : tous vos parents ne s'accommoderoient pas d'un plus long silence : il faut un mot qui rassure sur votre santé notre tendresse allarmée.

Les armées sont apparemment séparées : on ne voit que les lettres des Courtisans qui annoncent leur retour. Leurs discours d'hyver seront comme ceux de l'Eté, & tous très-décourageants, & très-préjudiciables au service.

Je ne vois que le Duc d'Albe & le Comte de Bergueich, qui approuvent la taxe du dixieme ; c'est peu que d'avoir le suffrage des étrangers. M. Desmarets en espere pourtant beaucoup ; il prétend que les Hollandois en ont été fâchés. Le dé-

bordement des rivieres cause encore une grande ruine. Le pont de Moulins, chef-d'œuvre du grand Mansard, a été emporté. On découvre tous les jours combien ce grand homme a trompé le Roi : il ne m'a jamais trompée.

Le Duc d'Albe est toujours très-mal : ~~Me. sa femme n'est plus grosse :~~ Me. la Duchesse de Mantoue n'étoit pas encore morte hier au soir. Le Maréchal d'Uxelles me paroît d'autant plus mal, qu'on dit que ses jambes sont desséchées : rien n'est plus dangereux. On chante déja victoire à Vittoria : l'Archiduc est en marche pour se retirer soit en Arragon, soit en Catalogne. Comme je suppose que l'armée du Roi le suivra, je me fais une agréable idée, peut-être est-ce une chimere, de voir M. de Staremberg entre M. de Vendôme & vous.

Le petit Caylus a fait de grandes sollicitations pour aller à Gironne servir d'Aide-de-camp au Général : j'approuvois fort ce dessein : le Roi ne l'a pas voulu ; sa mere est toujours très-languissante. Mon compliment, je vous prie, à M. le Marquis de Brancas, sur ce que M. son frere est Aumônier du Roi ; je le vis hier : sa figure est noble & modeste : je le vois déja un bon Evêque, à tout ce que j'en entends

dire. M. de Guébriant arrive au premier jour ; je crois qu'il sera Chevalier de l'Ordre avec une pension. La derniere lettre de Me. la Princesse des Ursins étoit pleine de marques d'estime & d'amitié pour vous ; je le disois hier au soir au Roi, qui me répondit, que LL. MM. CC. vous avoient de grandes obligations, & que vous vous mettiez en pieces pour leur service. Si votre confiance étoit dans les Princes, je vous plaindrois pourtant ; mais vous avez appris de bonne heure à les servir en dépit de l'ingratitude, & à n'attendre de récompense que de vous-même.

Me. de Champigny, Dame de St. Louis, veut que je vous recommande son frere, Colonel d'un Régiment nouveau.

LETTRE XCV.

A St. Cyr, ce 25 Novembre 1710.

ENfin, j'ai reçu une lettre de vous du 14 de ce mois, toute remplie de plaintes. Le Roi ne doute point que votre zele & votre intelligence ne remédient à tout. Mais Me. la Duchesse de Bourgogne & moi entrons dans vos peines :

nous connoissons que votre style n'est pas larmoyant; & nous jugeons que votre état est encore plus triste que vous ne nous le dépeignez.

Cependant vous avez le beau temps que vous desirez: ainsi j'espere que vous sortirez de vos premiers embarras; mais il en viendra d'autres. La Cour de Vittoria s'étoit flattée, selon sa coutume, que l'Archiduc se retiroit: ce qui ne se trouve pas vrai. On dit que M. de Staremberg attend les troupes que les ennemis envoyent à Barcelone & en Portugal.

Nos bonnes têtes d'ici sont toujours persuadées que nous n'aurons jamais la paix en gardant l'Espagne, & que tout bon François doit désirer que Philippe V. se contente d'un partage, en attendant des conjonctures plus favorables. Ils prétendent que le Roi devroit exiger de Me. la Princesse des Ursins d'entrer dans cette vue, & d'y travailler peu à peu. Ils croyent que c'est la chose du monde la plus aisée de persuader à un Roi, qu'il doit se détrôner lui-même, & à une favorite, qu'elle doit s'ôter son crédit. Je n'ai encore vu M. le Maréchal d'Harcourt qu'en présence du Roi: il me parut le visage un peu étonné; je dois le voir demain ou après demain: il a pris le bâton.

M. le Maréchal de Boufflers n'a point demandé à me voir depuis son retour. M. d'Albergotti m'a paru aussi vif que jamais ; aussi dit-il que son mal n'étoit rien de considérable. M. de Guébriant sera Chevalier de l'Ordre, & aura une pension, en attendant le Gouvernement vacant. Nous allons voir bientôt l'effet du dixieme ; il y a des Provinces qui murmurent un peu. Le Roi dit que les Gardes du Corps sont en très-bon état. M. le Prince de Conti sera Chevalier de l'Ordre au premier jour de l'an. Notre Princesse a commencé à tenir une Cour chez elle, le soir, depuis sept heures jusqu'à dix ; M. le Duc de Bourgogne y tient une table de jeu. On veut quelques Bals à Marly ; tout cela m'inquiete pour une personne qui paroît sur sa bonne foi, & qui jusqu'ici en use bien. On est fort attentif sur la destinée de M. de Marlborough, qui est retourné en Angleterre. Si tout ce qui s'y passe n'apporte point d'autre changement que celui de ce Général, il me semble que c'est peu de chose : nous sommes trop mal, pour qu'un seul homme puisse nous rétablir, ou nous sauver. Votre Maître se porte très-bien, & la santé de votre très-humble servante est meilleure qu'elle ne l'a été depuis dix ans.

Madame de Mantoue vivoit encore hier au soir.

LETTRE XCVI.

A St. Cyr, ce 27 Décembre 1710.

VOus ne devriez pas m'écrire, mon cher Duc, quand vous n'avez à me mander que ce que vous écrivez au Roi, il m'en fait part, & vous êtes accablé d'affaires. Je ne cesse de vous recommander à Dieu pour qu'il vous conserve. Songez que vous êtes Général, & Général très-nécessaire.

Vous savez combien on juge à notre Cour d'après les événements; toutes les fautes de Mr. de Vendôme sont oubliées, & c'est un Héros; il n'auroit aucun talent, s'il étoit malheureux : notre jalousie ronge toujours le mérite, & ne laisse pas même en paix le malheur.

Paris & la Cour sont dans la joie; les habiles croyent que nous ne gagnons pas à ce qui se passe en Espagne; il n'y a que Dieu qui sache ce qui nous en doit revenir, & ce qu'il veut faire de nous.

On est très-occupé du rétablissement de l'armée de Flandre; les Officiers sont plus

qu'on n'avoit espéré : les recrues arrivent, on connoît la nécessité de la diligence ; l'argent seul nous arrête. Je suis persuadée que si vous étiez ici, vous nous procureriez encore quelques millions ; mais vous n'y êtes pas, & c'est ce qui me tue ; vous faites du bien où vous êtes, & c'est ce qui me console.

Pourquoi ne vous servez-vous pas de toute votre autorité sur le Marquis de Noailles pour le renvoyer ici ? Il est toujours malade ; l'air de Roussillon lui est mauvais, celui de Paris est excellent pour la poitrine, qu'on dit qu'il a très-foible. Je tremble que vous ne le perdiez. On croit Me. la Duchesse de Noailles grosse ; elle soutient qu'elle ne l'est pas ; si elle l'est, elle aura besoin de consolation : il est vrai qu'elle passe une triste jeunesse, & qu'elle souffre bien des maux. Adieu, Monsieur ; notre amitié est trop véritable & trop solide pour nous faire des compliments ; laissons-les aux traîtres ou aux désœuvrés.

LETTRE XCVII.

A Marly, ce 12 *Janvier* 1711.

LEs affaires d'Espagne sont maintenant l'objet de notre joie, & de notre application. Nous ne les séparons point de celles des Catalans, & nous trouvons fort mauvais que nous n'ayons pas de vos nouvelles à tout moment. On ne s'aborde plus, sans se demander des nouvelles d'Espagne; il est encore du bel air de vous louer. Nous apprîmes hier qu'on diminue tous les jours le train de M. de Staremberg; je vous plains, si le manque de subsistance vous empêche de le joindre! Nous vous faisons souvent aller bien vîte avec un morceau de pain dans la poche, battre Staremberg, le prendre prisonnier, & nous l'envoyer; nous traitons assez de même M. l'Archiduç: mais encore une fois, vous serez bien fâché, si nos projets deviennent impossibles, & je n'en serai pas surprise.

Paris est ravi de l'état de l'Espagne; le plus grand nombre en ce pays-ci pense de même: mais *ma solidité* est persuadée que nous en pâtissons. il ne faut pas vous

en dire davantage, de peur de vous mettre en colere. Encore un mot. On ne croit pas que le siege de Barcelone soit possible, ni qu'il vous fût avantageux de chasser l'Archiduc. Si votre Ingénieur dit vrai, vous êtes dans la ville de Gironne. Vous avez tant de commerce, qu'on vous aura mandé beaucoup mieux que je ne le saurois faire, tout ce qui regarde la guerre du Nord. La pente que j'ai à la défiance, ne m'empêche pas de voir, que de tous côtés il y a des mouvements dont nous pourrons bien profiter; mais j'ai peur que nous ne puissions attendre leurs effets. On dit que nos ennemis commencent à faire de grands efforts en Flandre, & qu'ils sont bien piqués de ce qui se passe.

M. Desmarets & M. Voisin me paroissent fort occupés à mettre l'armée en état de prévenir nos ennemis: nous avons un peu d'argent, & je vous avoue que j'admire M. Desmarets de le voir dans l'espérance de pouvoir soutenir encore une quatrieme Campagne: je l'ai vu aujourd'hui, non sans parler de vous; il me paroît bien véritablement de vos amis.

M. Voisin marie sa fille au jeune Comte de Châtillon. Le Duc de Fronsac va épouser votre cousine; jamais homme n'a

mieux réussi à la Cour, la premiere fois qu'il y a paru ; c'est réellement une très-jolie créature.

Je vis hier la Duchesse de Noailles à St. Cyr avec la contenance qu'auroit eue Mlle. de Lamoignon en pareil cas, pénétrée d'une douleur tranquille, inquiete de vos nouvelles, comprenant le péril où vous êtes, priant instamment qu'on lui dise tout ce qu'on apprendra de vous.

Il y a assez de nouvelles ici sur le tapis, pour faire parler le sallon ; mais le jeu qu'on y joue depuis le matin jusqu'au soir, fait une grande diversion, & nous épargne bien des sottises.

M. le Maréchal de Boufflers a fait un grand raccommodement entre M. d'Harcourt & M. de Torcy ; il n'y a pas eu grande peine, car ils en avoient tous deux envie. J'aime la paix, & j'ai souhaité celle-ci, parce que je la crois utile aux affaires du Roi. M. d'Harcourt veut demeurer brouillé à jamais avec M. le Duc de Beauvilliers. Le Roi a permis à M. d'Antin de faire juger le procès qu'il a pour le Duché d'Epernon ; ce qui fait grand bruit à Marly : il faut si peu de chose pour nous occuper !

Je vous embrasse, mon cher Duc ; je suis inquiete pour vous ; je ne me porte

pas bien. J'entends avec grand plaisir chanter vos louanges : la table que vous donnez aux Ingénieurs fait grand bruit ; elle me ravit, mais je voudrois la Duchesse de Noailles dans un Couvent avec cent écus de pension.

Il ne faut pas finir, sans parler de notre Princesse, qui s'attire présentement beaucoup de louanges & de considération ; nous ne vous oublions pas dans nos entretiens. Ma niece n'est point ici ; je ne sais pourquoi.

Cette bisarre Duchesse
Ne seroit-elle pas mieux
De nous montrer ses beaux yeux,
Que de rester à Lutece,
Et laisser notre grand Roi
Entre sa cousine & moi ?

LETTRE XCVIII.

A Versailles, ce 20 Janvier 1711.

VOs prophéties sur l'Espagne sont accomplies ; & je vois même des apparences favorables pour celles que je vous ai vu faire sur la France : cependant nous

touchons à ce mois de Mars qui doit décider notre sort.

J'ai vu avec plaisir que vous pensez comme le Roi sur le siege de Barcelone. Je crains que M. de Vendôme ne se rende pas; il me paroît pourtant par leurs projets qu'ils veulent faire ce que vous proposez. Notre Maréchal de Boufflers a été bien malade de la poitrine; il est à Paris: M. Fagon n'y croit pas de danger, mais il ne le voit plus. Me. la Maréchale de Noailles me paroît bien contente de Me. votre femme, & de tout ce qu'elle a fait à Paris pour vos affaires. Il a fallu bon gré malgré voir M. d'Oremieux; mais après avoir dit un mot de vos intérêts, nous nous sommes mis sur vos louanges. Vous êtes son Héros, & nous croyons que vous le serez de bien d'autres.

Je crois Gironne pris; mais il faut encore bien des jours pour en savoir des nouvelles. Vous faites fort bien votre cour: je connois vos sentiments, & je crois qu'ils ne changeront pas. La Duchesse de Ber... a bien fait des imprudences; on s'en est lassé: & Me. la Duchesse d'Orléans a pris le timon. Elle est en pénitence & gouvernée; elle fait tout ce qu'on veut: ceux qui l'avoient abandonnée ont plus de tort

qu'elle. Notre Princesse s'établit une grande réputation de prudence ; la jeunesse commence à la craindre, & véritablement tout le monde en est charmé. Nous parlons souvent de vous, & nous n'avons point de dispute. Le Roi est en parfaite santé ; c'est ce qui vous paroît le plus important, & à moi aussi. Je ne puis, mon cher Duc, vous dire à quel point je vous estime & je vous aime ; je suis persuadée que vous avez de l'amitié pour moi.

LETTRE XCIX.

A Versailles, ce 25 Janvier 1711.

JE suis fâchée de toutes vos tribulations, mon cher Duc ; mais, graces à Dieu, vous avez de toutes sortes de courages, & vous savez mieux que moi qu'il y en a plus à souffrir des contradictions, qu'à prendre des villes.

Il est certain qu'on vous a fait voler au-devant de M. de Staremberg pour l'empêcher de rentrer dans Barcelone : on l'a fait venir dans quatre jours ; d'autres ont fait marcher le Roi d'Espagne si vîte,

qu'il a pris M. de Staremberg avec toute son armée. Gironne d'abord a été une grande entreprise : ensuite on a parlé d'une muraille seche pour toute défense; on vous a fait laisser une partie de vos troupes pour la prendre, & vous, aller avec l'autre défendre le passage de l'Ebre. Je n'ai jamais vu le Roi douter que M. de Staremberg ne seroit point pris, qu'il arriveroit à Barcelone, & que vous ne quitteriez point Gironne qu'il ne fût pris.

L'Ingénieur qui avoit écrit que vous feriez les Rois dans la ville, a un peu contribué à l'impatience du public. Mais les gens sensés, au nombre desquels je me range, ont bien remarqué que vous ne le mandiez pas, & que vos espérances étoient du 15 au 20; de sorte que nous n'attendions de vos nouvelles que le 25 ou le 30. Vous êtes si solide, que vous ne compterez guere tous les discours, & que vous ne songerez qu'à finir votre entreprise, sans daigner même songer à faire rougir les discoureurs. Deux raisons empêchoient le Roi de croire que vous ne l'abandonnassiez : l'une, l'impossibilité de marcher sans subsistance, & l'autre, que vous étiez d'humeur à achever ce que vous aviez entrepris, avant que de passer à une autre idée.

Le siege de Barcelone a fait faire aussi beaucoup de raisonnements : les uns le vouloient, le croyant possible ; les autres soutenoient qu'il y auroit de la folie de l'entreprendre ; & quelques-uns ont crû qu'il ne vous seroit pas avantageux de l'avoir, parce que les ennemis ne pourront le soutenir sans beaucoup de soin, de dépenses & de peines, qu'ils tourneroient toutes contre vous. Le Roi a été très-aise que vous vous soyez trouvé de son avis là-dessus ; & il me semble même que du côté d'Espagne on n'en parle plus.

Nous sommes ici fort occupés du rétablissement de l'armée : on croit que les arrangements pour la subsistance sont faits ; les recrues vont mieux qu'on ne l'osoit espérer de la pauvreté des Officiers ; mais leur bonne volonté ne suffit pas, on les aidera par des Milices. Le Maréchal de Villars part pour la frontiere, & M. de Guébriant, pour St. Omer. Je vous pardonne d'être plus occupé de Gironne que de nous : la Duchesse de Noailles m'avoit déja dit, que vous lui mandiez que toute votre passion étoit pour cette Place ; apparemment vous jouirez enfin de votre maîtresse, au hasard d'être incestueux (1).

(1) Le premier Maréchal de Noailles avoit pris Gironne, le 29 Juin 1694.

Il faut bien vous dire un mot de notre Duchesse de Bourgogne, qui, malgré tout son mérite, est un peu trop engouée de la danse, des bals & des mascarades : le mariage de Mlle. Voisin en a fourni un ; c'est dommage que celui de M. de Fronsac se fasse à Paris ! Il ne faut pas finir cet article, sans vous dire que de Lorme, ma femme de chambre, épouse Baptiste. Je suis dans mon lit avec une fluxion sur la tête, qui m'empêche de vous écrire moi-même, mais qui ne m'empêche pas de vous aimer de tout mon cœur.

LETTRE C.

A Versailles, ce 26 Janvier 1711.

J'Entendis lire hier au soir toutes vos lettres ; & j'ai vu le détail de toutes vos souffrances. Je les comprends dans toute leur étendue, & je les partage avec amitié : j'espere qu'elles sont finies à l'heure qu'il est, & que nous aurons à la fin du mois la nouvelle de la prise de Gironne. Dieu veuille vous conserver, au travers de tant de périls, pour votre vie & pour votre santé ! Il faut être bon Fran-

çois pour servir dans le temps où nous sommes : il faut avoir un grand courage pour surmonter tant d'obstacles que vous n'avez pas ignorés, même avant que de partir.

Quand l'entreprise de Gironne sera finie, vous entrerez dans d'autres peines. J'étois bien mal instruite, quand je croyois qu'on ne pensoit plus au siege de Barcelone. M. de Vendôme ne se rendra pas aisément : & je crains que la différence de vos sentiments ne trouble l'intelligence qui est entre vous. Le Roi est pour vous ; mais on ne manquera pas de publier en Espagne, qu'il ne veut pas que la guerre y finisse. Je vois par une de vos lettres qu'on vous a donné quelque chagrins sur la Pancarte du Roi Catholique. Je dirois à un autre, qu'il ne faut jamais fâcher les gens éloignés, parce qu'ils voyent les choses pires qu'elles ne sont. Mais j'espere que votre esprit supérieur vous les fait voir à peu près ce qu'elles sont en effet. Enveloppons-nous dans notre vertu, mon cher Duc ; j'en ai un besoin présent, & vous en aurez besoin toute votre vie. Heureusement vous aimez le bien pour le bien : le témoignage de votre conscience vous satisfait ; bon sujet & bon citoyen, vous aimez également l'Etat &

le Roi; vous connoiſſez la néceſſité de vos ſervices: c'en eſt aſſez pour vous faire paſſer par-deſſus bien des choſes déſagréables. Il eſt très-ſûr que vous êtes très-bien avec le Roi, & que je n'ai point encore vu le déchaînement de l'envie contre vous. Mais patience: cela viendra; & il faudroit que vous fuſſiez bien malheureux pour n'être pas envié. Ce qui ſurprend le plus ici, c'eſt la fidélité de vos Catalans, qui marque que l'Archiduc n'eſt pas leur véritable Roi. Nous avions eſpéré qu'ils ſe rendroient à nous pour être à jamais dans leur devoir. Adieu, mon cher Duc: continuez toujours à m'écrire l'état de votre eſprit & de votre ſanté; je ſais par vos lettres au Roi les autres détails. Il eſt inutile de finir les miennes par des proteſtations; je ne puis croire qu'elles ſoient néceſſaires.

LETTRE CI.

A Marly, ce 6 Février 1711.

J'Ai beaucoup de joie; & je l'ai achetée par beaucoup de peine, non des ſots diſcours que j'entendois ſur la levée du ſiege, mais par beaucoup de raiſons,

comme le retardement que le déluge vous apportoit, la diminution de vos vivres, la difficulté d'en avoir, le peu d'habileté de vos Ingénieurs, la capacité de M. de Staremberg, la rage des peuples, vos inquiétudes, vos fatigues. Tout cela, mon cher Duc, m'a fait passer de mauvaises nuits : je me suis souvent mise à votre place, & je la trouvois la plus mauvaise du monde.

Enfin, Gironne est pris : & tout ce qui en faisoit les difficultés fait aujourd'hui votre gloire. Madame, qui sort de ma chambre pour m'en faire compliment, m'a assurée que vous étiez encore aimé & loué de bon cœur : & nous avons conclu que si vous continuez, vous pourrez bien être haï & blâmé de bon cœur aussi.

On nous annonça M. Voisin, en même-temps que le Capitaine des Gardes avertit pour la viande (1). Vous savez qui est dans ma chambre à cette heure-là. Nous crûmes d'abord que ce seroient des nouvelles de Gironne. M. Voisin entra, suivi d'un homme dont la taille étoit fort petite, & dont la barbe étoit un peu plus

(1) Du temps de Louis XIV, on annonçoit les repas du Roi en ces termes : *Sire, la viande que Votre Majesté a commandée, est prête.*

grande. Ce petit homme commença son récit d'un ton & d'un accent qui charma nos Princes. La joie fut extrême, quand on sut que les forts étoient rendus : car on n'avoit compté que sur la prise de la Ville. Je ne vous dirai pas le compte que M. Planque rendit de toutes les attaques, tenant un plan à la main : le Roi y prenoit un singulier plaisir, & je veillois sans peine pour le partager. Ce que j'ai le mieux retenu, est ce qui fut dit de vous. » J'ai servi, dit M. Planque, sous » tous vos Généraux : vous n'en avez » point, qui ait plus promis que celui-ci : » il a la prudence & la prévoyance de » Turenne, la valeur & la vigilance de » Créquy, l'intelligence pour l'artillerie » de la Freselliere, & le détail de Ja» quier ". On alla souper : pour moi, je demeurai assez long-temps réveillée agréablement, & j'eus ensuite une fort bonne nuit.

Le lendemain matin, le Roi me dit que votre dépêche étoit merveilleuse : qu'il n'avoit jamais vu tant d'ordres, & si bien donnés ; qu'il n'y avoit pas un seul Officier qui ne sût ce qu'il avoit à faire, & que vous aviez poussé la prévoyance jusqu'à marquer aux soldats de ne pas entrer trop avant dans la Ville,

parce qu'ils trouveroient des retranchements. Nous attendons un courier de vous, qui nous apprendra ce que vous allez faire. Je suis bien persuadée que vous ne vous brouillerez pas avec M. le Duc de Vendôme par les rivalités que prétendent les Dames du sallon. Mais je craindrois la diversité de vos sentiments sur le siege de Barcelone, & qu'on ne se prît à vous en Espagne de l'opposition qu'on trouvera dans le Roi, qui très-naturellement pense en cela comme vous.

Je vis avant-hier M. le Maréchal de Villeroi, qui professe une grande estime & amitié pour vous ; il a été des premiers à m'écrire sur cette affaire-ci : M. Desmarets le fait aussi, & parle fort bien sur votre sujet.

J'ai fait des compliments là-dessus à Me. la Maréchale & à M. le Cardinal, & j'ai reçu ceux des autres..... Me. de Maintenon (c'est le Secretaire qui parle) *prit la plume & écrivit ce qui suit.....*

Le Roi commençoit à être inquiet sur Gironne : il a été ravi : & sans rabais, il est bien content de vous. Il me semble qu'il a fait tout ce que vous avez desiré pour les Officiers ; quant à vous, cela viendra : & j'ai fort assuré que vous seriez satisfait, tant qu'il le sera lui-même ;

on craint de petits embarras : j'ai répondu ce que vous auriez répondu vous-même : & je vous connois assez pour savoir ce que vous penserez. Je suis ravi de ce que vous mettez M. de Brancas en train d'avoir des graces : je vous prie de lui faire mes complimients de celle qu'il vient de recevoir. Me. la Duchesse de Noailles doit venir ici à quelques bals : mais jamais elle n'a paru moins empressée. Adieu, mon cher Duc : j'étois venue au lieu du repos, pour vous écrire avec plus de loisir ; mais le froid m'en chasse. Vous ne voulez point ma mort ; & vous avez raison : car certainement vous y perdriez une amie qu'on ne retrouve guere. Voici une lettre bien écrite & bien vraie.

De M. l'Abbé de Polignac.

Madame, quand ce ne seroit pas l'intérêt de l'Etat qui doit aller avant tout, la seule gloire de M. le Duc de Noailles m'engageroit à vous féliciter sur l'heureuse fin du siege de Gironne. Vous savez l'estime & la tendresse que j'ai pour lui : vous savez aussi quelle doit être ma reconnoissance de toutes les obligations que je lui ai, dont la plus grande est de m'avoir attiré vos premieres bontés. Il y a long-

temps que j'ai prévu, par le caractere de son esprit & par sa façon de penser, tout ce qu'il devoit être un jour. Il est impossible de réfléchir sur-tout ce qu'il a fait depuis un an, ses courses, ses négociations, ses exploits militaires, sans être affligé de ce que le Roi a si peu de serviteurs comme lui. Les dangers les plus pressants ne font qu'exciter sa diligence : & les plus grandes adversités ne font qu'animer son courage. Le Roi d'Espagne doit sans contredit au dernier voyage qu'il a fait à la Cour, son rétablissement sur le Trône & la ruine de l'Archiduc. J'espere aussi qu'un jour nous lui devrons la paix ; puisqu'il n'y avoit aucun pas qui pût nous y conduire plus sûrement, que celui qu'il a fait en portant la guerre dans le cœur de la Catalogne. Pardonnez-moi, Madame, si je m'amuse à vous dire tant de bien d'un homme que vous connoissez encore mieux que moi ; je n'ai pu, dans l'excès de ma joie, me refuser au plaisir de vous en parler, & de me réjouir avec vous de ce que les ordres de S. M. ont eu tant de succès entre ses mains.

ce rhumatiſme vient de l'horrible fatigue, & d'être toujours dehors. Vous donnez d'excellents conſeils aux autres : donnez-vous-en à vous-même, & ſongez qu'il n'y a rien qui mérite qu'on ſe tue.

M. d'Antin commence à trouver qu'il a entrepris une grande affaire, & qui le tire ſouvent d'un ſervice plus doux que celui de ſolliciter. Il voudroit bien que le Roi finît ſes embarras en le faiſant le dernier Duc ; & le Roi n'y eſt pas déterminé.

Le Roi d'Angleterre vint hier au ſoir au bal : il ne put y danſer qu'un menuet ; il eſt accablé de vapeurs & dans une profonde triſteſſe. La Reine a un redoublement de douleurs : & la Princeſſe danſe de tout ſon cœur. Nôtre Ducheſſe de Bourgogne eſt dans ces excès de plaiſirs qu'elle pouſſe quelquefois un peu trop loin : mais c'eſt ſon âge ; je crois qu'elle vous a écrit.

Jannette (1) va épouſer le fils de Me. de Villefort, qui profitera de la faveur de ſa femme, qui eſt aſſez grande. La Ducheſſe de Noailles, à qui le Roi garde un des plus beaux appartements de Marly,

---

(1) Madame la Marquiſe d'Hauſſi.

dant, mon cher Duc, je vous conjure de vous armer d'une grande patience : ce ne sera pas en vous une vertu, c'est une nécessité. Les Ministres ne savent où donner de la tête pour tous les différents secours qu'on leur demande.

Le Roi seroit ravi de pouvoir aider son petit-fils : mais la Flandre est bien proche, & vous êtes bien loin. Il faut certainement avoir toute la vertu que vous avez, pour vous être chargé du service de ce pays-là. Il n'y a qu'une chose sur laquelle vous me paroissez vous être trompé, c'est sur la disposition des esprits parmi les Catalans ; vous croyez qu'ils seroient François, & ils montrent autant de zele pour l'Archiduc, que les Castillans en ont fait voir pour Philippe V. Il ne faut ici rien dire de flatteur : nous prenons les moindres espérances pour des sûretés, & nous ne les oublions jamais.

Que puis-je auprès des Ministres pour votre armée ? M. Desmarets a fait de grands efforts, pour que les ennemis ne nous préviennent pas en Flandre : c'est-là ce qui prend tout l'argent & toute l'attention ; je serois aussi surprise que charmée, si votre armée vous lapidoit, car on dit qu'elle vous adore.

Conservez-vous, je vous en conjure

ce rhumatisme vient de l'horrible fatigue, & d'être toujours dehors. Vous donnez d'excellents conseils aux autres : donnez-vous-en à vous-même, & songez qu'il n'y a rien qui mérite qu'on se tue.

M. d'Antin commence à trouver qu'il a entrepris une grande affaire, & qui le tire souvent d'un service plus doux que celui de solliciter. Il voudroit bien que le Roi finît ses embarras en le faisant le dernier Duc ; & le Roi n'y est pas déterminé.

Le Roi d'Angleterre vint hier au soir au bal : il ne put y danser qu'un menuet ; il est accablé de vapeurs & dans une profonde tristesse. La Reine a un redoublement de douleurs : & la Princesse danse de tout son cœur. Notre Duchesse de Bourgogne est dans ces excès de plaisirs qu'elle pousse quelquefois un peu trop loin : mais c'est son âge ; je crois qu'elle vous a écrit.

Jannette (1) va épouser le fils de Me. de Villefort, qui profitera de la faveur de sa femme, qui est assez grande. La Duchesse de Noailles, à qui le Roi garde un des plus beaux appartements de Marly,

(1) Madame la Marquise d'Haussi.

fait espérer qu'elle viendra ce soir, ou demain. Elle n'est pas empressée pour le monde, & elle nous ramenera le petit prodige qui se soutient toujours, mais que l'on tuera à force de caresses; il épousa hier votre cousine germaine.

A St. Cyr, ce 14.

Il n'y a rien, ce me semble, de nouveau. Mlle. de Grammont a la petite-vérole; & Me. de la Valliere, qui y est demeurée pour être auprès de Me. la Princesse de Conti, est malade de peur. M. le Maréchal de Boufflers m'écrit en faveur des Officiers de Gironne comme il parloit pour ceux de Lille: mais je n'ai de crédit que pour les choses dont je ne me soucie point

Adieu, mon cher Duc, je ne suis bien ni de corps, ni d'esprit: je crois pourtant que nous sommes mieux que les autres années.

LETTRE CIII.

A Versailles, ce 23 Février 1711.

MR. Voisin m'avertit qu'il vous envoye ce soir un courier : je ne puis le laisser partir, sans vous écrire un mot, n'ayant pas la force d'en écrire davantage, & Mlle. d'Aumale n'étant pas avec moi. Je suis ravie de tout ce que vous faites : tout retentit aujourd'hu de vos louanges, à Paris, dans les Provinces, & par-tout où vous n'êtes pas envié ; mais au milieu de tant de triomphes que les Poëtes chantent & dont ils m'accablent, je sens vos peines & le peu de secours qu'on vous donne. On va vous ôter M. de Barillon, malgré le nom qu'il porte : & vous aurez M. de la Neuville, qui paroît alerte. Adieu, mon cher Duc : votre bonheur consiste dans votre maniere de penser : je souhaite de tout mon cœur que vous ne vous en départiez jamais.

LETTRE CIV.

A St. Cyr, ce 27 Février 1711.

JE vous assure, mon cher Duc, que si je vous écris rarement & succinctement, ce n'est pas manque de matiere : demeurons-en-là. On vous ôte M. de Barillon : vous m'avez écrit sans ménagement pour le fils d'un de mes amants : & j'ai pressé son rappel avec une grande ingratitude. M. de la Neuville paroît plus vif. Il est certain que la grande estime qu'on a pour vous, tourne à votre dommage, & que l'on attend de vous des choses impossibles. Du reste, vous avez trop de bon sens pour compter les discours de Versailles pour quelque chose. On ne croit point ici que vous chassiez l'Archiduc, mais que vous ferez la guerre avec supériorité ; ce n'est pas assez pour nous, qui aurions besoin de secours, au-lieu de pouvoir en donner. Voici encore des inondations, qui perdent quatre ou cinq Provinces : vous perdez aussi le bateau que vous aviez à Maintenon : le parterre est emporté : il y a deux ou trois pieds d'eau dans la salle. Vous & moi voudrions bien que la France

en fût quitte pour de pareils malheurs : & l'on a l'effronterie de se moquer de vous & de moi, quand on nous voit penser ainsi. Je suis persuadée qu'on ne vous brouillera point avec M. de Vendôme, quelque soin qu'on en prenne à notre Cour. Le Roi attend de vos nouvelles pour décider sur votre Grandesse ; je lui dirois bien pour vous ce que vous lui manderez ; la Reine d'Espagne m'en écrit du ton le plus obligeant, & me dit, de la part du Roi, que je ne serai pas si aise que lui de la prise de Gironne, parce que je ne saurois vous aimer autant qu'il vous aime. Ces gens-là veulent être adorés, & ils le feront : car pour l'être, les Princes n'ont qu'à le vouloir. Je ne vous dis point des nouvelles de notre Cour : il me semble que tout ce que nous sommes, tout ce que nous tâchons d'être, tout ce que nous faisons, tout ce que nous voudrions faire vous paroît bien petit. Le Roi se porte bien : c'est tout ce qui vous intéresse ; il fait tout ce qu'on dit sur ses Généraux : & ce qu'on en dit n'influe point sur ce qu'il en pense : vous vous en appercevrez.

LETTRE CV.

A St. Cyr, ce 1 Mars 1711.

JE ſais, Monſieur, ce que vous penſez ſur ce qui ſe paſſe : je connois la vérité de votre vertu, & qu'elle n'eſt pas en paroles : je ſais que vous connoiſſez les hommes : & toute ignorante que je ſuis, je ſais que la lecture donne une aſſez grande expérience, pour n'être ſurpris de rien. Après cela, allons notre chemin, & faiſons le mieux que nous pourrons en tout & par-tout. Je ſuis plus ſenſible à vos travaux, qu'au retardement des honneurs, parce que je ſuis aſſurée que les uns vous accablent, & que vous aurez un jour les autres. Il faut prendre votre parti là-deſſus, après avoir propoſé ce que vous croyez néceſſaire ; car ce qui s'appelle vos travaux eſt de manquer de ce qu'il faut pour le ſervice. Il ne m'eſt pas revenu un mot de votre famille : la petite-vérole l'a diſperſée : & je me cache de plus en plus. Le Roi eſt très-content de votre belle lettre ; il eſt délicat en fait de ſtyle, & le vôtre l'a ſatisfait. Je n'ai point encore bien vu comment eſt pour vous

celui à qui vous donnez de l'*obéissant*, & qui n'auroit que de l'*affectionné* sans son Maître. Je ne sais si vous vous souviendrez de ce que vous me mandez là-dessus. Le Roi me dit hier que M. Voisin venoit de lui lire votre lettre : qu'il n'y avoit rien de particulier : que c'étoient des demandes de ce qu'il vous faudroit : voilà tout ce que j'en saurai. Me. la Duchesse de Bourgogne a reçu & lu votre lettre fort sérieusement ; elle m'a dit seulement qu'il n'y avoit nulle raillerie. M. de Brancas m'écrit vivement sur ce qui vous regarde : je ne montrerai pas sa lettre : je ne puis lui en savoir mauvais gré. Adieu, mon cher Duc, & plus cher que je ne le puis exprimer. Je prie le Ciel de vous conserver & toute votre maison. Je suis charmée de votre lettre : elle part du cœur : l'esprit ne pourroit fournir tout ce qui y est : & on y sent la vérité.

Je reçois en ce moment une lettre de Me. votre mere, désespérée de ce que le Roi ne déclare pas votre Grandesse ; j'ai répondu ce que je crois vous convenir, & qu'on vous obligeroit fort de se taire.

LETTRE CVI.

A St. Cyr, ce 7 Mars 1711.

LA peine est toujours mon partage : j'en ai senti dans vos succès, parce que j'ai compris ce qu'ils vous en avoient coûté : & je sens aujourd'hui le triste état où vous mettent & votre désespoir & votre zele. M. de Vendôme se trompera toujours par son extrême confiance. Me. la Princesse des Ursins se flatte aussi beaucoup : je ne sais si elle croit tout ce qu'elle mande, ou si elle veut seulement nous persuader pour nous exciter à donner de plus grands secours. On nous a parlé de vous joindre, de serrer Barcelone, de l'assiéger après avoir pris Sarragosse, de chasser l'Archiduc, & de nous envoyer quarante mille hommes pour reprendre ce que nous avons perdu en Flandres. Quoiqu'on n'ait jamais cru ici que la guerre pût finir sitôt, on a de la peine à voir cette jonction retardée, & vous, réduit à renvoyer votre Cavalerie chercher à vivre en France. Cependant on voit très-bien qu'il n'y a pas d'autre parti, & que les affaires ne sont pas disposées à

toucher des contributions. Nous prenons ~~si aisément~~ les agréables idées, qu'il est dangereux de nous les présenter. : mais elles nous viennent du côté d'Espagne, d'où l'on mande toujours, que tout dépend de nous; & que si nous le voulions, la guerre y finiroit bientôt. Le Roi ne l'a jamais cru : il a été ravi, & le sera toujours, quand il y aura d'heureux événements en Espagne; mais il est certain que ne pouvant fournir à tout, il préférera ce qui peut garantir la France, & en éloigner les ennemis.

Il n'est pas nécessaire de vous exhorter à faire de votre mieux pour le service des deux Rois. On sait ce que vous pensez là-dessus, & en quel rang vous les mettez; mais je vous conjure de ne vous point pénétrer de déplaisir, & pour m'expliquer plus élégamment, de n'être pas le valet du Diable.

Je sais qu'on m'accuse d'être indifférente sur les affaires d'Espagne. Il est pourtant très-vrai que je souhaite ardemment que Philippe demeure sur son Trône. Mais je ne crois pas que les affaires d'Etat se conduisent par les sollicitations des particuliers; je ne crois pas qu'où il s'agit du bien public, il faille écouter ses sentiments; je ne crois pas que pour affer-

mir la Couronne sur la tête du petit-fils ; on doive engager le grand-pere à se dépouiller. Me. votre femme vouloit aller chez tous les Ministres, de porte en porte, les persuader de ne point faire revenir les troupes du Dauphiné ; ce qui marque plus de zele que de capacité. On dit que vous voulez aller en Espagne & revenir ici : ces voyages ne seroient pas approuvés. Je suis inquiete de votre santé : comment se rétablira-t-elle au milieu de tant de peines d'esprit ? Car pour celles du corps, je crains que vous n'en ayez pas autant que vous le voudriez, & que votre guerre ne devienne une chicane.

Comme je ne reçus hier au soir votre lettre qu'après que le Roi fut entré dans ma chambre, je ne sais point encore sa réponse sur la Grandesse : je l'aurai ce soir, & je m'attends à trouver tout le monde renversé sur les affaires d'Espagne, & disant, que tout est perdu.

M. le Maréchal de Boufflers a interrompu ma lettre ; il est bien foible pour la santé, & toujours bien grand pour la vertu : il comprend vos peines sur les mécomptes que vous trouvez de tous les côtés : il espere que nous ne serons pas si malheureux cet Eté que les autres ; il convient de nos arrangements & du cou-

rage que l'on reprend par-tout, & voit dans l'air de quoi prédire de grandes révolutions.

M. le Duc a perdu son procès : Me. la Duchesse est très-affligée, & ceux qui s'intéressent à elle, sont sérieux. M. le Duc du Maine n'a point voulu recevoir de compliments.

LETTRE CVII.

A St. Cyr, 8 Mars 1711.

ENfin, le Roi m'ordonna hier au soir de vous mander d'accepter la Grandesse : je lui lus l'endroit de votre lettre sur cette matiere-là. J'ai bien cru que vous ne seriez pas engoué de ce nouvel honneur. Je dois rendre justice à votre famille ; il n'en est pas revenu un mot sur tout ce qui s'est passé par rapport à vous depuis quelque temps : je crois cependant qu'on y sera très-sensible à la Grandesse : on peut porter ses vues sur des cadets, sur une fille. Je crois qu'avant de vous rien proposer, on vous donnera le temps d'avoir quelques garçons ; mais ses projets là-dessus trouveroient des difficultés dans l'esprit du

Maître, à qui je sais que vous ne voulez jamais déplaire.

Le procès de M. d'Antin va commencer tout de bon: je crois qu'il se terminera par devenir Duc : tous vos confreres le desirent, pourvu qu'il prenne la queue, & non la tête.

On continue à publier ici que M. de Vendôme & Me. des Ursins sont brouillés : je ne le saurois croire. Je suis plus en peine de nos deux Ministres, quoiqu'ils soient sages l'un & l'autre. Je crains leurs femmes : & il faut convenir que les affaires sont assez difficiles pour se chagriner, quand l'un a toujours à demander, & quand l'autre ne peut donner que le tiers de ce qu'on demande, & le quart de ce qu'il faudroit.

Adieu, mon cher Duc : tâchez de vous guérir. Vous ne pouvez rien faire si vous êtes malade : je ne connois rien de plus pressant pour vous que ce motif-là. Le Roi se porte très-bien : tous ses Capitaines des Gardes sont sur le côté. Le Duc de Villeroi crie miséricorde sur le froid, la pluie, la neige, & le vent : & le Roi n'en sent rien. Notre Princesse est accablée de fluxions : elle paye l'excès des plaisirs du carnaval. Me. la Duchesse de Berry est grosse.

LETTRE CVIII.

A St. Cyr, ce 22 Mars 1711.

ON va vous envoyer notre petit prodige, qui n'est plus prodigieux : on donne autant sur lui présentement, qu'on le louoit au dernier voyage de Marly : je ne sais pourtant rien de positif, que d'avoir donné dans un panneau qu'on lui tendoit sur le jeu : il a perdu vingt ou trente mille francs au quinze, tête-à-tête avec un homme qu'on prétend qui avoit bien des moitiés. Quoi qu'il en soit, mon cher Duc, le fardeau retombe sur vous. M. le Duc de Richelieu a cru, qu'après cette équipée, il falloit l'éloigner, encore plus qu'il ne le seroit en Flandre : que le Marquis de Noailles, qui est à présent le sujet de son admiration, auroit soin de lui sous vous ; que Fronsac apprendroit parfaitement son métier, & qu'il étoit bien juste qu'il profitât du bonheur d'avoir un tel cousin-germain. J'ai trouvé tout cela très-bien pensé, & j'espere que Fronsac ne vous embarrassera pas plus que de raison : c'est la plus aimable poupée qu'on puisse voir.

Me. la Princesse des Ursins m'écrit toujours sur la facilité & sur l'utilité du siege de Barcelone : on ne pense pas de même ici.

Nous sommes bien persuadés ici que les ennemis ne vous préviendront pas en Flandre : le Général ne presse pas d'y aller, de peur d'entamer trop-tôt nos magasins.

La finance & la guerre ne s'accommodent pas encore ; il y a eu un peu de bruit : on m'assure qu'il n'ira pas plus loin.

Je suis plus affligée que jamais sur ce qui touche votre cher oncle ; il a des ennemis, & il leur donne beau jeu pour le brouiller tout-à-fait avec son Maître.

Je suis plus séquestrée que jamais ; je ne puis m'accoutumer à tout ce que je vois, & je deviens très-insupportable à tout ce qui environne notre Princesse ; elle est plus âpre aux divertissements qu'elle n'a jamais été : je vais à St. Cyr le plus que je puis. On n'a pas envie de vous voir, parce qu'on vous trouve un ardent solliciteur. Je vous assure, Monsieur, que je ne pense pas de même.

LETTRE CIX.

A St. Cyr, ce 4 Avril 1711.

JE comprends parfaitement votre voyage de Saragosse, & que rien n'est plus nécessaire que de concerter ce qu'on veut faire, avec ceux qui doivent en faire la moitié. Je crains que vous ne trouviez de grandes oppositions dans l'esprit de M. de Vendôme, qui veut, à ce qu'on dit, le siege de Barcelone, qui d'ici est regardé comme très-téméraire, & dont le mauvais succès ruineroit les affaires. Je ne comprends pas moins le reste de votre lettre. Vous connoissez très-bien toutes choses, & les gens avec qui vous avez à faire. Il faut vivre avec les hommes tels qu'ils sont, puisqu'on ne peut les changer. Votre vertu ne vous manquera jamais; & n'avoir point tort, est une grande ressource. J'ai bien cru que nous ne vous verrions de long-temps; ce qui est bien triste pour moi, qui suis un peu pressée; mais il faut vouloir ce que les circonstances veulent, & servir nos Maîtres à leur mode. Nous allons entrer dans nos inquiétudes ordinaires pour la Campa-

gne. Belle armée, peu d'argent. Ce que vous aimez le mieux à la Cour se porte très-bien. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE CX.

A Marly, ce 27 Avril 1711.

JE n'oublierai point votre nom, mon cher Duc : je l'entends prononcer trop souvent. Et je crois, en vérité, qu'on vous loue trop. Vous augmentez mes inquiétudes sur le mal de la Reine, qui déja me paroissoit considérable : nous en attendons des nouvelles avec impatience ; & j'espere que nous en recevrons par le Courier que vous devez envoyer. Il me paroît que M. de Vendôme & vous, êtes d'accord ; c'est à quoi je ne m'attendois pas : je suis charmée de m'être trompée.

Vous aurez appris la mort de Monseigneur, dont j'ai fait la relation à Me. la Princesse des Ursins. M. d'Antin s'est distingué par ses empressements auprès de lui pendant sa vie, & Mrs. de la Roche-Guyon, de Roussi, & de Ste. Maure, par leur douleur après sa mort. Mr. le

Dauphin & Me. la Dauphine font le plus grand perſonnage. Notre Princeſſe exprime cela & autre choſe, en diſant, qu'elle ſe ſent croître à tout moment; mais les événements l'agitent ſi fort, qu'ils altérent ſa ſanté & changent ſes traits. Il vous paſſera bien des choſes par la tête ſur la mort de l'Empereur. Je me flatte que Dieu a voulu nous donner la paix : mais ce ne ſera pas ſitôt que je le voudrois.

Les Janſéniſtes, les Jéſuites, M. le Cardinal de Noailles, M. l'Archevêque de Cambray, pluſieurs Evêques font un grand bruit. Si vous vouliez ſavoir mon avis là-deſſus, je vous dirois qu'ils ont tous beaucoup de tort. M. le Cardinal de Noailles a demandé la permiſſion de venir ici Mercredi, pour faire ſes plaintes en forme : j'ai grande peur que cette audience ne fâche beaucoup celui qui la donnera, & celui qui l'a demandée.

Rien n'eſt égal à la douleur de Me. la Ducheſſe : auſſi tombe-t-elle de ſon haut. Me. la Princeſſe de Conti a toujours été malade depuis la mort de Monſeigneur. La mort de la Ducheſſe de Villeroi a ſi fort augmenté la frayeur des Dames, qu'aucune n'oſe ſortir de chez elle. Me. la Ducheſſe de Noailles eſt enfermée dans

ſon appartement, ne voulant voir perſonne, & ne ſortant que pour aller à la Meſſe le Dimanche : S. Cyr lui eſt interdit, parce qu'il y a eu cent vingt filles avec la rougeole. Je m'imagine que Me. la Ducheſſe de Guiche ne vous laiſſera pas ignorer l'état de M. & de Me. de Boufflers, qui reſſemble fort à celui de Job.

Nos bonnes têtes prétendent qu'il faut ſe tenir en paix fort ſagement pour profiter des événements du Nord & de l'Allemagne : nos armées ſont pourtant en préſence avec quelque riviere entre-deux. Dieu veuille bénir ce que vous allez entreprendre ! Vous n'avez pas beſoin d'être exhorté à faire de votre mieux. Je vous prie ſeulement de vous ſouvenir qu'il n'y a que Dieu qui mérite le ſacrifice que votre Philoſophie fait aux Rois.

LETTRE CXI.

A Marly, ce 14 Mai 1711.

JE vois avec bien de la joie que vous êtes d'accord avec M. le Duc de Vendôme, & que vous avez fait des projets enſemble qui paroiſſent pleins de ſageſſe. La mort de l'Empereur va vous fournir

de belles idées : les miennes ne sont guere plus gaies qu'à l'ordinaire : je vois l'Archiduc Empereur, & tout le reste comme il est depuis tant d'années, si ce n'est que nous avons encore moins d'argent, & que je tremble toujours pour la subsistance de l'armée. J'ai dit au Roi tout ce que vous me marquez par rapport à ce que M. de Vendôme lui écrit sur ce qui vous regarde : il l'a recu, je l'ose dire, comme il le devoit : car du moins faut-il bien recevoir des sentiments pareils aux vôtres ; & le malheur d'être Roi ne donne aucun droit à l'ingratitude. Je vous connois si courageux & si vrai, qu'en ces occasions délicates, je répondrai toujours de vous : vous êtes persuadé que c'est peu d'avoir, & que c'est tout de mériter. Je suis dans une grande inquiétude sur la maladie de la Reine. Me. la Princesse des Ursins n'écrit à personne, & nous ne l'avons jamais vue manquer. Me. la Dauphine souffre beaucoup. Nous attendons à tout moment l'arrivée du courier, qui vous apporte la triste nouvelle de Monseigneur. Il nous est revenu que le Duc de Savoye a paru très-affligé de la mort de l'Empereur, & qu'il s'est enfermé tout un jour, inaccessible à ses plus intimes confidents. On croit ici que c'est pour

pleurer son allié, & moi, pour réfléchir sur le parti qu'il doit prendre. Je suis fort aise des services que vous rendez à nos Rois : je trouve votre personnage meilleur que celui que vous feriez à Marly. Mais je vous avoue que je sens beaucoup de peine de n'avoir personne à qui parler franchement. Les deux *Princesses de mon sang* (1) sont toujours malades & affligées.

Je ne vous mande point les petites nouvelles de notre Cour : la Cour est si indifférente à ceux qui, comme vous, sont occupés de l'Etat ! Le Maréchal de Boufflers s'est abymé dans la douleur & dans les maladies. Le Maréchal d'Harcourt a toujours un mauvais estomac, & pourtant une bonne tête : il partira dans cinq ou six jours pour l'Allemagne, & passera par Bourbonne. Je ne vous parlerai plus de M. le Cardinal ; j'ai fait ce que j'ai pu pour adoucir tout de part & d'autre. Je déplais aux deux partis, parce que je ne suis d'aucun : on voudroit m'y entraîner, mais les matieres en question me passent. J'ai résolu de n'en plus parler : je vous dirai seulement que la lettre des Evêques est publique & insoutenable :

(1) Mesdames de Noailles & de Caylus.

que le Roi indigné en vouloit faire raison à M. le Cardinal ; & que sans attendre le jour de l'audience, il se l'est faite lui-même.

LETTRE CXII.

A Marly, ce 9 Mai 1711.

J'Avois laissé cette lettre à St. Cyr, attendant les nouvelles d'Espagne par le courier qui vous avoit porté celle de Monseigneur. Nous les reçûmes enfin avant-hier au soir. La douleur du Roi Catholique renouvelle la nôtre : mais le meilleur état de la santé de la Reine nous tire d'une grande inquiétude. Il n'est pas croyable combien l'on étoit en peine, & l'estime & la tendresse qu'on sent pour cette Princesse. La nôtre devient tous les jours plus sérieuse, & fait un assez bon personnage. M. le Dauphin s'accoutume un peu plus au monde.

Les affaires spirituelles s'aigrissent tous les jours. Le Roi a envoyé M. Voisin au Cardinal pour lui déclarer la guerre, ou lui offrir des conditions de paix. Comme j'ignore ce que vous savez & ce que vous voulez là-dessus, je ne vous en fais

point le détail ; vous ne m'en croiriez peut-être pas, & l'on vous instruit d'ailleurs : peut-être aussi n'en voulez-vous rien savoir ; car vous ne pouvez y mettre ordre. Quoi qu'il en soit, mon cher Duc, je vous aime toujours également.

LETTRE CXIII.

A Marly, ce 16 *Mai* 1711.

JE n'ai point eu, cet ordinaire, de lettre de vous, mon cher Duc. Je ne vous en fais point de reproche. Ce que vous faites vaut mieux que de m'écrire. J'ai pourtant quelque impatience de voir ce que vous pensez sur la mort de l'Empereur. Nos Courtisans ont crié victoire, dès qu'ils l'ont apprise : on devoit avoir la paix un mois après : une suspension d'armes étoit assurée : tous les Electeurs alloient se remuer, & nos cent mille hommes nous attirer du respect. tout cela est évanoui : l'Archiduc sera Empereur, sans essuyer une contradiction : il n'y a pas un Electeur qui voulût l'être. L'esprit de paresse a gagné toutes les Nations : tout veut vivre en repos : c'est que tout est épuisé ; le Duc d'Hanovre ne veut ni

l'Empire, ni, ce semble, la Couronne d'Angleterre : nous ne voyons que des Philosophes, & bien peu d'Héros : il n'y a que M. de Boufflers, & vous, mon cher Duc, qui sachiez être sages & braves à la fois. Me. la Princesse des Ursins me querelle de ce que vous n'êtes pas Maréchal de France, de ce qu'on vous demande quatre bataillons, de ce que nous voulons la paix, & de ce que nous sommes occupés à empêcher l'ennemi d'entrer en France. Vous savez ce que je pense sur tout ; je ne m'amuserai donc point à vous l'expliquer. Le Roi se plaint souvent de plusieurs incommodités ; mais M. Fagon & moi ne voyons qu'une très-forte santé, mangeant parfaitement bien, dormant de même, & mettant à bout tout ce qui l'environne : je lui ai dit votre vivacité sur sa santé, & il vous en sait très-bon gré. Nous avons un peu plâtré l'affaire de M. le Cardinal ; il viendra Mercredi voir le Roi ; il a de puissants ennemis, & il donne tant de prise sur lui, qu'il est impossible que les embarras ne succedent toujours aux embarras. M. le Dauphin s'applique fort aux affaires, & se rend plus affable aux Courtisans. Me. la Dauphine, en prenant une place plus haute, devient plus jolie & plus attentive qu'elle

qu'elle ne l'a jamais été; elle fait une grande figure, & n'en eſt pas fâchée. Je crois que vous ne feriez pas mal content d'elle, ſi vous la voyiez préſentement. Je vous embraſſe, M. le Duc : je me trouve mal aujourd'hui; mes incommodités ſont toujours les mêmes; trois jours de ſanté, trois jours de fievre; voilà le cercle de ma vie.

LETTRE CXIV.

A Marly, *ce* 18 *Mai* 1711.

J'Ai reçu votre lettre du 8 de ce mois par le Courier de M. de Torcy : elle m'afflige par bien des endroits. Je vois que vous prenez trop de peines; & je vous ai déja mandé qu'il n'y a que Dieu qui mérite d'être ſervi comme vous ſervez les Rois. Je vois que vous ne vous portez pas bien; ſans me dire ce que c'eſt que votre mal, quelles eaux vous vous propoſez de prendre, & en quel temps. Ce ne ſont pas là des matieres à traiter fort légérement avec moi. Je vois encore un fond de triſteſſe dans vos lettres, qui augmente la mienne. Il me paroît que vous vous ennuyez d'être ſi loin de nous:

& en vérité, vous avez raiſon : nos vœux vous rappellent ici auſſi ardemment que les vôtres vous en rapprochent. Quoi qu'on puiſſe dire où vous êtes, il n'y a guere d'apparence que la guerre ſe termine promptement en Eſpagne. Paſſerez-vous votre vie hors de France? que vous en reviendra-t-il? Tout eſt en l'air, & cependant vous vous tuez : je ſuis ſûre que vous travaillez plus que ceux qui y ont le principal intérêt. Je ne ſais ſi c'eſt l'envie de vous voir qui me prévient ; mais je vous avoue que je crois qu'il y a bien des raiſons de revenir ici, dès que vous le pourrez, avec honneur. On dit que le Prince Eugene eſt arrivé à l'armée de Flandre, qu'il n'y ſera pas longtemps, & qu'il ira en Allemagne. Pour l'Archiduc, bien des gens croyent qu'il ne vient pas en Flandre pour n'y rien faire, & qu'il tentera quelque choſe : d'autres croyent qu'il n'oſera dans la conjoncture préſente. Il eſt certain que nous avons une belle & grande armée, & bien placée, du conſentement de tout le monde. On ne doute point que l'Archiduc ne ſoit élu unanimement, & qu'il ne veuille être auſſi Roi d'Eſpagne.

Toulon eſt menacé, & toutes les nouvelles s'accordent là-deſſus. On ſe con-

duit en Flandre à l'ordinaire : les Lieutenants-Généraux décrient, autant qu'ils peuvent, le Général : & pour le décourager, ils décrient nos affaires : c'est pourtant M. de Villars. Le *bisbiglio* de M. de Noailles va un peu se raccommoder : il doit voir le Roi ici Mercredi : s'il ne change de conseil, il vous donnera de grands chagrins, de la maniere dont vous pensez. M. le Dauphin fait mieux depuis la mort de Monseigneur. Me. la Dauphine se fait adorer de tout le monde. On a été jusqu'à présent dans une grande tristesse ici, ou pour parler plus juste, dans un grand ennui. Les chasses recommencent : & la Princesse y est présentement en calêche avec le Roi : elle n'a pas voulu monter à cheval, que les quarante jours ne fussent passés. La petite-vérole nous a chassés de Versailles ; je tremble qu'elle ne nous suive par-tout. J'entendis dire, hier au soir, au Roi : » Il manque quatorze hommes à la Compagnie du Duc » de Noailles, qui est ordinairement la » plus complette & qui a toujours des » surnuméraires : apparemment c'est un » effet de son absence. " Me. la Duchesse est dans une tristesse extrême. M. d'Antin sera bientôt déclaré Duc : on prétend que son procès n'est pas bon, & qu'il

fait bien d'aimer mieux être le dernier par grace, que de demander d'être des premiers par droit : on vous mandera tout ce que le Roi a réglé, à cette occasion, pour les Duchés & pour les légitimés. Mais aujourd'hui faudroit-il songer à être Duc? Il faudroit songer à rétablir la France. Adieu : instruisez-moi de votre santé, modérez votre zele, songez à revenir, & ayez toujours un peu d'amitié pour la personne du monde qui connoît le mieux ce que vous valez.

LETTRE CXV.

A Fontainebleau, ce 15 *Août* 1711.

J'Entrevois bien qu'il s'est passé quelque chose en Espagne, qui vous a donné envie de revenir. Je comprends que vous avez voulu quitter, quand vous avez cru y être inutile, & que vous y demeurez par la confiance que vous avez en M. le Comte de Bergueich. Je n'ai pas dessein de combattre tous les sentiments d'honnête homme que je connois en vous; mais je vous réponds que vous les pousserez trop loin, & que vous n'en aurez jamais que la satisfaction de votre con-

ſcience. Je ne ſuis pas en belle humeur. Les affaires de Flandre prennent un mauvais tour : & celles de Dauphiné nous donneront de l'inquiétude encore un mois. Je vis l'autre jour dans votre dépêche, que vous deſiriez des troupes. Mais quelque merveille que vous puiſſiez faire en Eſpagne, nous ne nous conſolons point de vous en avoir donné, qui nous ſeroient bien néceſſaires. Il vous eſt très-honorable d'avoir été retenu par Leurs Majeſtés Catholiques. Vous ſaurez bien placer votre retour : & il n'y a qu'à vous laiſſer faire : le Roi approuve toute votre conduite, & démêle bien pourquoi vous ne revenez plus & pourquoi vous vouliez revenir. Si je conſidérois mon intérêt & mon amitié, je vous deſirerois ici. Mais ſelon les apparences, vous n'y trouveriez que des ſujets de chagrin, & par les affaires générales, & par les particulieres de M. le Cardinal, qui s'étendent déja ſur votre famille. Je languis de tout ce que je vois. Mais je ne meurs pas encore : Dieu me laiſſe dans ce monde pour ſouffrir. Cependant M. le Dauphin & Madame la Dauphine tiennent la Cour dans toutes ſortes de plaiſirs, & ſe font aimer de plus en plus. Le premier eſt moins ſauvage, & l'autre aime moins le Lanſquenet. Adieu,

mon cher Duc : s'il eſt vrai que l'Archiduc ſoit parti, je m'attends à vous voir révolter la Catalogne.

LETTRE CXVI.

Ce 23 Août 1711.

VOus avez perdu un bon ami, mon cher Duc, en perdant M. le Maréchal de Boufflers, qui mourut hier ici. Me. la Ducheſſe de Guiche a conduit Me. ſa femme à Paris cette nuit. J'attendois avec impatience la nouvelle certaine de l'embarquement de l'Archiduc : mais la lettre de Me. des Urſins, datée du 12, ne m'en dit pas un mot. C'étoit en ce cas-là que je comptois que vous alliez faire des merveilles en Catalogne, c'eſt-à-dire par des trahiſons & des révoltes, où les Miquelets vos bons amis vous auroient bien aidé.

Avez-vous eu quelque révélation ſur la paix ? j'avoue que n'en croyant encore rien, votre lettre égaye un peu mon imagination : je ſuis perſuadée que vous feriez tout ce que vous me mandez, & que vous feriez heureux, parce que vous êtes ſage. En attendant ce temps-là, je

ſuis accablée de triſteſſe par les affaires de Flandres, & par celles de M. le C. de Noailles, qui, venant au ſurcroît de tout ce que vous ſavez que je ſouffre, me pouſſent à bout. Toute ma conſolation eſt fondée ſur ma vieilleſſe, qui m'annonce une mort qui finira bientôt tous mes ſoucis.

Dieu veuille vous conſerver & vous aider dans tout ce que vous allez entreprendre! L'extrême confiance de M. le Duc de Vendôme me fait toujours peur. Je vous embraſſe, mon cher Duc, *Madame ajouta de ſa main* (c'eſt le Secretaire qui parle) toute affligée de notre ami. Il alloit ſe repoſer à Boufflers, & j'avois peine à croire qu'il en revînt; car il étoit bien affoibli: ſon grand courage le ſoutenoit. En lui, le cœur eſt mort le dernier.

LETTRE CXVII.

Ce 1 Septembre 1711.

VOus aurez appris, avec bien du chagrin, le renverſement de nos affaires en Flandres. Le déchaînement eſt grand contre le Maréchal de Villars; le Roi n'eſt

pas persuadé qu'il ait autant de tort qu'on le croit : mais le fait est malheureux.

Nous ne craignons plus rien pour le Dauphiné : M. de Savoye s'en va prendre les eaux : il se dit malade. Il nous faut la paix, mon cher Duc : il faut un intervalle : nos guerriers sont rebutés : l'armée est pleine de malades : on dit que le Chevalier de Maulevrier est une perte : la Frezeliere est mal : Gassion est parti pour Bourbonne.

Chacun se vante d'être affligé du Maréchal de Boufflers : on lui donne mille louanges ; que l'on est faux en ce Pays, même en disant la vérité ! je suis bien fâchée de ce que l'Archiduc ne part point ; on me mandoit si positivement d'Espagne, qu'il étoit parti, que je m'en étois flattée, & que contre mon ordinaire, je voyois tout soumis à Philippe V. Plût à Dieu que vous puissiez faire quelque chose d'éclat, qui facilitât la paix ! Je ne doute pas que vous ne la desiriez autant que moi : vous en connoissez encore mieux la nécessité.

M. d'Antin est entré dans l'affaire des Evêques & de M. le Cardinal, dont il se trouve le meilleur ami : il est aussi celui du Pere le Tellier : ainsi il va tout raccommoder.

Le Maréchal de Villars n'a point de

mandé la charge de Capitaine des Gardes : il dit que le Roi marche trop bien pour qu'il puisse suivre. Revenez, mon cher Duc, & revenez plus sage que jamais : vous en aurez besoin. Notre Dauphine s'attire une grande considération, & je ne crois point que son mérite cede à celui de la Reine d'Espagne. Votre Maître se porte bien, & se plaint toujours. Vous ne trouverez plus le Comte de Brionne, & vous vous en passerez bien. J'ai été dix jours dans un état de foiblesse, dont je croyois que je ne sortirois jamais. Je ne cesse de mander à Me. des Ursins de se souvenir qu'elle est Françoise ; il me semble qu'elle a le défaut de ne point croire que nous ayons besoin de la paix.

LETTRE CXVIII.

A Versailles, ce 15 Mars 1712.

LE Roi me dit hièr au soir, mon cher Duc, que vous étiez plus mal que nous ne vous avons vu, que vous avez de la peine à ouvrir les yeux, & que vous êtes dans une tristesse mortelle ; c'est ce qui met le comble à la mienne. L'intérêt que le Roi prend à votre santé, doit

vous consoler On dit que vous partez demain (pour Bourbon), & qu'il est incertain que Me. la Duchesse de Noailles vous suive. Un commencement de grossesse n'empêche point un voyage qui se fait avec les commodités que vous avez par-tout ; je serois bien fâchée que vous fussiez seul, & que ma niece ne fût pas à son devoir.

Vous savez, je crois, plus de nouvelles que moi, sur ce qui se passe à Utrecht ; j'en sais assez pour mourir de chagrin de nous voir recommencer une campagne. Nous verrons si l'on sera aussi content du Maréchal de Montesquiou, que du Maréchal d'Uxelles. L'Abbé de Polignac écrit de belles lettres ; nos Plénipotentiaires nous donnent de grandes espérances, que je m'obstine à rejetter. Le Roi travaille plus que jamais ; encore deux Conseils aujourd'hui ; la France est désormais sa famille, & lui est au moins aussi chere que celle qu'il a perdue. Adieu, mon cher Duc, aimez-moi ; j'ai toujours un serrement de cœur, que je voudrois bien que vous ne connussiez pas.

LETTRE CXIV.

A St. Cyr, ce 18 Mars 1712

CE n'eſt pas dans mes lettres, mon cher Duc, que vous trouverez des marques de la confiance que j'ai en vous. Cependant donnez-moi une adreſſe ſûre, il pourroit échapper quelques traits à ma défiante ſolidité.

Nouvelle inquiétude ſur la rougeole de M. le Prince de Dombes ; ſon pere en ſeroit inconſolable, & moi je le ſuis de votre état : il ne me ſort guere de l'eſprit. Le Roi travaille plus que jamais : ſon courage ſe ranime dans les adverſités, & ſa ſanté ſe fortifie de ſon courage. Du reſte, Verſailles eſt auſſi affligé qu'il l'étoit il y a un mois. Cependant on dit aſſez librement que l'on eſt fâché que notre petit Dauphin vive : tant on craint une minorité ! Dieu le conſerve ! peut-être conſolera-t-il un jour la France des pertes que nous avons faites, & de la paix que nous ferons.

Il ne nous vient point encore de nouvelles d'Angleterre : nos malheurs domeſtiques auroient-ils changé leurs réſolu-

tions? La campagne me transit par avance: que de maux à porter à la fois!

On sait en Espagne la mort de notre prémier Dauphin. On attendit une communion du Roi pour lui annoncer cette nouvelle : sa résignation fut aussi grande que sa douleur. Que dira-t-il à l'arrivée de l'autre Courier? Il aimoit M. le Duc de Bourgogne : il adoroit Me. la Duchesse de Bourgogne : Eh! mon cher Duc qui ne l'auroit aimée.

M. Desmarets m'a vu deux fois, & ne m'a parlé de rien, quoiqu'il le pût très-naturellement : je verrai la suite : mais il ne faut pas courir après. Adieu, mon cher Duc : je ne suis née ni pour moi, ni pour les miens. Mon tempérament me fait toujours mille trahisons : dans la joie, ma santé est languissante : elle devient bonne dans la tristesse : plus j'ai de raisons de partir de ce monde, plus je m'y trouve enracinée.

LETTRE CXX.

Vendredi Saint, 1712.

LE Maréchal de Tallard, transporté de joïe d'être Duc, va marier son fils. Les nouvelles d'Angleterre sont bonnes: on y veut la paix, & même on la presse. Cependant il est difficile que la campagne ne commence pas : car les ennemis font de grands préparatifs pour un siege : il ne paroît pas que nos malheurs fassent changer Londres de sentiment.

On ne se console point ici : personne ne sait où donner de la tête, & jamais Princesse ne fut plus regrettée. M. d'Armagnac a la rougeole, & étoit assez mal hier au soir. Je crois que le Roi a brûlé le discours de M. le Cardinal. La Duchesse du Lude ne cesse de vous louer : elle dit que vous mêlez avec un agrément infini les choses les plus réfléchies, dans les conversations les plus gayes. Je vous reconnois à ce portrait : s'il me revenoit autre chose, vous en seriez promptement averti. Le Duc & la Duchesse de Guiche sont contents. En voilà assez pour un Vendredi Saint.

LETTRE CXXI.

A St. Cyr, ce 6 Avril 1712.

VOus devez avoir reçu bien des lettres de moi : je vous écris très-souvent : je suis fort occupée de vous, & de l'envie de vous amuser quelques instants. C'est avoir un courage au-dessus de ses forces, que de vouloir divertir les autres, quand on meurt soi-même de tristesse & d'ennui : c'est pourtant ce que je tâche de faire trente fois le jour. Nous allons à Marly pour un mois : on y mene autant de Dames que les autres voyages : il y en eut quarante qui se présenterent Lundi : elles se sont piquées d'honneur pour montrer au Roi qu'elles pensent à s'approcher de lui, autant qu'elles peuvent. On tâchera de faire une Cour à Me. la Duchesse de Berry ; ce ne sera pas sans difficultés : mais peu-à-peu les idées changeront. M. d'Antin & Me. la Duchesse veulent prendre le sallon sous leur protection ; & ils sont très-capables de le ranimer. Je fuirai le plus que je pourrai ; mais l'oisiveté des Dames me sera à charge : car il faudra bien leur fournir

une occaſion de voir le Roi. J'eſpere toujours la paix : mais je crains la Campagne ; des gens de bon ſens croyent qu'il y aura une ſuſpenſion d'armes. Adieu, mon cher Duc : ma main ſe laſſe, malgré ma bonne ſanté : & je ne ſais pourquoi je n'ai pas pris mon Secretaire. Je vous embraſſe tendrement tous deux. Car je prétends que mes lettres ſont pour l'un & pour l'autre. Le Roi ſe porte fort bien : il me ſemble que vous voulez que je vous le diſe dans toutes mes lettres, & que vous croyez que j'ai autant de plaiſir à vous le dire, que vous en avez à l'entendre.

LETTRE CXXII.

A Marly, le 16 Avril 1712.

IL y a quelque temps que je ne vous ai écrit, mon cher Duc, parce que je ne recevois point de vos nouvelles, & que je ne comprenois pas bien ce que devenoient nos lettres. J'en reçois trois des vôtres en même-temps, l'une du 2, une du 7, & une de Me. la Ducheſſe de Noailles du même jour : il me paroît que vous recevez les miennes.

Je vous pafférois volontiers les lunettes, si vous vous portiez parfaitement bien d'ailleurs. J'efpere beaucoup de Bourbon, & pour vous & pour ma niece, parce que je fuis bien perfuadée que vous prendrez les eaux fagement l'un & l'autre. J'aurois befoin pour ma confolation de vous voir en parfaite fanté, & Me. la Ducheffe de Noailles heureufement accouchée d'un garçon bien fait & bien fain.

Le Roi d'Angleterre & la Princeffe fa fœur fe tirent de leur petite-vérole à force de bierre, de pain & de beurre. Je m'informe peu des nouvelles du fallon, quelque envie que j'euffe qu'il fe ranimât, parce que le Roi le defire. J'abandonne ce projet à M. le Duc d'Antin : mais il me paroît que fes plaifirs l'emportent fur ceux du public : car il s'abfente fouvent pour des chaffes & des repas avec Me. la Ducheffe, & avec M. le Comte de Toulouse. Cette Princeffe ne fut jamais plus gaye, & ne s'eft jamais tant divertie : elle a été à Rambouillet plufieurs fois : elle mene les Princeffes fes filles : Me. de Duras eft venue de Paris pour l'y fuivre.

Il me femble que, de tous côtés, on ne veut pas douter de la paix ; toutes les lettres des particuliers de Hollande nous

en assurent. Cependant il me paroît que les négociations qu'il faut faire en Espagne pour la succession, nous vont jetter dans une lenteur qui m'allarme fort. Il peut se passer en Flandre quelque chose qui devienne un obstacle à cette paix si desirée, si nécessaire, & si glorieuse après une si malheureuse guerre.

Si quelque malheur nouveau ne change pas le projet du Roi pour cet Eté, nous irons à Fontainebleau, au commencement de Juillet. L'escalier qu'on veut faire à la Chapelle de Versailles, nous empêche d'y passer ; c'est M. du Maine, M. le Comte de Toulouse, & M. d'Antin, qui ont mis Fontainebleau en tête ; dans l'espérance d'y amuser le Roi : j'ai dit que tous les lieux m'étoient indifférents : & cela est ainsi dans la *partie supérieure* : mais *l'inférieure* aimeroit mieux St. Cyr, que de passer mes journées dans un cabaret.

Me. la Maréchale de Noailles & moi avons eu un commerce de lettres assez court, mais assez vif & assez aigre sur un mariage qu'elle voudroit faire, & qu'on dit qu'elle ne fera pas. J'envoyai chercher le Duc de Guiche pour mettre un homme entre nous : ce qui réussit fort bien. J'ai meilleure opinion du mariage dont M.

Desmarets m'a parlé ouvertement, me disant pourtant qu'il n'a pas le courage d'y penser encore. Il est à bout sur l'argent, & je n'en suis point surprise.

Pourquoi m'écrivez-vous tous deux en même temps? & pourquoi m'écrivez-vous de votre main? Je vous conjure de vous en dispenser. Je vois que vous avez beaucoup de commerce en ce pays-ci : cependant il vous faut un grand repos. Je voudrois qu'on vous écrivît pour vous amuser, & que vous ne répondissiez guere. Mon commerce avec Me. la Princesse des Ursins continue toujours : nous n'entrons point dans de grandes affaires : mais elle me fait sentir délicatement, qu'elle desire la vie du petit Dauphin, & qu'elle ne comprend point la politique de ceux qui desirent sa mort. D'autres écrivent plus clairement, que le Roi d'Espagne est fort accoutumé où il est, & qu'il auroit de la peine à venir ici : c'est ce que je ne conçois pas.

Je vois assez souvent Me. la Duchesse d'Orléans. L'amitié qu'elle avoit pour Madame la Dauphine, me la rend plus chere. Toutes les Dames viennent dans ma chambre pour voir le Roi, c'est-à-dire dans ce grand cabinet où je vais assez rarement. M. de Dangeau est tombé

malade à Paris : Me. de Dangeau & sa très belle fille y sont allées ; c'est encore une petite contradiction pour moi, & même pour le Roi, qui est fort accoutumé à elle. Me. de Caylus a été quitte de la rougeole pour la peur. Vous voyez bien, par ces détails, que ma lettre est pour Me. la Duchesse de Noailles comme pour vous. M. le Maréchal de Montesquiou fait des merveilles : vos correspondants vous en rendront un meilleur compte que moi. Adieu, mon cher Duc : je compte avec une grande confiance sur votre amitié : comptez sur la mienne : consolez-vous : laissez-vous conduire à Dieu. Je pleure, & pleurerai toute ma vie Me. la Dauphine : en vain on me rapporte tous les jours des choses qui me font croire qu'elle m'auroit peut-être donné de grands déplaisirs : je la pleurerai toujours : je la vois dans ce qui nous reste encore d'elle (1) ; cet enfant lui ressemble un peu : Dieu le conserve & fasse miséricorde à la mere ! Les Médecins prétendent nous consoler, en nous disant que M. le Dauphin ne pouvoit vi-

---

(1) M. le Duc d'Anjou, aujourd'hui Roi de France.

vre encore un an, à cauſe de ſa taille : & M. le Duc de Bretagne & notre chere Princeſſe, qu'eſt-ce qui les empêchoit de vivre plus long-temps ?

LETTRE CXXIII.

A Verſailles, ce 9 Mai 1712.

VOus ne trouverez ici que des ſujets de peine, de quelque côté que vous vous tourniez. Cependant je ne puis m'empêcher de vous deſirer ſouvent. Je ſuis toujours perſuadée que nous aurons la paix : mais je le ſuis auſſi que nous ne l'aurons pas ſitôt; il y a trop d'intérêts à concilier, & les nouvelles d'Eſpagne ſont un peu longues à venir. Nous en attendons inceſſamment d'Angleterre, qui ſeront bien importantes. Nous eûmes hier une allarme ſur M. le Dauphin : il eſt bien aujourd'hui; mais ſa ſanté eſt très-foible, & met tout le monde dans une incertitude qui augmente toutes les difficultés. Il eſt vrai que l'on a paru bien allarmé du Rouſſillon. Je ne ſaurois croire que le Roi puiſſe douter de votre zele : je l'en aſſurerai encore : je ſuis très-chagrine, & je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXXIV.

A St. Cyr, ce 15 Novembre 1712.

NE ferez-vous pas une nouvelle tentative, mon cher Duc, pour engager M. le Cardinal à recevoir la satisfaction des Jésuites, qui entraînera celle de tous les autres ? De bonne foi, peut-il se mettre dans l'esprit que le public trouvera étrange qu'il ait cette complaisance pour le Roi ? Il y va, dit-il, de sa conscience. C'est un ressentiment plutôt qu'une punition. Mais quand c'en seroit une, c'est la longueur de cette punition qu'il devroit, ce me semble, sacrifier à son Maître, à son Bienfaicteur, à un Prince qui soutient seul la Religion. Il ne faut point se flatter, Monsieur ; nous allons voir une très-violente rupture, si nous ne voyons pas un accommodement. Je connois le Roi : sa colere augmente par le temps : je vous l'ai dit plusieurs fois : vous l'éprouverez, & vous verrez tous les jours quelque nouvel incident de part & d'autre. Le Roi hait les divisions ; il desire ardemment que celle-ci finisse : il ne tient qu'à ce cher oncle de

la terminer à ſon avantage ; il aura fait voir aux Jéſuites le mal qu'il peut leur faire, & au Roi ce qu'il eſt capable de lui ſacrifier. La réconciliation que je vous propoſe, eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver aux Jéſuites, s'ils ſont tels qu'on le dit : car on exigera d'eux une conduite plus ſage, & l'on ſaura réprimer leurs emportements ; on s'adoucira pour M. le Cardinal, & tout ira bien. N'oubliez rien, Monſieur, pour faire entendre raiſon à celui qui doit nous gouverner tous ; mais qui certainement eſt excité par ſes ennemis, qui veulent du bruit & le mettre à leur tête. Non, je ne m'accoutume point à voir le nom de Noailles à la veille d'une diſgrace, & je crois vous avoir porté malheur.

LETTRE CXXV.

Réponſe de M. le D. de Noailles.

IL ne tiendra jamais à moi ni aux tentatives que je pourrai faire, que le Roi ne ſoit content. Il a beau me reprocher d'être indolent : je ſuis convaincu qu'au fond du cœur, il ne peut croire que je

le fois sur rien de ce qui peut l'intéresser. M. le Cardinal de Noailles est en visite de son Diocese, & n'en revient que demain. Je le verrai, dès qu'il sera à Paris, & je lui ferai toutes les représentations que je crois convenables. Mais je ne puis, Madame, ni rien promettre, ni répondre de rien, parce qu'il me paroît que vous êtes tous fort éloignés sur la maniere de penser. Ce que vous regardez comme une punition qu'on doit sacrifier à son Maître, on le regarde comme une obligation de son état, comme un devoir indispensable, auquel on a même apporté beaucoup de ménagement, & à quoi les dernieres affaires n'ont aucun rapport. Je ferai cependant de mon mieux, Madame; mais comme je viens d'avoir l'honneur de le dire, je ne me flatte point de réussir beaucoup. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail, quoique cette affaire en soit susceptible : je me réserve à vous en rendre compte incessamment. Au reste, Madame, ce ne sera jamais vous qui pourrez porter malheur au nom de Noailles : & de quelque disgrace qu'il soit menacé, il ne s'en prendra qu'à sa destinée, & fera toujours ce qui conviendra pour n'en pas mériter une fâcheuse. Recevez, Madame, je vous en conjure, les

assurances de mon inviolable & respectueux attachement pour vous, & de ma parfaite reconnoissance de vos bontés.

LETTRE CXXVI.

De Mad. de Maintenon.

De la Solitude.

NOus voilà sur un bon pied. Vous êtes un des hommes du monde que je vois le moins ; mais comme vous êtes, mon cher Duc, celui que j'aime le plus, je ne puis avoir de joie, sans desirer d'en jouir avec vous. Les Anglois sont bien aimables : faut-il que notre Cardinal le soit moins qu'eux ? ils sont fort pacifiques : faut-il que notre Cardinal nous déclare la guerre & trouble notre paix ? Voyez la lettre d'un très-bon Evêque, & ne me la renvoyez point. Me. la Princesse des Ursins est dans une grande inquiétude de ses lettres : je vous prie de me les rendre : je doute que vous les ayez lues, & je vous assure que vous n'y perdez rien : car ce n'est pas vous qu'elles auroient instruit, ou diverti. Bon jour, mon cher Duc.

LETTRE CXXVII.

A St. Cyr, ce 4 Avril.

JE ne crois point que le Roi fasse rien de nouveau sur Mrs. les Ducs. Je vous conjure de ne paroître dans cette affaire-là que le moins que vous pourrez. Vous êtes des plus jeunes : laissez faire les anciens. Vous savez combien le Roi hait ces sortes d'embarras. Vous êtes très-bien avec lui : n'allez pas lui donner lieu de croire que vous m'excitez, & que vous voulez me faire entrer dans vos sentiments. Si je ne me vante pas de leur lettre, à quoi servira-t-elle ? Si je la montre, je vous commets & rends un mauvais office à tout le corps : car on n'aime point qu'on s'adresse à personne. Que les Ducs ne m'écrivent donc point : vous savez mieux que qui que ce soit combien il est inutile de me prévenir ou de chercher à me gagner : je vais, en tout, le plus droit qu'il m'est possible : & il ne conviendroit pas que ces Messieurs vainquissent par une femme. Je vous garderai le secret, & ne vous dirai pas un mot de ma santé, puisque vous ne me parlez

pas de la vôtre. Je n'arriverai que tard chez moi, pour éviter une couple de Princeſſes qui me galoppent.

LETTRE CXXVIII.

Ce 4 Août 1714.

TOutes les négociations ſont rompues : il eſt temps, mon cher Duc, que vous faſſiez connoître au Roi combien vous déſapprouvez la conduite de M. le Cardinal de Noailles. Sans cette précaution, vous pourriez bien vous trouver enveloppé dans ſa diſgrace, à moins qu'il ne ſuive l'exemple de M. de Pontchartrain (1). Si M. votre oncle continue à préférer les intérêts du P. Queſnel à ceux de ſa famille, il n'eſt pas juſte que je me ſacrifie pour lui, ni qu'il vous entraine dans ſa chûte. Je ſais qu'on vous rend de mauvais offices auprès du Roi : un éclairciſſement raccommodera tout.

P. S. Tout eſt changé : les négociations vont recommencer : ſoyez en repos, cela va mieux (2).

---

(1) Qui s'étoit retiré du Miniſtere.

(2) M. le Duc de Noailles trouva le Roi aigri

LETTRE CXXIX.

A St. Cyr, ce 5 Mai 1706.

IL faudroit être difficile pour trouver à redire au mariage que vous avez fait; & il faudroit l'être encore plus pour que je ne fusse pas contente, lorsque vous l'êtes. Pourquoi me demander mon consentement? vous l'aviez déja, mon cher Duc, dans cette approbation générale que je donne à tout ce que vous faites. Je desire votre amitié; mais je voudrois être oubliée de tout le reste. Vous me feriez un extrême plaisir de ne point amener ici M. le Prince Charles : une telle visite convient-elle à une vieille, retirée dans un Couvent? Si après cela vous vous opiniâtrez à vouloir que je voye ce gendre, dont il est juste d'être aussi charmée que vous, je vous gronderai, mais je ne vous refuserai pas.

---

contre le Cardinal, mais sans chagrin à son égard. Le Roi ne put pourtant s'empêcher de lui dire que le nom de Noailles excitoit quelquefois des idées fâcheuses dans son esprit : le Duc répondit : *Je changerai de nom, si Votre Majesté me l'ordonne : j'ai appris de mes peres à n'avoir d'autre volonté que celle de mes Maîtres.*

Une personne de mes amis me mande que Me. la Duchesse de B.... a déclaré qu'elle vous haïssoit, & qu'elle feroit son possible pour vous le prouver. On me permet de vous donner cet avis : mais on ne veut pas être nommé. Vous voyez que l'éloignement du monde ne peut m'empêcher de m'intéresser à vous.

LETTRE CXXX.

De M. le Duc de Noailles à Mad. de Maintenon.

JE ne sais, Madame, si vous avez déja appris la mort de M. Voisin, arrivée cette nuit par une apoplexie. J'ai cru que mon attachement, mon respect pour vous, & mon zele pour la Maison de St. Cyr, ouvrage de vos mains, vouloient que je me pressasse de demander à S. A. R. qu'elle voulût bien me charger du soin de cette maison. Je n'attends plus que vôtre agrément. Si vous m'en jugez digne, vous n'aurez point d'homme d'affaires plus affectionné : vous retrouverez en moi toutes les attentions & tout le zele de ceux qui m'ont dévancé. J'aurai l'honneur de rendre compte à M. le Duc d'Orléans des

demandes pour les Demoiſelles. Pour ce qui eſt du détail journalier, je prendrai un bon Maître des Requêtes de notre Conſeil, qui ſuivra toutes les affaires avec exactitude. Je vous conjure, Madame, de me mander ſi cet arrangement vous convient, ſi vous approuvez ma démarche, ou ſi vous avez quelqu'autre en vue.

LETTRE CXXXI.

De Me. la Ducheſſe de Noailles.

JE ne doute pas, ma chere tante, que vous n'ayez été affligée & ſurpriſe de la mort de M. le Chancelier. Vous avez approuvé le choix de M. le Duc d'Orléans pour remplir ſa place de St. Cyr. Là-deſſus je me ſuis flattée que ce nouvel honneur pourroit rejaillir ſur moi : vous me permettrez d'y aller plus ſouvent, pour prendre vos ordres ſur les Demoiſelles que vous voudrez faire entrer à St. Cyr : & je pourrai ſoulager un peu M. le Duc de Noailles. Les nouvelles nominations mettent tout Paris en l'air : compliments de joie & de condoléance. Les filles de M. Voiſin ſont une perte bien ſentie, ſur-tout Me. de la Rochepot qui

l'aimoit tendrement. Je vois fort peu Me. de Caylus : je ne sors presque point : M. le Duc de Noailles travaille tout le matin, & cette matinée dure jusqu'à trois heures. On peut bien dire que c'est *un Apothicaire sans sucre* : car il est Président des Finances, & n'a pas un sol. Je ne m'accoutume point à me voir éloignée de vous : je suis désolée de cette petite-vérole qui m'empêche d'aller à St. Cyr. Je crains que la retraite & l'éloignement ne diminuent vos bontés pour moi. Me. la Duchesse d'Orléans recommence à donner des soupers ; il y en a même eu de très-gaillards & de très longs : mais tous ces plaisirs ne sont que des châtouillements. Où Me. de Caylus prend-elle tout ce qu'elle vous mande? Je ne fais jamais des nouvelles pour remplir une page : vous parler de l'intérieur de ma maison, ce seroit vous faire bâiller à la premiere ligne ; vous entretenir de mon amitié pour vous, ce seroit me faire tort à moi-même. Cependant si d'être aimée très-vivement pouvoit vous faire plaisir, vous devriez être sensible à tout ce que je sens pour vous de délicat & de tendre. Toute la famille vous assure de ses respects, même le Marquis de Mouchi, qui sera brun, à ce qu'on prétend. Que je voudrois qu'il vous ressemblât !

LETTRE CXXXII.

De Mad. de Maintenon à M. le Duc de Noailles.

A St. Cyr, ce 1r Février 1719.

JE suis morte, mon cher Duc, & je ne veux plus ni demander, ni remercier: je n'en suis pas moins sensible pour ceux qui conservent quelque bonté pour moi. Il ne s'est pas passé une occasion, depuis que je suis ici, où M. le Premier Président ne m'ait marqué la sienne, soit par les discours les plus obligeants, ou par les actions les plus effectives. J'ai chargé Me. de Caylus de le remercier de ce qu'il vient de faire pour cette maison; mais vous le ferez encore mieux qu'elle, mon cher Duc. Je suis mieux que la derniere fois que vous êtes venu: M. Besse me soutient par des cordiaux. En vérité, vous êtes admirable par tout ce que vous faites pour St. Cyr! on diroit que vous voulez faire par-là votre fortune. Adieu. Vous ne pouvez exagérer ma reconnoissance pour M. le Premier Président, ni douter que je meure, comme j'ai vécu, votre meilleure amie.

LETTRES DE MADAME DE MAINTENON A DIVERSES PERSONNES.

LETTRE I.

A M. le Maréchal de Teſſé.

A St. Cyr, ce 10 Février 1706.

VOus ne pouvez aſpirer, M. le Maréchal, à être oublié : vous êtes ſur le Théâtre : vous jouez un grand perſonnage : vous le jouez avec de grands talents : toute l'Europe eſt intéreſſée & attentive à ce que vous faites. Il eſt bien ſûr que vous êtes chargé des affaires les plus triſtes : mais il eſt bien ſûr auſſi que vous ferez de votre mieux, qu'on ne vous jugera point ſur le ſuccès, & qu'on vous tiendra compte de votre zele. Je comprends que Me. la Princeſſe des Urſins

n'est pas plus à son aise que vous : & je n'envie pas plus la place de la favorite, que celle de l'Ambassadeur. Votre seul bonheur est votre union. Vous mandez tous à peu près la même chose, & vous n'embarrassez point le Roi à démêler la vérité comme autrefois : c'est beaucoup : & quelque délabrées que soient les affaires, nous espérons tout de votre capacité & de votre esprit fécond en expédients. Il y a bien long-temps que nous ne voyons plus Me. de Maulevrier : c'est une perte pour elle & pour nous. J'ai reçu une lettre de M. l'Abbé de Tessé, digne du fils de la politesse même : & je me suis bien réjouie du mariage de M. votre fils aîné. Je ne sais si l'on dit en Espagne, comme dans les autres pays étrangers, que le Roi n'a plus de santé : je puis vous assurer qu'il n'en eut jamais davantage, & qu'il n'a pas même la moindre incommodité. Je ne vous le dis point par politique, mais uniquement à cause de l'attachement que vous avez pour lui. Notre Princesse devient tous les jours plus aimable, & seroit parfaite, s'il n'y avoit point de Lansquenet. Je n'ai plus de santé : il y a quatre ans que j'ai une petite fievre presque continue. Je suis si affoiblie, que je ne puis presque plus

écrire de ma main. Je n'en manque p
à St. Cyr, mais je crains bien d'en avo
choisi une très-mauvaise. Croyez, M.
Maréchal, qu'en quelque état que je sois
je ne changerai jamais pour vous.

LETTRE II.

A M. le Maréchal de Château-Renaud.

JE crois, M. le Maréchal, que vous ne serez pas fâché que je m'adresse à vous pour vous prier de faire rendre à un Gentilhomme de Bretagne, nommé M. Duval-Pinard, la justice qu'il demande, & qu'il me paroît qui lui est dûe. Il avoit été nommé, il y a quelques mois, Capitaine de Milice de sa Paroisse. Son élection avoit été suivie de l'agrément de M. le Comte de Toulouse, qui lui donna ordre de s'aller présenter devant vous, pour demander aussi votre agrément, que vous lui accordâtes, en lui disant qu'il n'avoit qu'à s'aller faire recevoir dans sa Paroisse, & ensuite exercer ses fonctions. Il paroît qu'il manqua en quelque chose au cérémonial envers M. Lezerdot du Parc, qui fait la fonction de Capitaine-Général en ce quartier-là, & par qui il devoit se

faire installer. Mais il me semble aussi que cette faute légere a eu des suites plus fâcheuses qu'elle ne devoit. Car ce M. de Lezerdot ayant fait une espece de cabale avec le Curé pour le déposséder, & pour faire une autre élection qui n'est pas réguliere, & contre laquelle les habitants même réclament, lorsque j'ai voulu demander justice à M. le C. de Toulouse, & le prier de maintenir ce qu'il avoit fait, j'ai appris que c'étoit à vous, Monsieur, qu'il falloit recourir, & que vous aviez la disposition de ces sortes d'affaires comme Commandant dans la Province. Il n'y a personne à qui j'aimasse mieux m'adresser, soit pour obtenir justice, soit même pour obtenir quelque grace pour le Gentilhomme dont je vous parle, s'il en avoit besoin. Mais il me semble qu'ayant été une fois élu & installé, c'est le déshonorer & le perdre dans sa Province, que de lui ôter sa place, sans qu'il s'en soit rendu indigne. L'honneur d'un Gentilhomme me paroît quelque chose de si délicat, que je n'ai pu refuser ma protection à celui-ci. J'espere donc que vous voudrez bien donner les ordres nécessaires pour le faire rétablir au plutôt : & quoique ce ne soit qu'une action de justice, je la regarderai comme un plaisir

que vous me ferez, & comme une marque de votre amitié, sur laquelle je compte toujours.

LETTRE III.

A Me. de Montgon. (1)

A Marly, le 10 Août.

J'Ai été très-aise, Madame, de recevoir votre lettre; & j'y réponds sur le champ, pour vous en remercier. Si mon estime vous fait plaisir, vous êtes, en vérité, fort heureuse: vous l'avez toute entiere, & beaucoup plus qu'il ne faudroit pour une personne de votre âge. Mais je ne me jette dans l'excès à votre égard, que parce que tout ce que nous voyons dans la jeunesse, doit faire admirer ce qui se sauve de tels exemples. Continuez, ma chere fille, à travailler

---

(1) La Comtesse de Montgon, fille du Marquis d'Hadicourt, & de Bonne de Pons, élevée par Me. de Maintenon, Dame du Palais de Me. la Duchesse de Bourgogne, & mere de M. l'Abbé de Montgon, dont nous avons des Mémoires, née en 1690

pour vous établir de plus en plus une bonne réputation : c'eſt un tréſor que vous ſerez ravie d'avoir acquis, & que rien ne pourroit vous donner, ſi une fois vous l'aviez perdu. Jouiſſez du bonheur d'être dans une famille remplie d'honneur & de vertu. Admirez bien vos enfants ; car ſans doute ils ſont admirablas. Pourquoi ne me mandez-vous pas quelque gentilleſſe de leur façon ? Je vous aime aſſez pour vous écouter là-deſſus, & pour voir avec plaiſir, que c'eſt là votre foible : on peut vous le pardonner. Leur grand'mere de ce pays-ci s'appelle préſentement Agathemiter : c'eſt un nom Grec qui lui a été donné à Marly : appellez-là ainſi dans votre premiere lettre : & cette plaiſanterie réuſſira fort bien. Je vous embraſſe, ma chere enfant, ſans pouvoir m'empêcher de vous careſſer : aſſurez bien tous les Montgons, que je ne vous en reſpecte pas moins, & faites mille compliments à M. votre beau-pere. Je n'oſe rien dire à Me. votre belle-mere, n'ayant pas l'honneur d'être connue d'elle, quoique je crois avoir celui de la connoître, par tout ce que vous m'en avez dit, &c.

LETTRE IV.

A la même.

Ce 16 Septembre.

IL eſt vrai, ma chere fille, que vous avez un agréable établiſſement, & que ſi vous ſaviez la bonté du Roi pour vous en cette occaſion, la joie que vous en avez redoubleroit encore. Mais il n'eſt pas beſoin d'exciter votre reconnoiſſance, & je deſire que vous remontiez plus haut. Tout vient de Dieu; c'eſt lui qui vous place auprès d'une jeune Princeſſe deſtinée à régner. Vous y êtes avec des femmes qui joignent à leur bonne conduite une grande piété : il eſt à croire qu'il vous convie auſſi, & qu'il veut que vous les égaliez dans la conduite. Je ſais les bonnes impreſſions qu'il y a dans votre cœur, & que vous n'êtes retenue que par le reſpect humain : il faut devenir plus hardie. Vous voilà, en quelque maniere, ſéparée des occaſions propres à vous détourner : attachez-vous à votre devoir, qui, joint aux affaires domeſtiques, ſuffira pour vous occuper. Com-

mencez à servir Dieu avec cette belle-mere, dont vous admirez tant la vertu: & revenez; de sorte qu'on ne vous distingue point de vos compagnes. Pardonnez cette petite exhortation à la tendresse que j'ai pour vous, & à celle que vous me marquez en toute occasion. Le Duc du Maine n'a pu vous faire réponse: ayez quelque indulgence pour votre petit frere d'autrefois. Revenez quand vous voudrez.

Nous ne reviendrons point de Fontainebleau avant le 8 ou le 10 de Novembre, à moins qu'il n'arrive des choses que je ne prévois pas, &c.

LETTRE V.

Au Roi d'Angleterre.

SIre, V. M. n'aura pas de peine à croire que je n'ai pu lui écrire, puisque je ne l'ai pas fait: il y a huit jours que je suis dans une grande foiblesse, qui m'empêche d'aller à St. Germain: c'est une grande peine pour moi de ne pouvoir redoubler mes soins auprès de la Reine, dans un temps où elle est dénuée

de toutes consolations. V. M. vient pourtant de lui en donner une par la lettre qu'Elle a écrite au Roi, qui certainement est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire, bien-loin d'avoir à y suppléer : je voudrois de tout mon cœur qu'elle fût publique : elle augmenteroit encore le zele & l'estime qu'on a pour V. M. Celle dont elle a voulu m'honorer, me comble de joie : j'ose dire que je mérite la continuation de ses bontés, par l'ardent & sincere attachement que j'ai pour ce qui lui est le plus cher & pour V. M. Nous la verrons un jour rétablie, & alors les malheurs de sa jeunesse deviendront son bonheur & sa gloire. Je suis avec le profond respect que je vous dois, &c.

LETTRE VI.

A M. le Duc de Beauvilliers.

JE voulois vous envoyer tout ce qui s'est trouvé de M. de Cambray dans la cassette de M. le Dauphin. Mais le Roi a voulu brûler lui-même ces papiers. Je vous avoue que j'en ai un grand regret. Jamais on ne peut rien écrire de si beau & de

si bon. Si le Prince que nous pleurons a eu quelques défauts, ce n'est pas pour avoir suivi des conseils trop timides, ni pour avoir été flatté. On peut dire que ceux qui vont droit ne sont jamais confondus.

LETTRE VII.

A M. le Marquis de St. Mexant.

SI j'avois contribué au mérite de Mlle. votre fille, Monsieur, vous auriez raison de me remercier : car je suis persuadée qu'elle vous sera d'une grande consolation, tout le reste de votre vie. Sa sagesse passe son âge : & sa piété est si solide, qu'elle résistera, je crois, à tout ce qu'elle va voir & entendre de la corruption du monde. Elle est douce, polie, & sait vivre, comme si elle avoit été nourrie à la Cour. Elle est gaie, complaisante : &, en vérité, Monsieur, je ne lui connois point de défaut. Si la vertu faisoit l'établissement des filles, elle en auroit un grand, & sauroit bien en remplir les obligations. Elle feroit un honneur infini à l'éducation de St. Cyr : mais il est vrai que la sienne a trouvé un heu-

reux naturel. Ne regardez pas ce que j vous dis, Monsieur, comme des flatteries, mais comme des vérités que je suis ravie de vous dire par le plaisir qu'elles doivent vous faire.

LETTRE VIII.

A M. l'Abbé de Glapion (1).

A St. Cyr, ce 15 Décembre 1718.

VOus ne pouviez, Monsieur, manquer d'une très-bonne éducation avec le pere que vous avez : & vous ne pouvez mieux faire que de l'imiter en tout. Vous trouverez en lui tous les sentiments & toutes les pratiques d'un homme vertueux, avec toute la politesse & le savoir vivre qu'on voit dans les plus honnêtes gens de la Cour. Il faut tâcher d'allier ces qualités au savoir que vous prendrez dans les différentes études nécessaires à la profession que vous voulez embrasser. Si vous vouliez être Religieux, je vous conseillerois de vous contenter d'une médiocre

---

(1) Frere de Me. de Glapion, Dame de Saint Louis, & Séminariste à Chartres.

ſcience ; il vous faudroit une grande piété & une parfaite ignorance du monde. Mais les Eccléſiaſtiques ont ſouvent commerce avec lui ; je deſirerois donc les leçons de M. votre pere : car avec ce Latin & ces plaiſanteries de College, on eſt fort inſupportable aux honnêtes gens : & le bien qu'on a à traiter avec les Eccléſiaſtiques en ſouffre. Je crois votre lettre très-exacte, & dans toutes les regles de l'art de bien dire : mais elle ne me paroît pas conforme à celles du bon goût : je l'aurois voulu plus ſimple : vous auriez pu vous ſouvenir que vous n'écriviez qu'à une femme. Votre bon cœur eſt preſſé de reconnoiſſance & d'amitié pour moi : je vous permets de le dire ; car je ſuis fort touchée de ces ſentiments, & ce ſont des vertus : mais il falloit le dire ſans chercher des termes giganteſques & des expreſſions plus propres à une déclamation qu'à une lettre. M. votre pere & Me. votre ſœur vous diront mieux que moi comment il faut écrire; mais j'ai voulu vous donner cette marque d'amitié, comme je ferois à mon enfant, & vous aſſurer que je ferai toujours la même pour vous. Je finirai plus réguliérement quand vous ſerez un homme.

Fin du Tome cinquieme.